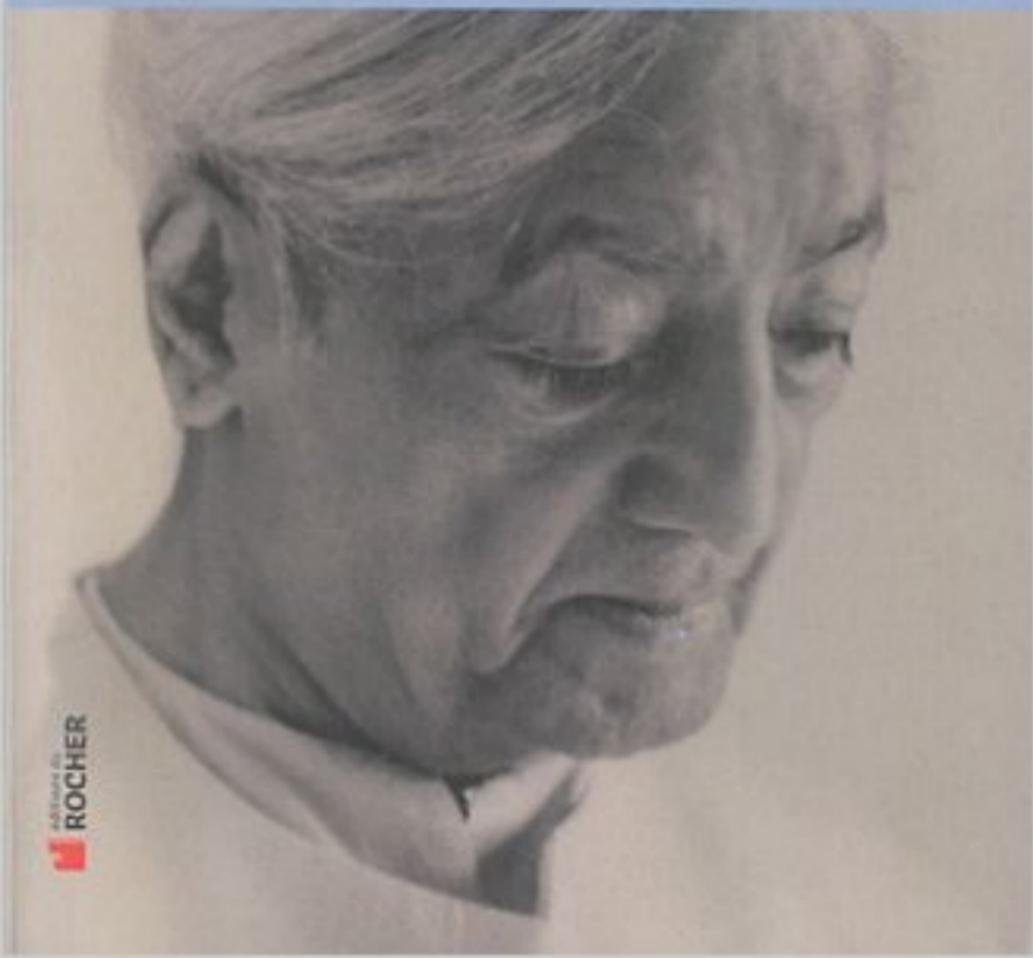


Krishnamurti Carnets
Krishnamurti Carnets
Krishnamurti Carnets
Krishnamurti Carnets
Krishnamurti Carnets
Krishnamurti Carnets



Jiddu Krishnamurti

CARNETS

Traduit de l'anglais par
Marie-Bertrande Maroger

1988
Éditions du Rocher

« Compte rendu quotidien des perceptions et états de conscience de Krishnamurti qu'il tint pendant près de sept mois... »

Itinéraire

Avant-propos par Mary Lutyens

Ojai, Californie

Du 20 juin au 8 juillet 1961

Londres, Angleterre

Du 10 juillet au 12 juillet 1961

Gstaad, Suisse

Du 13 juillet au 3 septembre 1961

Paris, France

Du 4 septembre au 25 septembre 1961

Rome et Florence

Du 27 septembre au 18 octobre 1961

Bombay et Rishi Valley, Inde

Du 20 octobre au 20 novembre 1961

Madras, Inde

Du 20 novembre au 17 décembre 1961

Rajghat et Bénarès, Inde

Du 18 décembre au 20 janvier 1961

New-Delhi, Inde

Du 20 janvier au 23 janvier 1962

Quatrième de Couverture

Dans ce compte-rendu quotidien exceptionnel, nous assistons à ce que l'on pourrait appeler le jaillissement même de l'enseignement de Krishnamurti, son éclosion naturelle. Comme il l'écrit lui-même dans ces pages : " Il se produit à chaque fois quelque chose de nouveau dans cette bénédiction, une nouvelle qualité, un nouveau parfum, mais pourtant elle est sans changement " ; de même, l'enseignement n'est jamais identique, bien que souvent répété. Tout comme les arbres, les montagnes, les fleuves, les nuages, la lumière du soleil, les oiseaux et les fleurs décrits à maintes reprises sont éternellement nouveaux, puisqu'il les voit chaque fois avec des yeux quine s'y sont jamais habitués ; chaque jour sa perception est entièrement neuve et il nous la transmet.

Carnets

Avant-propos

par Mary Lutyens

En juin 1961, Krishnamurti commença à rédiger un compte rendu quotidien de ses perceptions et états de conscience. Deux semaines environ mises à part, il le tint pendant sept mois. Il écrivit clairement, au crayon, pratiquement sans aucune rature. Les soixante-dix-sept premières pages du manuscrit sont écrites dans un petit carnet ; à partir de là et jusqu'à la fin (page 323 du manuscrit), il utilisa un plus grand cahier, aux pages détachables. Le compte rendu commence brusquement et finit brusquement. Krishnamurti lui-même ne saurait dire ce qui l'a poussé à l'entreprendre. Il n'avait jamais fait de tels comptes rendus auparavant, et aucun autre depuis.

Le manuscrit a été retouché au minimum. L'orthographe de Krishnamurti a été corrigée, quelques signes de ponctuation intercalés pour la clarté du texte, quelques abréviations et symboles qu'il employait invariablement ont été écrits en toutes lettres, certains renvois et quelques mots entre parenthèses ajoutés. A tous autres égards, le manuscrit est présenté ici tel qu'il a été écrit.

Un des termes employés aurait lieu d'être expliqué: le « processus » (« process » en anglais). En 1922, à l'âge de vingt-huit ans, Krishnamurti subit une expérience spirituelle qui changea sa vie, entraînant des années de douleurs aiguës et presque continues dans la tête et la colonne vertébrale. Le manuscrit montre que le « processus », nom qu'il donne à cette mystérieuse douleur, durait encore presque quarante ans plus tard, bien que très atténué.

Le « processus était un phénomène physique, à ne pas confondre avec l'état de conscience que, dans ses carnets, Krishnamurti appelle la « bénédiction », l'« otherness (N'ayant pas d'équivalent en français, ce mot n'a volontairement pas été traduit. Par approximation, on pourrait le traduire par « état autre », mais cela paraît inadéquat pour suggérer de ce que Krishnamurti semble avoir mis dans le mot « otherness ». (N.D.T.) », l'« immensité ». Il n'a jamais pris de sédatif pour le « processus ». Il n'a jamais pris ni alcool ni drogue d'aucune sorte. Il n'a jamais fumé et, depuis environ trente ans, n'a même jamais bu de thé ou de café. Bien que végétarien toute sa vie, il s'est toujours astreint à suivre un régime suffisant et parfaitement équilibré. A son avis, l'ascétisme, aussi bien que trop de complaisance, détruisent la vie spirituelle. Il prend vraiment soin de son corps (il a toujours fait la différence entre le corps et l'ego), comme un officier de cavalerie prendrait soin de son cheval. Il n'a jamais souffert d'épilepsie, ni d'aucune particularité physique supposée entraîner des visions et d'autres phénomènes spirituels ; il ne pratique aucun « système » de méditation. Tout ceci est exposé d'une manière telle, qu'aucun lecteur ne pourrait imaginer que les états de conscience de Krishnamurti puissent être, ou avoir jamais été, provoqués par des drogues ou par le jeûne.

Dans ce compte rendu quotidien exceptionnel, nous avons ce que l'on pourrait appeler le jaillissement de la source même de l'enseignement de Krishnamurti. Toute l'essence de son enseignement est là, surgissant de sa source naturelle. Comme lui-même l'écrit dans ces pages: « Il se produit à chaque fois quelque chose de "nouveau" dans cette bénédiction, une "nouvelle" qualité, un " nouveau " parfum, mais pourtant

elle est sans changement » ; de même, l'enseignement qui en jaillit n'est jamais tout à fait le même, bien que souvent répété. Tout comme les arbres, les montagnes, les fleuves, les nuages, la lumière du soleil, les oiseaux et les fleurs qu'il décrit maintes et maintes fois, sont éternellement nouveaux, puisqu'il les voit chaque fois avec des yeux qui ne s'y sont jamais habitués, il en a chaque jour une perception entièrement nouvelle et nous la transmet.

Le 18 juin 1961, jour où Krishnamurti commença ses comptes rendus, il était à New-York, chez des amis, 87e rue, Ouest. De Londres, où il avait passé six semaines et donné douze causeries, il s'était envolé pour New-York le 14 juin. Avant Londres, il avait été à Rome et à Florence, et encore avant, aux Indes, pendant les trois premiers mois de l'année, donnant des causeries à New Delhi et à Bombay.

M. L.

Carnets

Ojai, Californie

Du 20 Juin au 8 Juillet 1961

Ce soir elle était là: soudain, emplissant la pièce... intense sentiment de beauté, de force, de douceur. D'autres l'ont remarqué.

Le 19.

Toute la nuit, à chaque éveil, elle était là. Mal de tête sur le chemin de l'aéroport (en partance pour Los Angeles). La purification du cerveau est nécessaire. Il est le centre qui commande à tous les sens ; plus ceux-ci sont alertes et sensibles, plus vif devient le cerveau ; il est le centre du souvenir, le passé ; il est le grenier de l'expérience et du savoir, de la tradition. Il est donc limité, conditionné. Ses activités sont prévues, réfléchies, raisonnées, mais il agit dans des limites, celles de l'espace-temps. Il ne peut donc ni formuler, ni comprendre l'ensemble, la totalité, le tout. Cette totalité est l'esprit ; celui-ci est vide, totalement, et du fait de ce vide, le cerveau est dans l'espace-temps. Quand le cerveau s'est purifié de son conditionnement d'avidité, d'envie, d'ambition, alors seulement peut-il saisir le tout. L'amour est cette plénitude.

Le 20.

En voiture, sur la route d'Ojai (La vallée d'Ojai à environ 130 km au nord de Los Angeles.) cela recommença, cette pression et ce sentiment de vaste immensité. Ce n'était pas l'être qui en faisait l'expérience ; c'était là simplement ; aucun centre ne la vivait ni ne l'émettait. Les voitures, les gens, les panneaux d'affichage, tout était saisissant de netteté et d'une couleur douloureuse d'intensité. Cela a duré plus d'une heure, la douleur était très forte, traversant toute la tête.

Le cerveau peut et doit se développer ; il le fera poussé par une cause, une réaction, de la violence à la non-violence, etc. Il s'est développé à partir d'un état primitif et, si affiné, intelligent et technique qu'il puisse devenir, il ne dépassera pas les limites de l'espace-temps.

L'anonymat est humilité ; il ne réside pas dans un changement de nom, de vêtement, non plus que dans l'identification à un état anonyme, un idéal, un acte d'héroïsme ou une patrie. L'anonymat est un acte cérébral, c'est l'anonymat conscient ; il est un anonymat qui se manifeste avec la conscience du tout. Le tout ne réside jamais dans le champ du cerveau ou de l'idée.

Le 21.

Éveillé vers deux heures avec une curieuse sensation de pression ; la douleur était plus aiguë, située davantage dans le centre de la tête. Cela a duré plus d'une heure avec des réveils répétés dus à l'intensité de la pression, à chaque fois avec une grande extase qui allait s'amplifiant ; cette joie continuait. A nouveau, attendant, assis dans le fauteuil du dentiste, la pression reprit soudainement. Le cerveau devint très silencieux, frémissant, totalement présent ; chaque sens était en alerte ; les yeux distinguaient l'abeille sur la fenêtre, l'araignée, les oiseaux et, au loin, les montagnes violettes. Ils voyaient, mais le cerveau n'enregistrait pas. Le frémissement du cerveau se percevait comme quelque chose d'étonnamment vivant, vibrant, qui ne se bornait pas

à enregistrer. Pression et douleur étaient très fortes, il semble que le corps se soit assoupi.

Un regard critique sur soi-même est essentiel. L'imagination et l'illusion déforment l'observation. L'illusion persistera aussi longtemps que l'ardent besoin de perpétuer le plaisir, d'éviter la souffrance ; aussi longtemps que le désir exigeant la répétition, le renouvellement ou le souvenir des expériences agréables ; ou encore le refus, le soin mis à éviter douleur et souffrance. Tout cela engendre l'illusion. Pour l'effacer à jamais, il faut comprendre la nature du plaisir aussi bien que celle de la peine, mais non par un contrôle ou encore une sublimation, une identification ou une négation.

Une observation lucide n'est possible que dans une totale tranquillité du cerveau. Mais celle-ci est-elle possible? Elle l'est quand le cerveau, au sommet de la sensibilité, sans pouvoir déformant, est conscient dans la négation..

Tout l'après-midi, la pression s'est maintenue.

Le 22.

Éveil au milieu de la nuit, suivi d'un moment d'incalculable expansion de la conscience ; l'esprit lui-même était cet état. La « perception » de cet état, dénuée de tout sentiment, de toute émotion, était un fait pourtant très réel. Cela s'est maintenu très longtemps. Toute la matinée, pression et douleurs aiguës.

La destruction est essentielle. Non pas celle des bâtiments ou des choses, mais celle des subterfuges et des défenses psychologiques, dieux, croyances, dépendance à l'égard des prêtres, expériences, savoir... Sans destruction, aucune création n'est possible. La création ne peut naître que dans la liberté. Et ces défenses ne peuvent être détruites par un autre ; c'est par une lucide connaissance de soi que l'on parvient à cette négation.

La révolution, sociale, économique, changera seulement les formes extérieures des choses ou des états d'esprit ; qu'elle agisse en cercles s'élargissant ou se resserrant, son changement restera limité au champ de la pensée. Pour accomplir une révolution totale, le cerveau doit renoncer à tous ses mécanismes intérieurs et secrets, que sont l'autorité, l'envie, la peur, et le reste.

La force et la beauté d'une tendre feuille résident dans sa vulnérabilité. Comme le brin d'herbe poussant entre les pavés, elle possède une force défiant la destruction.

Le 23

La création n'appartient jamais à l'individu. Elle cesse complètement quand la personnalité prédomine par ses aptitudes, ses dons et ses techniques. La création est le mouvement de l'essence inconnaissable du tout, jamais elle n'est expression de la partie.

Juste au moment du coucher, cette plénitude déjà ressentie à II L(Une maison où il avait séjourné en avril, au-dessus de Florence.). Elle se trouvait non seulement dans la pièce, mais semblait s'étendre, recouvrir toute la terre d'un horizon à l'autre. C'était une bénédiction.

La pression et cette douleur particulière qui l'accompagne s'est maintenue toute la matinée. Elle dure encore cet après-midi.

Assis dans le fauteuil du dentiste, le regard, par la fenêtre, se portait au-delà de la haie, de l'antenne de TV, du poteau électrique, des montagnes mauves. Le regard ne provenait pas seulement des yeux, mais de toute la tête, sa source paraissant surgir de l'arrière du crâne et participant de l'être tout entier. Expérience étonnante. L'observa-

tion n'émanait d'aucun centre. Les couleurs, la beauté et les lignes des montagnes étaient intenses.

Chaque détour de la pensée doit être compris ; toute pensée étant réaction, toute l'action qui en découle ne peut qu'accentuer la confusion et le conflit.

Le 24.

Hier pression et douleur ont été constantes ; tout ceci devient un peu difficile. Au moindre moment de solitude, cela commence, sans qu'il y ait désir de le voir persister, ni déception de le voir cesser. C'est là, simplement, qu'on le veuille ou non. Au delà de toute pensée, de toute raison.

Il semble difficile et presque indésirable de faire une chose pour elle-même. Les valeurs de la société se fondent sur l'acte motivé par une certaine cause. Cela engendre et explique une existence stérile, une vie qui n'atteint jamais sa plénitude. C'est là une des causes de ce mécontentement qui désagrège.

La satisfaction est laide, mais le mécontentement engendre la haine. La pratique de la vertu en vue du paradis ou de l'approbation de la société, des gens respectables, fait de l'existence un champ stérile sans cesse labouré, jamais ensemencé. Cette activité faite d'actes motivés, constitue dans son essence une série complexe d'échappatoires, de fuites devant soi-même, devant ce qui est.

Il n'est pas de beauté sans perception de l'essence. La beauté ne réside pas seulement dans les choses extérieures, ni même dans les pensées intimes, les sentiments ou les idées ; elle existe au delà. C'est cette essence qui est beauté. Elle n'a pas d'opposé.

La pression continue et la tension se manifeste à la base du crâne ; elle est douloureuse.

Le 25.

Éveillé au milieu de la nuit, le corps parfaitement tranquille, étendu sur le dos, sans mouvement ; une position sans doute gardée pendant un certain temps. Pression et douleur étaient là. Le cerveau et l'esprit étaient intensément calmes, non divisés ; une étrange, tranquille intensité, comme deux dynamos fonctionnant à grande vitesse. Il y avait aussi une curieuse tension qui ne comportait aucun effort. Tout cela donnait un sentiment d'immensité, ainsi que de puissance non dirigée, sans cause, et par là même sans brutalité ni âpreté. Cela a persisté pendant la matinée.

Depuis un an environ il arrivait que l'on s'éveilla pour éprouver à l'état de veille certains états d'être qui avaient commencé dans le sommeil. Il semblait qu'on ne s'éveille qu'afin de permettre au cerveau d'enregistrer ce qui se passait. Mais, curieusement, chaque expérience s'effaçait assez vite. Le cerveau ne la classait pas dans les arcanes de la mémoire.

Il n'y a que destruction et non changement. Car tout changement est une continuation modifiée de ce qui a précédé. Toutes les révolutions, sociales ou économiques, sont des réactions, le prolongement sous une forme différente, de ce qui a été. Ce changement ne détruit en aucune façon les racines des activités égocentriques.

La destruction, dans le sens que nous donnons à ce mot, est sans motif ; elle n'a pas la finalité qui impliquerait l'action pour un résultat. La destruction de l'envie est totale et complète ; elle implique la liberté à l'égard du refoulement, de la retenue, et cela sans aucun motif.

Cette destruction totale est possible ; elle réside en une vision claire de la structure totale de l'envie. Cette vision n'est pas dans l'espace-temps, mais immédiate.

Le 26.

La pression et la tension qui l'accompagne se manifestaient très fortement hier après-midi et ce matin. Toutefois, elles étaient quelque peu différentes, émanant de l'arrière de la tête, traversant le palais jusqu'au sommet du crâne. Une étrange intensité demeure. Il suffit d'être tranquille pour qu'elle apparaisse.

Toute forme de contrôle est préjudiciable à la compréhension totale. Une existence de discipline est une vie de conformisme, et le conformisme ne libère pas de la peur. L'habitude détruit la liberté ; l'habitude de pensée, de boire ou d'autre chose, engendre une existence morne et superficielle. La religion organisée, ses croyances, ses dogmes et rituels, s'oppose au libre accès à l'immensité de l'esprit. Cet accès dégage le cerveau de l'espace-temps. Dégagé, le cerveau peut alors agir sur l'espace-temps.

Le 27.

Cette présence ressentie à II L. était là, attendant patiemment, bienveillante, pleine d'une immense tendresse.- Elle était semblable à l'éclair dans la nuit noire, mais présente, pénétrante, source de délice. Quelque chose de curieux se produit dans l'organisme physique. On ne peut le décrire avec précision, mais c'est une « étrange » insistance, comme un mouvement ; ce n'est absolument pas une création personnelle, un produit de l'imagination. La chose est palpable dans les instants de tranquillité, de solitude, sous un arbre ou dans une chambre ; elle est là avec la plus grande insistance au moment de s'endormir. Elle est là maintenant, alors qu'elle est décrite, cette tension pressante avec sa douleur familière.

L'exprimer par les mots semble si futile ; ceux-ci, aussi précis, aussi clairs soient-ils, ne peuvent décrire la chose elle-même.

Tout ceci est imprégné d'une immense, d'une inexprimable beauté.

Il n'y a qu'un seul mouvement dans la vie, extérieure et intérieure, indivisible quoique divisé. Cette division amène la plupart à suivre le mouvement extérieur du savoir, des idées, des croyances, de l'autorité, de la sécurité, de la prospérité et ainsi de suite. En réaction, d'autres adhèrent à la prétendue vie intérieure faite de visions, d'espoirs, d'aspirations, de silences, de conflits, de désespoirs. Ce mouvement, étant réaction, est en conflit avec la vie extérieure. Il y a donc contradiction, avec son cortège de douleurs, d'inquiétudes, de fuites.

Il n'existe qu'un seul mouvement extérieur et intérieur. Avec la compréhension de l'extérieur commence, sans opposition ni contradiction, le vrai mouvement intérieur. Le conflit étant supprimé, le cerveau pourtant alerte, au sommet de sa sensibilité, atteint la tranquillité. A ce moment seulement, le mouvement intérieur devient réel, signifiant.

De ce mouvement naissent une générosité, une compassion qui ne procèdent ni de la raison, ni du renoncement délibéré.

La fleur est forte dans sa beauté car elle peut être oubliée, mise à l'écart, ou détruite.

Les ambitieux ne connaissent pas la beauté. La sensation de l'essence est la beauté.

Le 28.

Éveillé au milieu de la nuit, criant et gémissant ; la pression, tendue, était intense, avec sa douleur particulière. Elle avait du commencer un peu avant et s'est prolongée encore après le réveil. Assez souvent, elle s'accompagne de cris et de gémissements qui ne sont pas dûs à des problèmes de digestion. Attendant, assis dans le fauteuil du dentiste, tout a recommencé et dure encore cet après-midi même. La prise de

conscience de cet état est plus évidente dans la solitude, dans un très bel endroit ou même dans une rue sale et bruyante.

Ce qui est sacré n'a pas d'attributs. Une pierre, un temple, une image dans une église, un symbole, ne sont pas sacrés. Poussé par ses peurs, ses besoins, l'homme les sacralise, en fait des objets de culte. Le « sacré » est encore du domaine de la pensée ; c'est elle qui l'élabore alors qu'elle ne recèle rien de neuf ni de saint. La pensée a le pouvoir d'élaborer la complexité des systèmes, des dogmes, des croyances. Les images, les symboles qu'elle projette ne sont pas plus sacrés que les plans d'une maison ou ceux d'un nouvel avion. Tout cela se situe dans les limites de la pensée et ne comporte rien de mystique ou de sacré. La pensée est matière et peut être transformée en n'importe quoi, de laid ou de beau.

Mais il est un sacré qui ne provient pas de la pensée, ou d'un sentiment qu'elle aurait ressuscité. La pensée ne peut ni le reconnaître, ni l'utiliser. Elle ne peut non plus le formuler. Mais ce sacré existe, qui n'a jamais été effleuré par le symbole ou la parole. Il n'est pas communicable. Il est un fait.

Un fait doit être vu, mais cette vision est indépendante du mot. Quand un fait est interprété, il cesse d'être ce fait ; il devient quelque chose de tout différent. Voir est de la plus haute importance. Cette vision se situe hors de l'espace-temps ; elle est immédiate, instantanée. Et ce qui est vu ne sera jamais pareil. Il n'y a pas de répétition, non plus que d'entre-temps.

Ce sacré n'a pas d'adorateur en cet observateur qui en fait l'objet de sa méditation. Il n'est pas objet de vente ou d'achat. Comme la beauté, il ne peut être perçu à travers son opposé, car il n'a pas d'opposé.

Cette présence est ici, emplissant la chambre, se répandant sur les collines, au-delà des eaux, recouvrant la planète.

La nuit dernière, comme cela s'était déjà produit une ou deux fois auparavant, le corps n'était plus qu'un organisme et rien d'autre, fonctionnant, vide et immobile.

Le 29.

Pression et tension d'une douleur aiguë, comme si une opération se déroulait dans les profondeurs du corps. Aucun acte de volonté personnelle, si subtil soit-il, ne peut les provoquer. Pendant un certain temps, on y a apporté une observation délibérée, approfondie. Après avoir essayé de la provoquer par diverses conditions extérieures, la solitude par exemple, rien ne s'est produit. Tout ceci n'est pas nouveau.

L'amour n'est pas attachement. L'amour n'induit pas la souffrance. L'amour ne comporte ni désespoir, ni espoir. L'amour ne peut faire partie de la respectabilité ou du schéma social. Quand il n'est pas, toute forme de tourment commence.

Posséder, être possédé, est considéré comme une forme d'amour. Cette faim de possession, que ce soit d'un être ou d'un bien, ne provient pas simplement des exigences de la société ou des circonstances, sa source est beaucoup plus profonde. Elle réside dans les tréfonds de l'isolement. Chacun essaie, à sa manière, de combler cet espace, que ce soit par la boisson, une religion organisée, une croyance, une forme d'activité. Tous ces subterfuges sont des fuites, mais l'isolement demeure.

Appartenir à une organisation, une croyance, un mouvement, c'est être possédé par ceux-ci, négativement et, positivement, c'est posséder. La possessivité négative et positive consiste à faire le bien, à changer le monde, c'est le prétendu amour. Maîtriser l'autre, le façonner au nom de l'amour, est le besoin de possession, de sécurité et de réconfort que l'on espère trouver auprès d'autrui. L'oubli de soi en faveur d'un autre, d'une activité, est en fait l'attachement. Cet attachement engendre la souffrance.

france et le désespoir qui susciteront une réaction, celle d'être détaché. Et de cette contradiction d'attachement-détachement naissent conflit et frustration.

Il n'est pas de fuite possible devant l'isolement: il est un fait et fuir devant les faits engendre confusion et souffrance.

Mais ne rien posséder, fut-ce une idée et à plus forte raison une chose ou une personne est un état merveilleux. Quand l'idée, la pensée, prend racine, elle est déjà devenue possession, et aussitôt commence le combat pour s'en libérer. Et cette liberté n'en est pas une, elle n'est que réaction. Les réactions s'enracinent et nos vies sont le sol dans lequel elles peuvent croître. Couper toutes ces racines, une à une, est une absurdité psychologique, du reste impossible. Cela ne peut se faire. Il n'y a que le fait, l'isolement, qu'il faut reconnaître, et tout le reste disparaîtra.

Le 30.

Douleur assez forte, presque insupportable, hier après-midi ; cela a duré plusieurs heures.

Au cours d'une promenade parmi ces montagnes violettes, nues, rocailleuses, soudain ce fut la solitude. Complète, elle était partout, d'une richesse incommensurable, dotée de cette beauté au-delà de toute pensée, de tout sentiment. Elle n'était pas immobile, mais vivante, mouvante, s'infiltrant dans le moindre interstice. Le haut sommet rocheux était illuminé par le couchant et cette lumière, cette couleur même, emplissaient les cieux de solitude.

Solitude unique, seule mais point isolée, telle la goutte de pluie recelant toutes les eaux de la terre. Ni joyeuse ni triste, mais seule. Sans qualité ni forme, ni couleur ; celles-ci l'auraient rendue mesurable, reconnaissable. Soudaine comme l'éclair, mais aussitôt enracinée. Ce n'était pas une germination, mais une présence dans sa plénitude, car le temps de mûrissement n'existait point, puisqu'il a ses racines dans le passé. C'était un état sans racines, sans cause, donc totalement « neuf », un état sans passé ni devenir, puisque vivant.

Pour les avoir souvent vécus dans la réalité ou dans nos fantasmes, l'isolement ou la mise à l'écart provoquent en nous à la fois la peur et un certain mépris vertueux ; de là naissent le cynisme et les dieux. Mais le repli sur soi et l'isolement ne conduisent pas à la solitude ; ils doivent être dépassés non pour gagner quelque chose, mais doivent mourir comme se fane une douce fleur. La résistance, comme l'acceptation, sont mères de la peur. Le cerveau doit se laver de tous ces habiles stratagèmes.

Cette immense solitude est d'une autre nature, elle est sans rapport avec les tours et détours d'une conscience auto-pervertie. En elle a lieu toute création. La création détruit, ainsi sommes-nous toujours face à l'inconnu.

Cette solitude était présente pendant toute la soirée d'hier, comme maintenant, et s'est maintenue pendant les réveils nocturnes.

Pression et tension, croissant ou décroissant en vagues répétées, constantes. Assez douloureux aujourd'hui au cours de l'après-midi.

Le 1er juillet.

Tout semble absolument immobile. Point de mouvement ni de frémissement, vide absolu de toute pensée, de toute vision. Personne n'est là pour interpréter, observer ou juger. Une immensité illimitée, incommensurable, absolument tranquille et silencieuse. Point d'espace, ni de durée pour parcourir, pour recouvrir cet espace. Voilà ici le début et la fin de toutes choses. Il n'y a réellement rien à en dire.

Pression et tension ont persisté doucement toute la journée ; ce n'est que maintenant qu'elles se sont accentuées.

Le 2.

L'événement d'hier, cette immensité, s'est maintenue toute la soirée malgré la présence de plusieurs personnes et une conversation générale. Elle a duré toute la nuit et le matin suivant. Et soudain, là, pendant une conversation excessivement agitée, émotionnelle, elle s'est manifestée. Et elle est là maintenant, dans la beauté et la gloire, dans une extase sans nom.

Pression et tension ont commencé assez tôt.

Le 3.

Sorti toute la journée. Malgré la foule dans la ville, pression et tension continues deux ou trois heures durant dans l'après-midi.

Le 4.

Occupé, mais malgré cela, pression et tension se sont maintenues l'après-midi.

Quelles que soient les actions nécessaires dans la vie quotidienne, les chocs et incidents dont elle est parsemée ne devraient pas laisser de traces en nous. Ce sont ces traces qui forment l'ego, la personnalité, se renforçant au cours de la vie, constituant un mur presque infranchissable.

Le 5.

Trop occupé, mais au moindre moment tranquille, pression et tension reprenaient.

Le 6.

Éveillé au cours de la nuit dernière par cette sensation de calme et de silence absolu. Le cerveau était pleinement alerte, intensément éveillé et le corps très tranquille. Cet état s'est maintenu une demi-heure environ. Ceci malgré une journée épuisante.

L'expérience de l'essence est le sommet de l'intensité, de la sensibilité. C'est la beauté au-delà des mots et du sentiment. Proportion et profondeur, lumière et ombre se limitent à l'espace-temps. saisies dans la dualité beauté-laideur. Mais ce qui réside au-delà de la ligne et de la forme, de l'étude et du savoir, est la beauté de l'essence.

Le 7.

Éveillé plusieurs fois, criant. A nouveau ce calme intense du cerveau et un sentiment d'immensité. Pression et tension.

Le succès est brutalité sous toutes ses formes, qu'elles soient politiques, religieuses, artistiques ou financières. La réussite implique la dureté.

Le 8.

Cris et gémissements répétés au moment du coucher et juste après. Le voyage dérange trop le corps (départ ce soir pour Londres via Los Angeles). Un peu de pression et de tension se font sentir.

Le 9.

Assis dans l'avion, dans le bruit, la fumée et les voix bruyantes. Inattendue, la sensation d'immensité, cette extraordinaire bénédiction ressentie à Il L., ce sentiment imminent du sacré a commencé à se manifester. Le corps tendu nerveusement par la foule et le bruit, malgré tout cela, cette présence. Pression et tension intenses, douleur aiguë à l'arrière de la tête. Cet état existait par lui-même, sans observateur. Tout le corps y était impliqué, un gémissement s'en échappa tant le sentiment du sacré était intense, et il y avait des passagers dans les sièges voisins. Cela a duré plusieurs heures, tard dans la nuit. Comme si l'on regardait non seulement par les yeux, mais du fond de milliers de siècles ; c'était un phénomène absolument étrange. Le cerveau

était totalement vide, toute réaction avait cessé ; durant ces heures, aucune conscience de ce vide, et ce n'est qu'en le décrivant qu'en naît la notion, mais celle-ci n'est que descriptive et non réelle. Étrange phénomène que cette faculté qu'a le cerveau de pouvoir se vider. Les yeux clos, le corps et le cerveau semblaient plonger dans des abîmes sans fond, des états de sensibilité et de beauté inconcevables. Le passager voisin posa une question et, après la réponse, cette intensité revint ; pas de sentiment de continuité, seulement celui d'être. Et doucement venait l'aurore, le ciel clair s'emplissait de lumière. Alors qu'il se fait tard, tout ceci est écrit dans la fatigue de l'insomnie et ce sacré est là. La pression et la tension aussi.

Ojai, Californie

Du 20 Juin au 8 Juillet 1961

Carnets

Londres, Angleterre

Du 10 Juillet au 12 Juillet 1961

Le 10.

Peu de sommeil, mais conscience d'une énergie stimulante centrée dans la tête. Le corps, pourtant très tranquille, paisible, étendu à plat, laissait échapper des gémissements. La pièce paraissait être pleine, il était très tard, la porte de la maison voisine claqua. Il n'y avait ni idée, ni sentiment, pourtant le cerveau était alerte et sensible. Pression et tension causaient la douleur. Chose curieuse, cette douleur n'épuise pas le corps. Il semble que tant de choses se produisent à l'intérieur du cerveau, pourtant impossibles à consigner verbalement. Sensation d'expansion illimitée, incommensurable.

Le 11.

Pression et tension assez fortes, douleur. Curieusement, le corps ne proteste absolument pas. ni ne résiste. Tout ceci implique une énergie inconnue. Trop occupé pour écrire davantage.

Le 12.

Mauvaise nuit, cris et gémissements. Tête douloureuse. Peu de sommeil, mais à chaque éveil cette sensation d'intensité croissante, d'extrême attention intérieure, le cerveau s'étant vidé de toute pensée, de tout sentiment.

Pour la destruction, le vide complet du cerveau, la réaction et la mémoire doivent s'effacer sans effort aucun ; la disparition implique une durée, mais ici le temps n'intervient plus, c'est le temps qui cesse et non la mémoire. Cette expansion hors du temps, sa qualité et son degré d'intensité diffèrent totalement de la passion, du sentiment. Intensité surgissant du cerveau, totalement étrangère à tout désir, toute expérience, tout souvenir. Le cerveau n'était que l'instrument, l'esprit étant cette expansion hors du temps, cette intensité explosive de la création. Et la création est destruction.

Et cela a continué dans l'avion (Dans l'avion pour Genève, d'où il s'est rendu en voiture à Gstaad, dans le chalet d'un ami.).

Londres, UK

Du 10 Juillet au 12 Juillet 1961

Carnets

Gstaad, Suisse

Du 13 Juillet au 3 Septembre 1961

Le 13.

Il me semble que la quiétude du lieu, les pentes vertes, la teinte des arbres, la propreté et d'autres choses, ont encore augmenté la pression et la tension. Mal de tête toute la journée, il empire quand on est seul. Il a persisté toute la nuit dernière, provoquant le réveil, le corps criant et gémissant ; il était très fort, même pendant le repos de l'après-midi et s'accompagnait de cris. Ici, le corps est complètement détendu, au repos. Hier soir, après la longue et charmante randonnée en voiture à travers ce pays montagneux, au retour dans la chambre, cette étrange bénédiction sacrée s'y trouvait. L'autre personne l'a ressentie elle aussi (L'amie chez laquelle il faisait un séjour, à Gstaad.). Elle a senti ce calme, cette atmosphère pénétrante. Sentiment de grande beauté et d'amour, de plénitude aussi.

Le pouvoir est le résultat de l'ascétisme, de l'action, de la situation sociale, de la vertu, de la domination. Sous toutes ces formes, il représente le mal. Il corrompt et pervertit. Il est mal d'user de l'argent, du talent, de l'intelligence, pour accroître son propre pouvoir de façon évidente ou détournée.

Mais il est un pouvoir sans lien aucun avec le premier. Il ne peut s'acheter par le sacrifice, la vertu, les bonnes oeuvres et les croyances, pas plus que par la dévotion, les prières ou les méditations destinées à nier ou à détruire l'ego. Tout effort vers le devenir doit cesser totalement, naturellement. Alors seulement peut exister ce pouvoir, qui n'est pas le mal.

Le 14.

Le phénomène s'est poursuivi tout au long de la journée - pression et tension, douleur à l'arrière de la tête ; éveillé à plusieurs reprises, criant, et cela même durant le jour, involontairement. Hier soir, ce sentiment sacré emplissait la chambre, l'autre personne aussi l'a ressenti.

Comme il est facile de se leurrer sur presque tout, en particulier sur nos besoins, nos souhaits les plus subtils, les plus profonds. Il nous est très difficile d'être totalement libres à leur égard. Et pourtant cette liberté, sans laquelle le cerveau nourrit toute forme d'illusion, est indispensable, essentielle. Le désir pressant de voir se répéter une expérience, aussi agréable, belle et fructueuse soit-elle. est le sol nourricier de la souffrance. La passion de la souffrance est aussi limitatrice que celle du pouvoir. Le cerveau doit cesser de faire régner sa loi et être totalement passif.

Le 15.

Processus pénible hier soir, laissant le corps fatigué, privé de sommeil.

Éveillé au milieu de la nuit avec une sensation de force immense, incommensurable. Ce n'était pas la force centrée autour du désir ou de la volonté, mais la force présente dans la rivière, l'arbre, la montagne. Elle se manifeste en l'homme quand ont cessé en lui, totalement, toutes formes de désir et de volonté. Cette force ne peut ser-

vir à aucun usage personnel, à aucun profit, mais sans elle l'homme n'est point, pas plus que l'arbre.

L'action humaine est l'exercice du choix, de la volonté ; elle comporte conflit et contradiction, d'où la souffrance. Cette action là émane d'une cause, d'un motif, elle est donc réaction. Mais l'action provenant de la force impersonnelle est libre de toute cause ou motif ; elle est par conséquent incommensurable, elle est l'essence.

Le 16.

Le processus s'est maintenu pendant la plus grande partie de la nuit, assez intensément. Quelle résistance a le corps ? Tout l'organisme était secoué: réveil ce matin avec des tremblements de tête.

Ce matin, la chambre était emplie de ce sacré si étrange. Doué d'un grand pouvoir pénétrant, il emplissait chaque recoin de l'être, nettoyant et transformant tout en sa propre substance. L'autre personne l'a aussi ressenti. C'est la chose que chaque être désire le plus au monde, mais elle lui échappe du fait de ce même désir. Dans cette quête, le moine, le prêtre, le sanyasi torturent leur corps et leur esprit, mais ce sacré leur échappe. Car il ne peut être acheté. Le sacrifice, la vertu, non plus que la prière, ne peuvent susciter cet amour. Cette vie, cet amour, ne peuvent exister par le moyen de la mort. Toute recherche, toute quête doivent cesser, totalement.

La vérité ne peut être exacte, car ce qui est mesurable n'est point vérité. Seul ce qui n'est pas vivant est mesurable, sa hauteur peut être trouvée.

Le 17.

Ayant gravi le chemin escarpé d'un versant boisé, nous nous sommes assis sur un banc. Brusquement, sans que nous l'attendions, cette bénédiction sacrée nous entourera. L'autre personne l'a aussi ressentie, sans que nous nous concertions. Comme elle avait souvent rempli une chambre, elle semblait maintenant recouvrir toute la montagne, s'étendant au travers de la grande vallée sur les pâturages et au delà. Elle était omniprésente. Tout espace semblait supprimé ; ce qui était au loin, le creux de la vallée, les sommets neigeux et la personne assise sur le banc disparurent. Nous n'étions plus un, ni deux, ni plusieurs, seule subsistait cette immensité. Le cerveau avait perdu toutes ses réactions ; il n'était plus qu'un instrument d'observation et voyait non comme un cerveau individuel, mais comme un cerveau non conditionné par le temps et l'espace, l'essence de tous les cerveaux.

La nuit a été tranquille, le processus moins intense. Ce matin au réveil, s'est produite une expérience qui a pu durer une minute, une heure, ou était peut-être hors du temps. Faire une expérience en étant conscient de sa durée, enlève à celle-ci son authenticité ; ce n'est en fait plus une expérience. Au réveil, dans les profondeurs insondables de l'esprit, une flamme ardente, vivante, faite de lucidité, de conscience, de création brûlait intensément. Le mot n'est pas la chose ; le symbole n'est pas la réalité. Les feux brûlant à la surface de l'existence passent, s'éteignent, laissant souffrance, cendres et souvenir. Nous leur donnons le nom de vie, mais ils ne sont point la vie. Ils sont décrépitude, usure. C'est le feu de création destructrice qui est vie. En lui n'est ni commencement, ni fin, ni hier, ni lendemain. Il est là et nulle activité de surface ne pourra jamais le faire apparaître. Le cerveau doit mourir pour que cette vie soit.

Le 18.

Action aiguë du processus, rendant le sommeil impossible ; cris et gémissements, même le matin et l'après-midi. Douleur assez forte.

Éveillé ce matin avec une grande douleur mais aussi l'éclair d'une vision révélatrice. Nos yeux, notre cerveau enregistrent les objets extérieurs, arbres, montagnes, ruisseaux rapides, accumulant connaissances et techniques. Avec les mêmes yeux, le

même cerveau, entraînés à observer, choisir, condamner ou justifier, nous tournons nos regards vers l'intérieur, reconnaissant les choses, échafaudant des idées que nous rationalisons. Ce regard intérieur ne va pas très loin, étant toujours limité par sa propre observation, sa propre raison. Bien que tourné vers l'intérieur, il est le même que le regard extérieur, il n'y a pas de grande différence entre eux. Ce qui apparaît différent peut être similaire.

Mais il est une observation intérieure qui n'est pas le regard extérieur tourné vers le dedans. Le cerveau et les yeux n'observant que partiellement ne peuvent saisir toute l'ampleur de la vision. Il leur faut être totalement éveillés, mais immobiles ; ne plus choisir ni juger, mais devenir passivement vigilants. Alors la vision intérieure n'est plus limitée par l'espace-temps. Dans cet éclair naît une nouvelle perception.

Le 19.

Passablement de douleurs hier après-midi, et cela semble augmenter. Vers le soir le sacré se manifesta, imprégnant la pièce. L'autre personne Fa aussi ressenti. Pendant toute la nuit son action a été modérée, mais la pression et la tension étaient présentes, comme le soleil derrière les nuages ; tôt ce matin, tout a recommencé.

Il semble que le corps se soit éveillé seulement pour la prise de conscience d'une certaine expérience ; cela s'est produit souvent au cours de l'année. Ce matin, réveil accompagné d'un sentiment de joie vivante, immédiate. Cela ne provenait pas du passé, mais se produisait dans l'instant présent. Cette extase se présentait venant de « l'extérieur », sans être invitée, provoquée. Elle était comme véhiculée, poussée à travers le corps, l'organisme, en force, avec grande énergie. Le cerveau n'y participait point, l'enregistrant seulement, non comme un souvenir, mais comme un fait qui avait lieu. Une immense force, une vitalité soutenaient cette extase ; rien de sentimental, ce n'était ni sensation ni émotion, mais quelque chose d'aussi solide et réel que ce torrent cascasant sur le flanc de la montagne ou ce pin solitaire sur la pente verte. Tout sentiment, toute émotion sont reliés au cerveau, mais non point l'amour, ainsi en était-il de cette extase. Le cerveau ne peut s'en souvenir qu'avec la plus grande difficulté.

Tôt ce matin, une bénédiction qui semblait recouvrir la terre emplît la pièce. Avec elle survint une quiétude apaisant toute chose, une immobilité contenant tout mouvement.

Le 20.

Processus particulièrement intense hier après-midi. En attente dans la voiture, perte de conscience presque totale de ce qui se passait à l'extérieur. L'intensité augmentant jusqu'à devenir presque insupportable, il fallut s'allonger. Heureusement, quelqu'un était présent dans la pièce.

Celle-ci fut emplie de cette bénédiction. Ce qui suivit est difficile à transcrire, les mots sont choses mortes, figés dans leur sens, et ce qui eut lieu était au-delà des mots, de la description. C'était le centre de toute création ; une gravité purifiante, la-vant le cerveau de chaque pensée, de chaque sentiment ; elle était l'éclair qui brûle et détruit ; d'une profondeur incommensurable, elle était là inamovible, impénétrable, aussi légère que les cieux. Elle pénétrait le regard, le souffle. Elle était dans les yeux, et les yeux voyaient. Ces yeux qui voyaient, qui regardaient, étaient tout autre chose que l'organe de la vue et pourtant c'étaient les mêmes yeux. Seul le regard était, sa portée dépassant l'espace-temps. Impénétrable dignité, paix qui est essence de tout mouvement, de toute action. Aucune vertu ne pouvait l'atteindre, elle dépassait toute notion humaine de vertu ou de sanction. Un amour totalement fragile, ayant la délicatesse de ce qui vient de naître, vulnérable à la destruction mais la dépassant. Il était

là, impérissable, ineffable, le non-connaissant. A jamais impénétrable à toute pensée, à toute action. Il était « pur », intact et d'une beauté mourant éternellement.

Tout cela semblait affecter le cerveau ; il n'était plus le même. (La pensée est chose triviale, bien que nécessaire). La relation (avec les autres) en a été changée. Comme un terrible orage, un tremblement de terre destructeur fait dévier le cours des rivières, bouleverse le paysage, laboure le sol de profondes tranchées, ainsi a-t-il nivelé les contours de la pensée, changé la forme du coeur.

Le 21.

Malgré un rhume et un état fiévreux, tout le processus se déroule comme à l'accoutumée. Il est devenu plus aigu, plus insistant. Combien de temps le corps pourra-t-il encore l'endurer?

Hier, lors d'une promenade, remontant une très belle vallée étroite aux flancs escarpés recouverts de sombres sapins et de pâturages verdoyants parsemés de fleurs sauvages, soudain, de façon inattendue, car nous parlions d'autre chose, une bénédiction descendit sur nous, comme une douce ondée dont nous devînmes le centre. Elle était insistante, infiniment tendre et apaisante, nous enveloppant dans une force au-delà de toute erreur, de toute raison.

Tôt ce matin, au réveil, une gravité purifiante, changeante et pourtant inchangeable. et une extase sans cause. Elle était simplement là. Pendant la journée quoique l'on fit, elle était là en arrière plan, plus évidente encore dans les moments de tranquillité. Elle est pressante, elle est beauté. Aucun désir, aucune imagination ne pourraient jamais concevoir et formuler une aussi profonde gravité.

Le 22.

Attendant dans le cabinet sombre et étouffant du médecin, cette bénédiction survint, qu'aucun désir ne peut élaborer, elle emplit la petite pièce. Impossible de dire si le docteur l'a aussi ressentie.

Pourquoi y a-t-il détérioration? Au-dedans comme au-dehors. Pourquoi? Tous les organismes, mécaniques ou autres, subissent la destruction par l'usure du temps, la maladie. Pourquoi la destruction intérieure, psychologique? Mais au-delà de toutes les explications qui pourraient en être données par une intelligence équilibrée, pourquoi l'être humain choisit-il de deux choses la pire plutôt que la meilleure, la haine plutôt que l'amour, pourquoi l'avidité plutôt que la générosité, l'activité égocentrique plutôt que l'action ouverte et totale? Pourquoi être mesquin quand la nature élève des montagnes et emplit les cours d'eau en abondance? Pourquoi la jalousie et non l'amour? Pourquoi? Voir le fait conduit à une chose, les explications à une autre. L'essentiel est la perception du fait de notre déclin, de notre détérioration et non le pourquoi ni le comment de la chose. L'explication a très peu d'impact confrontée à un fait, mais se contenter d'explications, de mots, est un des facteurs principaux de cette détérioration. Pourquoi la guerre et non la paix? Le fait est que nous sommes violents ; le conflit à l'intérieur et à l'extérieur du corps fait partie de notre vie quotidienne - ambition et succès. La perception claire de ce fait met fin à cette détérioration, ce que ne font ni une explication astucieuse, ni des paroles subtiles. Pour arrêter ce déclin il faut mettre fin au choix, une de ses causes principales. Le désir d'accomplissement, avec la souffrance ou la satisfaction qui le suivent, est aussi un des facteurs de détérioration.

Éveillé tôt ce matin, pour vivre cette bénédiction. Le corps fut « contraint » de s'asseoir devant cette clarté, cette beauté. Plus tard dans la matinée, assis sur un banc au bord de la route à l'ombre d'un grand arbre, elle se fit sentir dans son immensité. Elle aussi offrait un abri, une protection, tout comme l'arbre dont les feuilles laissant

passer la lumière protégèrent du fort soleil de la montagne. Toute relation est cette protection imprégnée de liberté, et c'est cette liberté qui assure un abri.

Le 23.

Aujourd'hui, éveil très matinal accompagné d'une sensation d'immense puissance, de beauté, d'incorruptibilité. C'était une perception immédiate et non le produit d'une expérience antérieure qui, ensuite, semblerait un rêve ; conscience d'une présence absolument pure en laquelle il ne pourrait rien exister qui puisse se détériorer. Son immensité dépassait la compréhension cérébrale, ou le souvenir ; le cerveau ne pouvait qu'enregistrer mécaniquement l'existence d'un tel « état » d'incorruptibilité. L'expérience d'un tel état est d'une immense importance. Il était là, illimité, intouchable, impénétrable.

Grâce à sa pureté absolue, la beauté l'habitait, non celle qui se fane, ou celle que façonne la main humaine, ni celle du mal avec sa beauté. Porteuse de toute essence, sa présence était ressentie comme sacrée. Une vie en laquelle rien ne pourrait mourir. La mort est incorruptible, mais l'homme la corrompt comme il le fait de la vie.

Et avec tout cela une sensation de puissance, de force aussi solide que cette montagne, que rien ne pourrait ébranler, que la prière, le sacrifice ou la vertu n'effleuraient jamais.

Elle était là, immense, inoubliable, aucun remous de pensée ne pourrait l'altérer ; les yeux, le souffle en faisaient partie.

Le temps, la paresse corrompent. Cet état a dû se prolonger un certain temps. L'aurore apparaissait, et au dehors la rosée recouvrait la voiture et les brins d'herbe. Le soleil n'était pas encore levé, mais le pic enneigé était clair dans le ciel gris-bleu ; matin enchanteur, sans nuage. Il ne durerait pas, il était trop beau.

Pourquoi tout ceci nous arrive-t-il ? Aucune explication n'est vraiment satisfaisante et pourtant on pourrait en inventer des dizaines. Certaines choses sont toutefois évidentes . 1. Il faut être totalement « indifférent » à sa venue ou à son départ. 2. Il faut être libre de tout désir de prolonger l'expérience ou d'en garder le souvenir. 3. Il faut une certaine sensibilité physique ainsi qu'une certaine indifférence au confort. 4. Il faut considérer cela avec humour et sens critique à l'égard de soi-même. Mais si tous ces éléments sont réunis par hasard et non provoqués par la recherche et l'humilité, même dans ce cas cela ne suffit pas. Il faut quelque chose de totalement différent, ou rien. Cela doit venir de soi-même ; quoi que l'on fasse, on ne peut jamais le provoquer. A cette liste on pourrait ajouter l'amour, mais il est au-delà de l'amour. Une chose est certaine, jamais le cerveau ne pourra le saisir ni le contenir. Béni soit celui auquel cela est donné. On pourrait aussi ajouter qu'il y faut un cerveau immobile, tranquille.

Le 24.

Processus moins intense, le corps étant fatigué depuis quelques jours ; mais malgré sa faiblesse, l'intensité se fait sentir de temps à autre. Il est curieux de constater combien le processus s'adapte aux circonstances.

Hier, au cours d'une promenade en voiture dans l'étroite vallée, un torrent de montagne se frayait bruyamment un chemin au long de la route humide, et cette bénédiction était là. Elle était forte et tout baignait en elle. Le bruit du torrent en faisait partie, et la haute cascade qui l'alimentait en amont. Elle nous couvrait comme la douceur de la pluie tombante, nous rendant totalement vulnérables ; le corps semblait avoir la légèreté d'une feuille, il était exposé, tremblant. Cela dura pendant toute la longue promenade dans la fraîcheur ; conversation par monosyllabes ; cette beauté

paraissait incroyable. Elle s'est maintenue toute la soirée et, malgré la gaieté ambiante, cette gravité ferme subsistait, impénétrable.

Ce matin au réveil, avant que le soleil ne passe l'horizon, encore l'extase de cette gravité, emplissant le coeur et le cerveau, et avec elle, ce sentiment d'immuabilité.

Il est important de regarder. Notre regard se porte sur les choses proches et en cas de nécessité immédiate, il se projette vers un avenir teinté des couleurs du passé. Notre vision est très limitée et nos yeux accoutumés aux choses proches. Notre regard est autant lié à l'espace-temps que l'est notre cerveau. Jamais nous ne regardons ni ne voyons au-delà de cette limite ; nous ne savons voir ni au travers, ni au-delà de ces frontières fragmentaires. Mais les yeux doivent voir plus loin, pénétrer profondément, largement, sans choix, sans abri ; il leur faut s'aventurer, percevoir au-delà des frontières humaines faites d'idées et de valeurs, et ressentir au-delà de l'amour.

Alors il est une bénédiction qu'aucun dieu ne peut donner.

Le 25.

Malgré une causerie (La première des neuf causeries qu'il a données à Saanen, le village voisin de Gstaad.), le processus opère, mais plus doucement. Éveillé assez tôt ce matin, avec la sensation d'avoir pénétré d'insondables profondeurs. Comme si l'esprit entrait en lui-même, profondément, largement, en un voyage sans mouvement. Expérience d'immensité en abondance, d'une richesse incorruptible.

Étrangement, alors que chaque expérience, chaque état diffère totalement de l'autre, c'est toujours le même mouvement ; alors qu'il semble changer, il est toujours sans changement.

Le 26.

Le processus s'est manifesté tout l'après-midi, de façon assez pénible. En promenade dans l'ombre épaisse d'une montagne, au long d'un bruisant cours d'eau, au plus fort du processus, l'être se sentait totalement vulnérable, nu et très réceptif ; il n'existait presque plus. Profondément émouvante, la beauté de la montagne enneigée, enchâssée dans la coupe de deux sombres collines boisées de sapins.

Au petit matin, quand l'herbe était baignée de rosée, avant que ne se lève le soleil, encore couché, étendu dans le calme sans pensée ni mouvement, une vision, non pas celle des yeux, superficielle, mais qui venait de l'arrière de la tête et traversait les yeux. Ceux-ci, comme ce courant intérieur, n'étaient que les instruments par lesquels le passé incommensurable plongeait dans l'espace illimité, hors du temps. Plus tard, toujours étendu, une vision en laquelle toute vie semblait contenue.

Comme il est facile de se leurrer, de projeter les états souhaités, surtout quand ils sont agréables. Sans désir conscient ou inconscient d'une expérience quelle qu'elle soit, il n'y a ni illusion, ni duperie ; l'être, ne demandant rien, est totalement indifférent aux apparitions ou aux disparitions d'expériences.

Le 27.

Magnifique promenade en voiture le long de deux vallées, jusqu'à un col ; les rochers hardis aux courbes tourmentées, fantastiques, leur grandeur solitaire, rejoints au loin par les douces pentes verdoyantes, impressionnaient le cerveau au repos. Tandis que nous conduisions, l'étrange intensité, la beauté de toutes ces journées, nous submergeaient. L'autre personne l'a ressenti, elle aussi.

Éveillé de bonne heure ce matin ; ce qui est bénédiction, ce qui est force étaient là, le cerveau les percevait comme il le ferait d'un parfum, mais ce n'était pas une émotion ni une sensation ; elles étaient là et y seront toujours, simplement. Quoique l'on fasse.

Ce matin, causerie d'où le cerveau qui réagit, pense et construit, était absent. Il ne travaillait pas, sauf peut-être en ce qui concerne la mémoire des mots.

Le 28.

Hier, au cours de notre promenade préférée le long du bruyant cours d'eau, dans l'étroite vallée aux sapins sombres, aux champs couverts de fleurs, avec au loin la cascade et la masse neigeuse de la montagne, tout était enchanteur, paisible et frais. C'est alors que survint la bénédiction sacrée, presque palpable, et, tout au fond de nous-même, des mouvements de changement. Soirée d'enchantement et de beauté qui n'était pas de ce monde. Présence de l'infini, puis immobilité silencieuse.

Aujourd'hui éveil matinal, pour réaliser l'intensité du processus. Il surgissait de derrière la tête avec le bruit particulier d'une flèche traversant l'air ; c'était une force, un mouvement venu de nulle part, n'allant nulle part. Sentiment d'une vaste stabilité, d'une « dignité » inaccessible et d'une austérité inconcevable pour la pensée, mais avec elle une pureté d'une infinie douceur. Ce ne sont là que des mots, ils ne peuvent donc rendre le réel ; le symbole n'est jamais le réel et il est sans valeur.

Cela a persisté toute la matinée, il semblait qu'une coupe sans fond fut pleine jusqu'à déborder.

Le 29.

Après le départ de quelques visiteurs, sentiment d'être comme en suspens entre deux mondes. Et maintenant à nouveau, l'univers du processus et cette intensité inextinguible. Pourquoi cette séparation ? Ces personnes n'étaient pas sérieuses, sinon superficiellement, bien qu'elles pensent le contraire. Il n'était donc pas possible de s'investir complètement, d'où ce sentiment de « déplacement » ; expérience bizarre tout de même.

Alors que nous conversions, nous remarquâmes une partie du cours d'eau entre les arbres. Vision banale, incident quotidien, mais alors que nous regardions, plusieurs choses se sont produites. Non pas des incidents extérieurs, mais une claire perception. Certaines choses sont absolument nécessaires à la maturité. 1. Une simplicité totale qui s'accompagne d'humilité, non dans les choses et les possessions, mais dans la qualité d'être. 2. Une passion intense qui ne procède pas uniquement du corps physique. 3. Le sens de la beauté ; une sensibilité qui ne se limite pas à la réalité extérieure, mais touche une beauté au-delà des pensées et des sentiments. 4. L'amour dans sa totalité et non celui qui connaît la jalousie, rattachement, la dépendance, qui est divisé entre la chair et le divin. L'amour dans son immensité. 5. L'esprit capable de poursuivre, de pénétrer sans but ni motif dans ses profondeurs insondables ; esprit sans entraves, libre de se mouvoir hors de l'espace-temps.

Nous avons soudain pris conscience de tout ceci et de ses multiples implications ; il a suffi de la simple vue d'un cours d'eau entre les branches aux feuilles flétries, par une morne journée de pluie.

Sans raison, tandis que nous parlions de choses et d'autres, avait surgi des profondeurs l'immense flamme de puissance qui détruit en créant. C'était la puissance préexistante à la manifestation de toutes choses, inapprochable de par sa force même. Elle seule existe et rien d'autre. Immensité imposant le respect.

Cette expérience s'est probablement poursuivie en partie dans le sommeil car elle était la, intense, lors d'un réveil très matinal dû à l'intensité du processus. Ces événements, leur étrangeté, leur amour et leur beauté, dépassent les possibilités des mots, de la pensée. L'imagination ne saurait échafauder tout ceci, ce n'est pas non plus le fruit de l'illusion. Cette puissance, cette pureté ne peuvent être le fait de l'affabulation. Cela dépasse toutes les facultés humaines.

Le 30.

Journée chargée de lourds nuages ; il avait plu pendant la matinée, puis le temps s'était refroidi. Après notre promenade nous avons parlé, mais plutôt regardé la beauté de la terre, les maisons, les arbres sombres.

Inattendu, un éclair de cette puissance inapprochable, de cette force physiquement bouleversante. Le corps se figea dans l'immobilité, obligé de fermer les yeux pour ne pas perdre connaissance. C'était tellement fracassant que tout ce qui &EA-CUTE ;TAIT semblait ne plus être. L'immobilité de cette force, l'énergie destructrice qui l'accompagnait, volatilisèrent les limites de la vue, de l'ouïe. Grandeur indescriptible aux sommets et aux profondeurs insondables.

Tôt ce matin, à la venue de l'aube dans un ciel sans nuage, alors que se dessinaient à peine les montagnes neigeuses, réveil avec cette sensation de force impénétrable dans les yeux, la gorge, un état pour ainsi dire palpable, quelque chose qui jamais ne saurait faire défaut ; cela s'est maintenu pendant presque une heure, le cerveau restant vide. Cela n'était pas chose à saisir par la pensée, puis à remiser dans la mémoire afin de s'en souvenir. En sa présence toute pensée était morte. La pensée est du domaine fonctionnel, là seulement elle est utile ; faisant partie du temps, elle ne pouvait se saisir de cette puissance qui s'étend au-delà de toute durée, de toute mesure. Totalement absents, la pensée et le désir ne pouvaient chercher à la perpétuer ou la répéter. Alors quelle mémoire permet donc de transcrire toute cela ? Un enregistrement purement mécanique, mais l'enregistrement, le mot, n'est pas la chose.

Le processus continue plus doucement, sans doute à cause des causeries et aussi parce qu'il y a une limite au-delà de laquelle le corps pourrait céder. Mais il est là, persistant, insistant.

Le 31.

Pendant l'agréable et fraîche promenade sur le sentier qui longe le torrent rapide, en compagnie de plusieurs personnes, la bénédiction était là, aussi douce que les feuillages, pleine de joie dansante. Pourtant au-delà, à travers elle, il y avait cette force et cette puissance solides, immenses, inapprochables, sous tendues par une profondeur infinie, insondable. On la sentait à chaque pas, insistante et pourtant infiniment « indifférente ». Immensité semblable à un énorme barrage retenant les eaux de la rivière, formant un lac s'étendant sur des kilomètres.

Mais à chaque instant il y avait destruction ; non pas annonciatrice d'un nouveau changement - le changement n'est jamais nouveau - mais une destruction si totale que ce qui a été jamais plus ne sera. Destruction sans violence ; sont violents le changement, la révolution, la soumission, la discipline, le contrôle et la domination, mais ici toute violence sous quelque forme, sous quelque nom que ce soit, a cessé, totalement. C'est cette destruction qui est création.

Mais la création n'est pas la paix. Paix et conflit sont du monde du changement et de la durée, flux et reflux de l'existence, alors que cette création n'appartient ni au temps ni à aucun mouvement dans l'espace. C'est une destruction pure, absolue, qui seule permet l'apparition du « nouveau ».

Sans doute présente tout au long de la nuit, ce matin au réveil cette essence était là et semblait emplir toute la tête, le corps. Et le processus continue doucement. Pour cela, il faut être seul et tranquille.

Alors que ces pages sont écrites, cette bénédiction est présente, telle une brise légère dans les feuillages.

Le 1er août.

Merveilleuse journée, promenade en voiture dans la magnifique vallée ; l'indéniable présence était là, dans l'air, le ciel, les montagnes.

Réveil matinal en criant, car le processus était intense. Il s'est poursuivi au cours de la journée malgré la causerie (La quatrième causerie de Saanen.), mais avec plus de douceur.

Le 2.

Réveil matinal ; assis sur le lit avant de se lever ; ce matin pourtant ce n'était pas comme d'habitude, cela répondait à une urgence impérative. Très vite vint cette immense bénédiction, et l'on sentait que toute cette puissance, toute cette force impénétrable et dure entraînait en nous, nous entourant, envahissant la tête, tandis que le centre de toute cette immensité n'était que totale immobilité. Immobilité défiant toute imagination, toute expression ; aucune violence ne pouvait la susciter ; elle n'était ni effet, ni cause. C'était une immobilité au centre d'un énorme ouragan. Immobilité de tout mouvement, essence de toute action, elle était l'explosion créatrice et dans cette immobilité seulement peut surgir la création.

Et à nouveau, comme elle ne procédait pas du temps, le cerveau ne pouvait s'en saisir, la garder dans le passé, dans les arcanes du souvenir. Elle était sans futur, sans passé, sans présent. Eut-elle procédé du temps, le cerveau aurait pu la capter et lui donner une forme selon son conditionnement. Cette immobilité étant la totalité de tout mouvement, l'essence de toute action, vivante sans ombre, la pensée, créature de l'ombre, ne pouvait d'aucune façon la mesurer. Elle était trop immense pour être contenue dans le temps ou l'espace.

Tout ceci a peut-être duré une minute, ou une heure. Très aigu avant le sommeil, le processus s'est prolongé doucement tout le jour suivant.

Le 3.

Éveillé très tôt avec ce fort sentiment d'un « otherness (Note du traducteur: au sujet de ce mot, voir Avant-Propos.) », d'un monde au-delà de toute pensée ; Cela était très intense. Aussi clair et pur que le petit matin, que le ciel sans nuage. L'esprit est lavé de l'imagination, de l'illusion, puisqu'il n'y a pas de durée. Tout est, sans avoir jamais été. Toute possibilité de prolongation s'accompagne d'illusion.

Le matin était encore clair, mais bientôt les nuages s'amasseraient. Vus de la fenêtre, les arbres et les champs apparaissaient très nets. Il se passe une chose curieuse: un renforcement de la sensibilité, non seulement à la beauté, mais aussi à toute chose. Le brin d'herbe, étonnamment vert, contenait à lui seul tout le spectre de la couleur ; il était intense, éblouissant, et pourtant si petit, si facile à détruire. Ces arbres, leur hauteur et leur profondeur, étaient la vie même ; les lignes majestueuses de ces collines ondulantes, les arbres solitaires, étaient l'expression du temps tout entier, de tout l'espace ; et les montagnes dressées contre le ciel pâle étaient au-delà des dieux de l'homme. Il était incroyable de voir, de sentir tout cela, en regardant simplement par la fenêtre. Les yeux étaient dessillés.

Curieusement, pendant une ou deux entrevues, cette force, cette puissance a empli la pièce. Elle semblait pénétrer les yeux, le souffle. Elle se manifeste soudainement, de façon tout à fait inattendue, avec une force, une intensité irrésistibles et à d'autres moments elle est doucement, sereinement présente. Mais elle est là, qu'on le veuille ou non. Il est impossible de s'accoutumer à sa présence, puisque jamais elle n'a été, ni ne sera. Mais elle est là.

Le processus a été assez doux, probablement à cause des entrevues et des causeries.

Le 4.

Éveil très matinal ; il faisait encore sombre mais bientôt ce serait l'aurore ; une pâle lumière apparaissait au loin, à l'est. Le ciel était très clair et le profil des montagnes et des collines à peine visible. Tout était très tranquille.

Assis dans le lit, la pensée calme et lointaine, sans même un murmure de sentiment et, tout à coup, de ce vaste silence, survint ce qui était devenu l'être solide, inépuisable. Solide, sans poids, sans dimension ; il était là et plus rien d'autre n'existait. Il était là, seul. Les mots « solide, immuable, impérissable, ne transmettent aucune-ment cette qualité de stabilité intemporelle. Ces mots là, ni aucun autre, ne pourraient communiquer cette présence. Elle était elle-même, totalement, et rien d'autre ; la somme de toute chose, l'essence.

Sa pureté s'est maintenue, laissant sans pensée, passif. Il est impossible d'être un avec elle ; pas plus qu'avec une rivière au cours rapide. On ne peut être un avec ce qui est sans forme, sans dimension, sans qualité. Elle est ; c'est tout.

Tout a mûri si profondément, est devenu si tendre, contenant étrangement tout ce qui vit ; complètement sans défense, comme une feuille nouvelle.

Le 5.

Ce matin, par un réveil matinal, l'éclair d'une « vision », d'un « regard » qui semblait devoir durer éternellement. Il ne commençait nulle part et n'allait nulle part, mais il embrassait toute vue, toutes choses. Il allait au-delà des rivières, des collines, des montagnes, au-delà de la terre, de l'horizon et des hommes. Regard d'une incroyable célérité, d'une lumière pénétrante. Le cerveau ne pouvait le suivre, ni l'esprit le contenir. Il était pure lumière, d'une rapidité qui ne connaissait pas de résistance.

Hier pendant la promenade, la beauté de la lumière était si intense sur l'herbe, dans les arbres, qu'elle nous laissa sans souffle, le corps fragilisé.

Ce matin, juste avant le petit déjeuner, telle un couteau lancé sur une terre molle, cette bénédiction, avec sa puissance, sa force. Venue comme l'éclair, elle est repartie aussi vite.

Le processus était assez intense hier après-midi, un peu moins fort ce matin. Fragilité du corps.

Le 6.

Au réveil, malgré peu de sommeil, conscience de la prolongation nocturne du processus, et plus encore de l'épanouissement de cette bénédiction. Elle donnait l'impression d'agir sur l'être. Cette puissance, cette force, sortait, se déversait au-dehors, comme un torrent surgissant des rochers, de la terre. Il y avait dans tout cela un étrange, un indicible bonheur, une extase sans lien avec la pensée et le sentiment.

Il y a ici un tremble, ses feuilles frémissent dans la brise, et sans cette danse, la vie n'est pas.

Le 7.

Épuisé après la causerie (La causerie avait eu lieu la veille.), les rencontres avec les gens ; vers le soir, avons fait une courte promenade. Après une journée radieuse les nuages s'accumulaient, il allait pleuvoir pendant la nuit. Les nuages se refermaient sur les montagnes, le torrent faisait un grand bruit. La route rendue poussiéreuse par le passage des voitures, nous avons traversé un étroit pont de bois surplombant le torrent pour rejoindre un chemin herbeux ; la pente verte était couverte de fleurs de toutes les couleurs.

Le chemin montait doucement vers une étable, mais elle était vide ; le troupeau avait été emmené beaucoup plus haut, sur les alpages. Là tout était tranquille, sans personne, seulement le bruit du torrent bondissant. Elle est venue si doucement que

nous n'en avons pas été conscient tout de suite. Elle est venue tout près du sol, parmi les fleurs. Elle se répandait, couvrant la terre et nous absorbait, nous étions un avec elle et non plus observateur. Sans pensée ni sentiment, le cerveau absolument tranquille. Soudain, surgit une innocence, si simple, si claire et délicate. Une prairie d'innocence, au-delà du plaisir et de la peine, au-delà de toute torture de l'espoir ou du désespoir. Elle était là, transmettant l'innocence à l'esprit, à l'être entier ; nous étions partie d'elle-même au-delà de la dimension, du mot, l'esprit transparent et le cerveau jeune, libéré du temps.

Cela a duré un moment, mais il se faisait tard et nous avons dû rentrer.

Ce matin au réveil, cette immensité ne se manifesta qu'au bout d'un certain temps, mais elle vint, faisant taire toute pensée et sentiment. Son intensité s'accrut, claire et tranchante, pendant la toilette. Elle vint aussi soudainement qu'elle disparaît, rien ne peut la retenir ni l'appeler.

Processus assez aigu, douleur accentuée.

Le 8.

La journée précédente avait été fatigante, mais tout était calme au réveil. Étonnamment calme, pendant ce moment consacré à la méditation habituelle. Inattendu, comme on entend un son au loin, cela a commencé doucement, pour brusquement s'affirmer dans toute sa force et se maintenir, sans doute pendant quelques minutes. Après son départ, son parfum a persisté dans la profondeur de la conscience et sa vision dans les yeux.

Cette immensité et sa bénédiction étaient là ce matin, pendant la causerie (La septième causerie, consacrée surtout à la méditation.). Chacun l'a probablement interprétée à sa manière, détruisant de ce fait sa nature indescriptible. Toute interprétation est déformation.

Le processus est assez aigu et le corps s'affaiblit. Mais au-delà de tout ceci, cette pureté d'une beauté incroyable, non la beauté des choses assemblées par la pensée, le sentiment, ou le don d'un artisan, mais semblable à un fleuve aux puissants méandres, fertilisant, indifférent, pollué, exploité ; il est là, riche et entier de par lui-même. Puissance sans valeur dans la structure sociale des hommes, dans leur comportement. Mais elle est là, impassible, immense, hors d'atteinte. Par elle, toutes choses sont.

Le 9.

Au réveil ce matin, à nouveau le sentiment d'une nuit vide ; après la causerie de la veille et plusieurs entrevues, le corps était fatigué. Comme chaque jour, assis dans le lit, il était tranquille ; pas un bruit dans la campagne endormie, le matin était lourd de nuages. Venue on ne sait d'où, soudaine et pleine, cette bénédiction forte et puissante. Elle se maintint un moment, emplissant la pièce et au-delà, et s'en alla aussi vite, laissant un sentiment d'immensité d'une ampleur dépassant l'exprimable.

Hier, marchant parmi les collines, les pâturages et les torrents, dans la quiétude et la beauté, à nouveau conscience de cette étrange innocence profondément émouvante. Elle pénétrait doucement, sans résistance, dans chaque repli de l'esprit, le lavant de toute pensée, de tout sentiment. Elle laissait l'être vide et dans la plénitude. Le temps s'était brusquement arrêté. Tous ont senti son passage (En promenade, vraisemblablement en compagnie de plusieurs amis.).

Le processus continue, mais plus doux, plus profond.

Le 10.

Il est tombé une pluie très forte, abondante, elle a lavé la poussière blanche sur les grandes feuilles rondes au bord du chemin qui s'enfonce profondément dans les montagnes. L'air était doux et léger à cette altitude, il était pur et agréable, on sentait aussi l'odeur de la terre mouillée. Alors que nous montions le long du chemin, nous étions conscients de la beauté de la terre, de la ligne délicate des collines abruptes contre le ciel du soir, de la montagne rocheuse, massive, de son glacier, du grand champ de neige à ses pieds et de toutes les fleurs dans les prairies. C'était un soir de grande beauté, de calme. Le torrent si impétueux, rendu boueux par la récente et forte pluie, avait perdu cette clarté brillante particulière à l'eau de la montagne, mais il la retrouverait dans quelques heures.

L'esprit, vide de pensées, regardait dans un demi rêve les rochers massifs, leur courbe, leur rondeur et la neige scintillante, et soudain survint cette immense et massive dignité faite de force, de bénédiction. Dans l'instant, elle emplit la vallée et l'esprit devint infini, dépassant profondément l'exprimable: à nouveau ce fut l'innocence ...

Au réveil, tôt ce matin, elle était là, et la méditation semblait peu de chose ; toute pensée, tout sentiment étaient abolis ; le cerveau était totalement tranquille. Son souvenir n'est pas la réalité de la chose. Elle était là, hors d'atteinte, inconnaissable. Elle ne serait jamais ce qui a été, sa beauté n'a pas de fin.

C'était un matin extraordinaire. Ce phénomène dure depuis quatre bons mois, quel que soit l'environnement ou l'état de l'organisme. Jamais le même et pourtant le même ; il est destruction et création sans fin. Sa puissance et sa force dépassent le mot, la comparaison. Jamais il n'est continu: 'il est mort et vie.

Processus assez aigu, tout apparaîtrait sans grande importance.

11 août 1961 (Le plus grand carnet de note commence ici. daté pour la première fois.)

Assis dans la voiture, auprès d'un torrent impétueux, sous un ciel menaçant au-dessus de riches et verts pâturages, elle était là, cette incorruptible innocence dont l'austérité était beauté. Le cerveau, parfaitement tranquille, la ressentait.

Le cerveau se nourrit de réaction et d'expérience, il vit d'expérience. Mais l'expérience est toujours limitative et source de conditionnement ; la mémoire est le mécanisme de l'action. Il n'est pas d'action possible sans expérience, savoir et mémoire, mais ce type d'action est limité, fragmenté. La raison, la pensée ordonnée, est toujours incomplète ; l'idée, réponse de la pensée, est stérile, et la croyance est le refuge de la pensée. Toute expérience ne fait qu'affermir la pensée, en négatif comme en positif.

Toute nouvelle expérience dépend de la précédente, du passé. Il n'y a de liberté que chez l'esprit lavé de toute expérience. Quand le cerveau cesse de se nourrir de la mémoire, de la pensée, quand il meurt à l'expérience, son activité n'est plus égocentrique. Alors, il s'alimente ailleurs. C'est cette nourriture qui rend l'esprit religieux.

Au réveil ce matin, au-delà de toute méditation, de toute pensée et des illusions nées des sentiments, dans le centre du cerveau et plus loin, au centre de la conscience, de l'être lui-même, brillait une intense et vive lumière qui ne comportait point d'ombre, ne procédait d'aucune dimension. Elle était là, immobile. Et avec elle, cette puissance incommensurable, et une beauté dépassant la pensée, le sentiment.

Processus plutôt aigu cet après-midi.

Le 12.

Hier, alors que nous remontions la vallée, les montagnes étaient cachées par les nuages et le torrent plus bruyant que jamais ; sentiment d'indicible beauté, non que les prairies, les collines et les sombres sapins aient changé. La lumière seulement était différente, plus douce, et répandait une clarté pénétrant toute chose, sans laisser d'ombre. La route grimpait, surplombant une ferme entourée de pâturages verts, d'une intensité de teinte qu'on ne voit nulle part. Mais cette petite ferme et ce vert pâturage contenaient toute la terre et toute l'humanité. Une impression de finalité absolue s'en dégagait, finalité de la beauté qui n'est pas torturée par la pensée, le sentiment. La beauté d'un tableau, d'un chant, d'une maison, est une création humaine que l'on peut comparer, critiquer, améliorer, mais cette beauté là n'était pas oeuvre de l'homme. Pour que cette beauté soit, il faut écarter le travail de l'homme et sa finalité. Elle nécessite une totale innocence, une absolue austérité ; non l'innocence conquise par la pensée, ni l'austérité du sacrifice. Quand l'esprit est libéré du temps, sans aucune réaction, alors seulement apparaît cette austère innocence.

Éveillé bien avant l'aurore, quand l'air est immobile et que la terre attend le soleil. Sensation de clarté insolite, exigeant toute l'attention. Le corps sans mouvement aucun, d'une immobilité sans effort, sans tension. Un phénomène curieux se déroulait à l'intérieur de la tête. Un fleuve superbe et large coulait, ses eaux abondantes puissamment comprimées entre de hautes masses de granit poli. Sur chaque rive de ce vaste fleuve, la roche était étincelante, aride à toute plante, au moindre brin d'herbe ; il n'y avait rien d'autre que le roc brillant, se dressant jusqu'à des hauteurs défiant le regard. Le fleuve avançait, silencieux, sans un murmure, majestueux, indifférent. Cela se produisait réellement, ce n'était pas un rêve, ni une vision ou un symbole à interpréter. Cela avait lieu, là, sans aucun doute ; ce n'était pas le fruit de l'imagination. Aucune pensée n'aurait pu inventer cela, c'était trop immense et réel pour qu'elle puisse le concevoir.

L'immobilité du corps et le mouvement de ce grand fleuve coulant entre les parois granitiques du cerveau, tout cela a duré une heure et demie, exactement. Par la fenêtre ouverte, les yeux pouvaient voir l'aurore naissante. On ne pouvait se tromper sur la réalité de ce qui avait lieu. Pendant une heure et demie l'être entier fut attentif, sans effort, sans rêverie. Soudain, tout s'arrêta et le jour commença.

Ce matin, cette bénédiction emplit la chambre. Il pleuvait très fort mais plus tard le ciel serait bleu.

Le processus continue doucement, avec sa pression et sa douleur.

Le 13.

Comme le chemin qui gravit la montagne ne peut la contenir toute, de même cette immensité n'est pas le mot qui la décrit. Et pourtant, alors que nous cheminions au flanc de la montagne, le petit ruisseau cascade au pied de la pente, cette incroyable immensité sans nom était là. Elle emplissait l'esprit et le coeur, brillait dans chaque goutte d'eau sur l'herbe et sur la feuille.

Il avait plu toute la nuit et encore le matin, le ciel avait été chargé de nuages, et maintenant, le soleil apparaissait au-dessus des hautes collines, dessinant des ombres sur les pâturages verts et sans tache, aux riches tapis de fleurs. L'herbe était très mouillée et le soleil inondait les montagnes. En gravissant le sentier, nous étions pénétrés d'une joie enchanteresse et quelques paroles échangées ne (mot manquant) aucunement la beauté de cette lumière et la paix simple qui recouvrait la prairie. Présence de cette immensité, sa bénédiction, et avec elle, la joie.

Ce matin au réveil, à nouveau cette force impénétrable dont la puissance est bénédiction. Sa perception nous réveilla et le cerveau en eut conscience de façon totalement passive. Le ciel limpide et les Pléiades en furent incroyablement beaux. Et le

premier soleil sur la montagne neigeuse était la lumière du monde. Présente aussi pendant la causerie (Il s'agit de la dernière causerie, traitant principalement de l'esprit religieux.), pure et inatteignable, et à nouveau l'après-midi, entrant dans la chambre à la vitesse de l'éclair pour repartir bientôt. Mais elle est toujours là jusqu'à un certain point, avec son étonnante innocence au regard intact.

Processus assez aigu la nuit dernière et en ce moment, en écrivant ceci.

Le 14.

Ce matin, malgré l'épuisement du corps à la suite de la causerie (d'hier) et de plusieurs entrevues, une profonde et étrange activité s'est manifestée alors que nous étions dans la voiture, sous le couvert d'un grand arbre. Le cerveau avec ses réactions habituelles ne pouvait ni la saisir, ni la formuler ; elle était hors de son domaine. Mais c'était une activité dont il était impossible de concevoir la nature, qui se déroulait en profondeur, repoussant tout obstacle. Comme des eaux souterraines frayant leur cours vers la surface, cette activité dépassait en profondeur les limites de toute conscience.

La sensibilité du cerveau augmente: couleur, forme, ligne, volume des choses sont devenus plus intenses, étonnamment vivants. Les ombres mêmes semblent avoir leur vie propre, plus profonde, plus pure. C'était un beau soir tranquille ; une brise jouait dans les feuillages ; celui du peuplier frémissait, dansait. Une tige haute et droite, couronnée de fleurs blanches qu'effleurait un rose évanescent, semblait monter la garde près du torrent de montagne. L'eau était d'or dans le couchant, les bois dans un profond silence ; étrangers, même au passage des voitures. D'épais nuages sombres recouvraient les sommets neigeux et les prés se paraient d'innocence.

L'esprit entier était bien au-delà de toute expérience, et le méditant, silencieux.

Le 15.

Promenade au long du torrent, montagnes dans les nuages et des moments de silence intense apparaissant tels de brillantes taches de bleu dans un ciel qui se découvre. Ce soir là le froid était saisissant, le vent venait du nord. La création n'est pas l'apanage des êtres doués, talentueux ; ils ne connaissent que la créativité, jamais la création. Celle-ci est au-delà de la pensée et de l'image, du mot et de l'expression. Ne pouvant être formulée ni enveloppée par les mots, elle ne se communique pas. Elle ne peut être saisie que dans une totale attention consciente. On ne peut l'utiliser, la mettre sur le marché, la vendre ou la marchander.

Le cerveau, avec ses réactions variées, compliquées, ne peut la comprendre. Il ne peut l'atteindre par aucun moyen ; il en est tout à fait incapable. Le savoir est un obstacle, et il ne peut y avoir création sans connaissance de soi. L'intellect, instrument acéré du cerveau, ne peut l'approcher d'aucune façon. Le cerveau tout entier, avec ses exigences secrètes, ses quêtes cachées et la diversité de ses ruses, doit demeurer immobile, muet, bien qu'alerte et disponible. Faire du pain, écrire un poème n'est pas créer. Toute activité du cerveau doit cesser volontairement, facilement, sans conflit, sans souffrance. Sans l'ombre de conflit ou d'imitation.

Alors se produit ce mouvement étonnant appelé création. Il ne peut être que dans une totale négation, il ne peut se situer dans le passage du temps ni être couvert par l'espace. Pour qu'il soit, il faut une mort totale, une destruction totale.

Ce matin au réveil, silence absolu, tant intérieur qu'extérieur. Le corps et le cerveau évaluateur, calculateur, immobiles, mais tous deux alertes et au sommet de la sensibilité. Et doucement, telle l'aurore, cette force monta des profondeurs de l'être, avec son énergie, sa pureté. Elle semblait n'avoir ni racines ni causes, mais pourtant

était là, intense, dense, profonde, et d'une ampleur immesurable. Après s'être maintenue un moment elle est partie, comme le nuage derrière la montagne.

Il y a chaque fois dans cette bénédiction quelque chose de « neuf », une qualité, un parfum « nouveau », et pourtant elle ne change jamais. Elle est totalement inconnais-sable.

Aigu pendant un temps, le processus continue, plus doucement. Tout est très étrange et imprévisible.

Le 16.

Une tache de bleu entre deux vastes nuages sans fin ; c'était un bleu clair, saisissant, si doux et pénétrant. Dans quelques instants il allait être absorbé pour disparaître à jamais. On ne reverrait plus un ciel de ce bleu là. Il avait plu presque toute la nuit et encore le matin, une neige fraîche recouvrait les montagnes et les plus hautes collines. Les prés étaient plus verts et plus riches que jamais, mais cette petite tache de bleu limpide ne réapparaîtrait jamais plus. Elle contenait la lumière, le bleu de tous les cieux. Sous notre regard, sa forme commença de changer et les nuages se hâtaient de la recouvrir, de peur d'en trop laisser voir. Elle s'est effacée pour toujours. Mais elle était apparue, et sa merveille demeure.

A ce moment, alors que nous nous reposions sur le sofa, que le bleu était reconquis par les nuages, vint, innattendue, cette bénédiction, sa pureté, son innocence. Elle vint en abondance, emplissant la chambre jusqu'à ce que la pièce et le coeur débordent ; son intensité étrangement puissante, pénétrante, et sa beauté recouvraient la terre. Le soleil brillait sur un pan de vert étincelant et les sombres sapins étaient tranquilles, indifférents.

Il était très tôt ce matin, l'aube ne viendrait que deux heures plus tard ; au réveil, les yeux dégagés du sommeil, conscience d'une joie insondable, sans cause ni sentimentalité, ni extravagance émotionnelle ; c'était un état joyeux, simple et clair, riche, pur et libre de toute contamination. Aucune pensée ni raison ne le sous-tendaient, et n'ayant point de cause, il était incompréhensible à jamais. Cette gaieté s'écoulait de tout l'être, et cet être était totalement vide. Comme un torrent jaillit naturellement et sous pression du flanc de la montagne, ainsi cette joie s'écoulait en grande abondance, venue de nulle part, n'allant nulle part, mais le coeur et l'esprit ne seraient plus jamais les mêmes.

Aucune conscience de la qualité de cette allégresse, alors qu'elle éclatait. Elle s'installait, et sa nature se dévoilerait probablement dans le temps, et le temps ne saurait la mesurer. Le temps est mesquin, il ne peut soupeser l'abondance.

Le corps assez fatigué, vide, mais le processus était assez aigu la nuit dernière et ce matin ; cela n'a pas duré.

Le 17.

La journée avait été nuageuse, pluvieuse, le vent froid et mordant venait du nord-ouest. Nous remontions la route conduisant à la cascade qui se transformait en torrent bruyant ; peu de monde, peu de voitures au long du cours d'eau bondissant, plus rapide que jamais. Nous avions le vent dans le dos, la vallée d'abord étroite, s'élargissait ; quelques taches de soleil parsemaient le pâturage vert, étincelant. Des terrassiers qui élargissaient la route nous ont salués au passage avec des sourires amicaux et quelques mots en italien. Ils avaient travaillé toute la journée, creusant, portant de grosses pierres et il semblait incroyable qu'ils puissent encore sourire, mais ils le faisaient. Plus haut, sous un grand hangar, une machine moderne sciait du bois, creusait des trous et découpait des formes dans de lourdes planches. La vallée s'ouvrait de

plus en plus vers un village puis, encore plus loin, une-chute d'eau s'élançait du glacier, là-haut dans la montagne rocailleuse.

On ressentait plus qu'on ne les voyait, la beauté de la terre, la fatigue des gens, la rapidité du torrent, le calme des prés. Au retour près du chalet, le ciel entier était couvert de lourds nuages et, tout à coup, le soleil couchant toucha quelques rochers en haut sur la montagne. Aucune image ne peut fixer la profondeur de beauté et de sentiment révélée par cette tache de soleil sur la face des roches. Elles semblaient éclairées de l'intérieur d'une lumière sereine qui leur était propre et qui ne s'éteindrait jamais. C'était la fin du jour.

Ce n'est qu'au réveil le lendemain matin, que l'on prit conscience de la splendeur de la veille, de l'amour qui l'accompagnait. La conscience humaine ne peut contenir l'immensité de l'innocence ; elle peut la recevoir, mais non la rechercher ni la cultiver. La conscience entière doit être immobile, sans désir, sans recherche ou poursuite ; alors seulement peut apparaître ce qui n'a ni fin ni commencement. La méditation est le vide de la conscience, non pour recevoir, mais pour éliminer. Il faut à cette immobilité de l'espace, non pas celui que crée la pensée et ses activités, mais cet espace issu de la négation, de la destruction, quand plus rien ne reste de la pensée et de ses projections. Il ne peut y avoir de création que dans le vide.

Au réveil, tôt ce matin, la beauté de cette puissance, avec son innocence, sa présence en profondeur, affleurait à la surface du cerveau. Infiniment flexible, rien ne pouvait pourtant lui donner forme ; on ne pouvait l'ajuster pour l'adapter à un moule de l'homme, ni la capter dans des mots ou des symboles. Mais elle était là, immense, insaisissable. Toute méditation semblait futile, stupide. ELLE seule était là, et le cerveau silencieux.

Cette bénédiction est venue et repartie à plusieurs reprises au long de la journée. Le désir, la demande, n'ont aucun sens.

Le processus continue, doucement.

Le 18.

Il avait plu presque toute la nuit et le temps s'était passablement refroidi ; neige fraîche assez abondante sur les montagnes et les plus hautes collines. Vent mordant aussi. Les pâturages étaient d'un vert extraordinairement vif, saisissant. La pluie était aussi tombée presque toute la journée ; le ciel ne s'est dégagé que vers que le soir, et le soleil apparut parmi les montagnes. Nous marchions sur un sentier menant d'un village à un autre, contournant des fermes situées dans de riches prairies. Les pylônes, portant de lourds câbles électriques, se dressaient contre le ciel du soir ; ces structures d'acier dégageaient une puissance, une beauté étonnantes devant l'écran fuyant des nuages. Sous la passerelle de bois, le torrent était plein, gonflé de toute cette pluie. Il était rapide, d'une énergie et d'une force propres aux seules eaux de la montagne. Suivant du regard, d'amont en aval, le cours de l'eau enserré dans des rives bordées d'arbres, couvertes de rochers, nous prenions conscience du mouvement du temps, le passé, le présent, le futur ; le pont étant le présent, toute vie se meut et existe à travers lui.

Mais, au-delà de tout ceci, le long de ce chemin boueux détrempe par la pluie, il y avait un « otherness », un monde insaisissable par la pensée humaine avec ses activités, ses peines qui ne finissent jamais. Ce monde là ne résultait pas de l'espoir ni de la croyance. Nous n'en étions pas complètement conscient au moment même, il y avait trop de choses à observer, à sentir, à respirer : les nuages, le bleu du ciel pâle au-delà des montagnes, le soleil qui les éclairait, la lumière du soir sur les prairies étincelantes, l'odeur des étables, les fleurs écarlates autour des fermes. Cet « otherness » était là, recouvrant tout sans oublier la moindre petite chose, et le soir, éveillé dans le

lit, tout revenait à flot dans le souvenir, emplissant l'esprit et le coeur. Alors on prenait conscience de sa subtile beauté, de sa passion, de son amour. Ce n'est point l'amour enchâssé dans les images, évoqué par les symboles, les tableaux et les mots ; non plus celui qui est revêtu d'envie, de jalousie, mais celui qui est libéré de la pensée, du sentiment, en une courbe infinie. Sa beauté est présente avec l'abandon de soi, de la passion. Sans austérité, il n'est point de passion d'une telle beauté. L'austérité n'est pas création de l'intellect, obtenue patiemment par le sacrifice, le refoulement et la discipline. Ceux-ci doivent cesser naturellement, car ils n'ont aucun lien avec cet « otherness ». Il vint, nous emplissant de son abondance illimitée. Cet amour n'avait ni centre, ni périphérie, il était si entier, si invulnérable, qu'il ne comportait point d'ombre, éternellement destructible.

Nous observons toujours de l'extérieur vers l'intérieur ; allant d'un savoir vers un autre savoir, ajoutant sans cesse, et même soustraire est un nouvel ajout. Et notre conscience est faite de mille souvenirs, de déjà-vus, tels la feuille tremblante, la fleur, cet homme qui passe, cet enfant courant dans le champ ; nous sommes conscients du rocher, du cours d'eau, de la fleur si rouge et de la mauvaise odeur d'une porcherie. C'est à partir de cette reconnaissance, de ce souvenir, des réactions extérieures, que nous essayons de prendre conscience des arcanes intérieurs, des motivations et des pulsions les plus profondes ; nous cherchons toujours plus avant dans les vastes profondeurs de l'esprit. Tout ce processus de défis et de réactions, d'expériences et de prises de conscience des activités tant intérieures qu'extérieures, tout cela constitue la conscience liée au temps.

Une coupe n'est pas seulement volume, couleur et forme, mais aussi ce vide qu'elle englobe. Elle est ce vide contenu dans une forme ; sans ce vide, il n'y aurait ni coupe, ni forme. Nous reconnaissons la conscience à ses signes extérieurs, à ses limites de hauteur et de profondeur, de pensée et de sentiment. Mais tout cela n'est que la forme extérieure de la conscience ; nous procédons à partir de l'extérieur pour essayer de trouver l'intérieur. Est-ce possible? Les théories, les spéculations ne sont d'aucune aide réelle ; elles sont même un obstacle à toute découverte. De l'extérieur nous essayons de trouver l'intérieur, du connu nous tâtonnons vers l'inconnu. Est-il possible de chercher de l'intérieur vers l'extérieur? Nous connaissons l'instrument qui sonde depuis l'extérieur, mais en existe-t-il un autre qui le ferait de l'inconnu vers le connu? Y en-a-t-il un? Et comment existerait-il? Il ne le peut, car il serait alors reconnaissable et donc du domaine du connu.

Cette étrange bénédiction survient à son heure, mais à chaque Visitation il y a transformation au plus profond de l'être ; jamais elle n'est la même.

Le processus continue, parfois doucement, parfois aigu.

Le 19.

C'était un jour magnifique, un jour sans nuages, un jour d'ombres et de lumière ; après de fortes pluies, le soleil brillait dans un ciel clair, bleu et limpide. Les montagnes neigeuses semblaient très proches, on aurait presque pu les toucher ; elles se détachaient, tranchantes contre le ciel. Les prés brillants étincelaient dans le soleil ; chaque brin d'herbe dansait à sa façon, mais les feuillages étaient plus lents dans leur mouvement. La vallée était radieuse, il y avait du rire dans l'air ; merveilleuse journée aux mille ombres.

Les ombres sont plus vivantes que la réalité ; elles sont plus longues, plus profondes, plus riches ; elles semblent être douées d'une vie propre, indépendante, protectrice, leur invite est curieusement agréable. Le symbole devient plus important que la réalité. Il procure un abri où l'on trouve facilement le réconfort. On peut en faire ce que l'on veut, il n'opposera point de contradiction, il ne changera jamais ; on peut le

recouvrir de cendres ou de guirlandes. Une chose morte, un tableau, une conclusion, un mot, sont sources d'extraordinaire satisfaction. Ils sont morts, irrévocables, et les nombreux parfums d'hier sont agréables. Le cerveau est toujours de la veille, aujourd'hui est l'ombre d'hier et demain le prolongement de cette ombre ; quoique un peu changée, elle aura toujours le parfum d'hier. Ainsi le cerveau demeure dans les ombres et en vit ; cela-est plus rassurant, plus réconfortant.

La conscience ne cesse de recevoir, d'accumuler et d'interpréter à partir des données récoltées.

Par tous ses pores, elle reçoit, accumule, expérimente depuis ces données, jugeant, compilant, modifiant. Quand elle observe, c'est non seulement par les yeux, par le cerveau, mais aussi à travers ces données. La conscience aspire à recevoir, c'est en recevant qu'elle existe. Dans ses profondeurs cachées, elle a accumulé les choses reçues au cours des siècles, instincts et souvenirs, ses sauvegardes, ajoutant sans cesse, ne reprenant que pour ajouter encore ; quand cette conscience observe à l'extérieur, c'est pour soupeser, évaluer, recevoir, et quand elle se tourne vers l'intérieur, son regard est toujours le regard extérieur qui pèse, évalue et reçoit ; le dépouillement intérieur étant une autre forme d'accumulation. Ce processus enchaîné au temps se poursuit indéfiniment dans la douleur, la joie fugace, la souffrance.

Mais regarder, voir, écouter sans cette conscience - démarche libérée de tout désir de recevoir - constitue le mouvement global de la liberté. Cette démarche ne part pas d'un centre, d'un point, petit ou étendu ; sa mobilité va donc dans toutes les directions, sans la barrière du temps et de l'espace. Son écoute est totale, son regard est total. Cette démarche est l'essence même de l'attention. L'attention ne comporte pas de distractions, elle les englobe toutes. Seule la concentration connaît le conflit de la distraction. Toute conscience est pensée, exprimée ou inexprimée. verbale ou cherchant le mot ; la pensée en tant que sentiment, le sentiment en tant que pensée. Jamais la pensée n'est immobile. La réaction qui s'exprime est pensée, laquelle suscite de nouvelles réactions. La beauté est le sentiment que la pensée exprime. L'amour est toujours du domaine de la pensée. Mais l'amour et la beauté existent-ils dans l'enceinte de la pensée? La beauté peut-elle être, là où existe la pensée? En termes de pensée, la beauté, l'amour sont les opposés de la laideur et de la haine. La beauté n'a point d'opposé, non plus que l'amour.

Le regard sans pensée, sans mot, sans réaction de la mémoire, est tout à fait différent de celui qui s'accompagne de pensée, de sentiment. La pensée ne permet de voir que le superficiel ; la vision n'est alors que partielle, ce n'est pas voir du tout. Voir sans la pensée est vision totale. Voir un nuage au-dessus de la montagne, sans les réactions de la pensée, voilà le miracle du neuf ; il n'est pas « magnifique », il explose dans son immensité ; il est ce qui n'a jamais été et jamais plus ne sera. Pour Telle-ment voir et entendre, la conscience toute entière doit être immobile afin qu'il puisse y avoir création destructrice. Il y a alors irruption de la totalité de la vie et .non plus fragment de la pensée. Il n'y a plus de beauté, mais seulement un nuage sur la montagne, c'est la création.

Le soleil couchant effleurait les sommets, brillant, saisissant, et la campagne était au repos. Seule était la couleur, non les couleurs ; seule l'écoute et non les nombreux sons.

Ce matin réveil tardif. Le soleil inondait les collines et, telle une lumière brillante, cette bénédiction était là ; elle semble douée d'une force et d'un pouvoir qui lui sont propres. Ainsi qu'un murmure d'eaux lointaines, il s'opère une activité qui n'est point issue du cerveau avec ses volitions, ses fantasmes, mais une activité toute d'intensité.

Le processus continue plus ou moins fort ; il est parfois assez aigu.

Le 20.

C'était un jour parfait, le ciel était intensément bleu, tout étincelait dans le soleil du matin. Quelques nuages flottaient, nonchalants, sans but. Les rayons du soleil transformaient les feuilles frémissantes des trembles en autant de bijoux étincelants sur les pentes vertes. Les prés avaient changé depuis hier, ils étaient devenus d'un vert plus intense, plus tendre, d'une teinte absolument inimaginable. Plus haut sur la colline, trois vaches paissaient paresseusement, leurs cloches résonnaient dans l'air transparent du matin ; elles avançaient calmement en ligne, broutant sur leur chemin d'un bout à l'autre du pâturage, sans lever la tête ni se déranger au passage des télésièges. C'était un très beau matin, les montagnes neigeuses se détachaient, tranchantes, contre le ciel ; l'atmosphère était si limpide que l'on pouvait voir les moindres petites cascades. C'était un matin aux ombres longues, à la beauté infinie. Il est étrange de voir combien l'amour habite cette beauté, la douceur était telle que toutes choses paraissaient se tenir immobiles, de crainte qu'un mouvement n'éveille une ombre cachée. Puis apparurent quelques nouveaux nuages.

C'était une magnifique randonnée, la voiture semblait prendre plaisir à sa fonction ; elle épousait volontiers et facilement chaque tournant, même le plus serré et remonta la longue pente sans aucune protestation, son abondante réserve de puissance lui permettant de monter aussi haut que mènerait la route. On aurait dit un animal conscient de sa force. La route décrivit plusieurs virages à travers une forêt sombre éclairée de soleil et chaque tache de lumière était vivante, dansait avec les feuilles ; chaque tournant révélait davantage de lumière, de danses, de ravissement. Chaque feuille, chaque arbre se détachait, solitaire, intense et silencieux. Une petite ouverture entre les arbres laissait entrevoir le pan de vert lumineux d'une prairie ouverte au soleil. C'était si saisissant qu'on en oubliait les dangers d'une route de montagne. Mais cette route s'aplanit et s'engagea paresseusement dans une autre vallée. Les nuages s'accumulaient maintenant et il était agréable de ne plus être sous un soleil trop fort. La route devint presque plate, si tant est que ce soit possible à cette altitude ; elle passa une colline couverte de sapins sombres et nous amena soudain devant des montagnes énormes, écrasantes : rochers, neige, champs verts, cascades, quelques petites huttes de bois et le glissement des flancs arrondis... Le spectacle était à peine croyable, la dignité toute puissante de ces roches façonnées, les montagnes dénudées couvertes de neige, ces escarpements sans fin et, juste au-dessous les vertes prairies, tout cela contenu dans la vaste étreinte d'une montagne. C'était vraiment assez incroyable ; ces rochers, ces champs, ces minuscules cabanes n'étaient plus là, mais seulement la beauté, l'amour, la destruction et l'immensité de la création ; elle n'était pas en eux ou partie d'eux. Elle était bien au-delà, au-dessus d'eux. Elle était là en majesté, en un grondement que les yeux ne pouvaient voir, que les oreilles ne pouvaient entendre ; sa présence était si totale, si étale, que le cerveau avec ses pensées se trouvait aussi annihilé que ces feuilles mortes jonchant le sol des bois. Elle était là en telle abondance, avec une telle force, que le monde, les arbres et la terre, cessèrent d'être. C'était l'amour, la création, la destruction. Et rien d'autre n'était.

Il y avait là l'essence de la profondeur. L'essence de la pensée est l'état sans pensée. La pensée, si profondément, si largement qu'elle se poursuive, demeurera toujours futile, superficielle. La fin de la pensée est le début de cette essence. La fin de la pensée est négation et le négatif n'a point d'issue positive. Il n'est point de méthode, de système, pour arrêter la pensée. La méthode, le système sont une approche positive de la négation et donc la pensée ne pourra jamais trouver par elle sa propre essence. Elle doit cesser pour que l'essence soit. L'essence de l'être est non-être, et pour « voir » la profondeur du non-être, il faut être libre du devenir. Il n'est point de liberté dans la continuité et tout ce qui implique la continuité est lié au temps. Toute expérience relie la pensée au temps et un esprit en état de non-expérience est conscient de

toute essence. Cet état dans lequel toute expérience a cessé n'est point paralysie de l'esprit ; au contraire, l'esprit qui amasse et accumule se détériore, car l'accumulation est mécanique, elle est répétition ; le refus d'acquiescer, comme la simple acquisition, sont tous deux répétitifs, imitatifs. Est libre, l'esprit qui détruit totalement ce mécanisme accumulateur, défensif. Pour lui, l'expérience n'a plus de sens.

Alors, il n'y a plus que le fait et non l'expérience du fait ; l'opinion que l'on s'en ferait, son évaluation, sa beauté ou sa non-beauté sont des expériences du fait. L'expérience du fait, c'est le nier, l'éviter. Vivre un fait sans pensée ni sentiment est un événement très profond.

Au réveil ce matin, cette étrange immobilité du corps et du cerveau ; elle s'accompagnait d'un mouvement de pénétration en des profondeurs sans fonds, faites d'intensité, d'immense félicité ; il y avait aussi cet « otherness ».

Le processus continue doucement.

Le 21.

Encore une journée limpide, ensoleillée, aux ombres longues, aux feuilles étincelantes ; les montagnes étaient sereines, massives et proches, le ciel d'un bleu extraordinaire, doux, immaculé. Cette matinée était faite pour les ombres qui envahissaient la terre, petites et grandes, longues ou élancées, larges et satisfaites, trapues, toute simples, amusantes ou malicieuses. Les toits des fermes et des chalets, les neufs et les vieux, brillaient comme du marbre poli. On avait l'impression d'une grande réjouissance dans le monde des arbres et des prairies ; ils existaient les uns pour les autres avec, au-dessus d'eux, le ciel qui n'était pas celui des hommes avec ses tourments, ses espoirs. La vie était là, vaste, splendide, vibrante, s'étirant dans toutes les directions. C'était la vie, toujours jeune, toujours dangereuse ; une vie qui ne s'arrêtait jamais, vagabondait sur la terre, indifférente, sans jamais laisser de trace, ne demandant ni n'exigeant jamais. Elle était là en abondance, sans ombre, et libre de la mort ; peu lui importait d'où elle venait, où elle allait. Hors du temps et de la pensée, sa présence était la vie. Elle était merveilleuse, libre, légère et insondable. Elle n'était pas faite pour être enclose ; quand elle l'était, dans les lieux de prière, dans les lieux publics ou la maison, il y avait dégradation, corruption, puis leurs réformes perpétuelles. Elle était là, simple, majestueuse et écrasante, sa beauté dépassant toute pensée, tout sentiment. Tellement vaste et incomparable qu'elle emplissait la terre et les cieux, et le brin d'herbe éphémère. Présente avec la vie et la mort.

Il faisait frais dans le bois, un torrent bruyant coulait en contrebas ; les sapins s'élançaient dans le ciel, sans jamais se courber vers la terre. C'était ravissant, les écu-reuils noirs grignotaient les champignons d'écorce, se poursuivaient de haut en bas des arbres en d'étroites spirales ; un oiseau, peut-être un rouge-gorge, sautillait décidément. Il faisait frais, tout était calme, sauf le torrent et ses eaux glacées. Et à nouveau la présence, amour, création et destruction, non pas sous forme de symbole, de pensée ou de sentiment, mais une réalité concrète. Invisible, imperceptible, elle était là pourtant, écrasante dans son immensité, aussi forte que dix mille hommes et dotée du pouvoir de l'être le plus vulnérable. En sa présence toute devenait immobile, le cerveau comme le corps ; c'était une bénédiction, et l'esprit en faisait partie.

La profondeur n'a pas de fin ; son essence n'est faite ni de temps ni d'espace. Elle ne peut être vécue comme une expérience. L'expérience est chose si clinquante, si facilement acquise, si facilement perdue ; la pensée ne peut l'édifier, ni le sentiment l'approcher. Ce serait là de sottises entreprises, insuffisamment mûries. La maturité n'a que faire du temps ou de l'âge, de l'influence ou de l'environnement. Elle ne peut s'acheter, et le climat nécessaire à son éclosion ne pourra jamais être créé par les livres, non plus que par des maîtres, des sauveurs, qu'ils soient uniques ou nombreux.

La maturité n'est pas une fin en soi ; elle naît dans l'ombre, sans être cultivée par la pensée, sans méditation, sans qu'on le sache. La maturité, ce mûrissement dans la vie, est nécessaire ; ce n'est pas le mûrissement engendré par les épreuves et la maladie, la souffrance et l'espoir. Le désespoir, l'effort, ne peuvent susciter cette maturité totale, mais il faut qu'elle soit là sans être recherchée.

Il y a de l'austérité dans cette maturité totale. Non pas l'austérité faite de cendres et de bure, mais cette indifférence nonchalante, non voulue, aux choses du monde, à ses vertus, ses dieux, sa respectabilité, ses espoirs et ses valeurs. Il faut totalement refuser celles-ci pour atteindre l'austérité qui vient avec la solitude, à jamais insensible à toute influence de la société ou de la culture. Elle doit être là, mais non en réponse à une sollicitation du cerveau, lui-même enfant du temps et des influences. Elle doit surgir, foudroyante, de nulle part. Sans elle il n'est point de maturité complète. L'isolement - essence de l'apitoiement sur soi-même, de l'autoprotection, de l'existence menée à l'écart, que ce soit dans le mythe, le savoir ou les idées - n'a rien à voir avec la solitude ; ces états comportent une constante tentative d'intégration suivie de ruptures répétées. La solitude est une existence en laquelle l'influence n'a plus aucune part. C'est cette solitude là qui est l'essence de l'austérité.

Mais cette austérité survient quand le cerveau demeure clair, intact des blessures psychologiques provenant de la peur ; toute forme de conflit altère la sensibilité cérébrale ; l'ambition avec son âpreté et son incessant effort vers le devenir use les subtiles aptitudes du cerveau. L'avidité et l'envie l'alourdissent de satisfactions, l'épuisent de mécontentement. Il faut que l'être soit alerte et sans choix, dans un état de conscience libéré du besoin de recevoir ou de se conformer. L'excès de nourriture et toute forme de complaisance engourdissent le corps et le cerveau.

Il y a une fleur au bord de la route, elle est claire, ouverte sous les cieux ; le soleil, les pluies, l'obscurité de la nuit, les vents, le tonnerre et le sol se sont conjugués pour qu'elle existe. Mais la fleur n'est aucune de ces choses. Elle est essence de toutes les fleurs. La liberté à l'égard de l'autorité, de l'envie, de la peur et de l'isolement ne suscitera pas cette solitude et son extraordinaire austérité. Elle survient quand le cerveau ne la recherche pas ; elle vient quand on lui tourne le dos. Alors rien ne peut lui être ajouté, ni enlevé. Elle possède une vie propre, un mouvement qui est essence de toute vie, sans espace, sans temps.

Présence de cette bénédiction et d'une grande paix. Le processus se poursuit doucement.

Le 22.

La lune était dans les nuages, mais les montagnes et les sombres collines étaient éclairées, imprégnées d'un calme majestueux. Une grande étoile était suspendue au-dessus d'une colline boisée et le seul bruit venant de la vallée était celui du torrent bondissant sur les roches. Tout dormait, sauf le lointain village, mais sa voix ne pouvait nous atteindre à cette altitude. Le bruit du torrent s'effaça bientôt ; il était toujours là mais n'emplissait plus la vallée. Aucune brise, les arbres étaient sans mouvement ; la pâle lumière de la lune recouvrait les toits épars et tout était calme, même les ombres diaphanes.

Dans l'air, ce sentiment d'immensité presque insupportable, intense, insistante. Ce n'était point le fait d'une imagination fantasque ; l'imagination cesse devant la réalité ; l'imagination est dangereuse ; elle n'a pas de valeur convaincante, seul le fait en a. Plaisantes et trompeuses, la fantaisie et l'imagination doivent être totalement rejetées. Il faut comprendre toutes les formes de mythe, de fantaisie, de chimère, et cette compréhension leur enlève leur importance. Cette immensité était là, mettant fin à ce qui avait débuté en méditation. Qu'est-ce que la méditation devant la réalité ! Ce n'est

pas elle qui avait suscité cette réalité, rien ne peut la susciter ; elle était là malgré la méditation, n'exigeant qu'un cerveau très sensible, alerte, qui avait arrêté de son gré et facilement son bavardage sur ce qui est logique ou illogique. Le cerveau était devenu très tranquille, voyant, écoutant, sans interpréter ni classer ; son silence n'était pas l'effet d'une entité ou d'une nécessité. Il était immobile et très éveillé. Emplissant la nuit, cette immensité, et avec elle, la félicité.

Cela ne procédait de rien de connu ; ne tentant pas de former, de changer, d'affirmer. Sans influence et donc implacable. Ni bienfaisant, ni réformateur ; ne cherchant point la respectabilité et par conséquent destructif au plus haut point. Mais c'était l'amour, non cet amour torturé que cultive la société. C'était l'essence du mouvement de la vie, présente, implacable, destructrice, douée d'une tendresse que seul le neuf connaît ; la jeune feuille du printemps est dans ce secret et vous le dira. Et avec elle, une force dépassant toute mesure, un pouvoir que seule possède la création. Et tout était immobile. Cette seule étoile était maintenant très haut sur la colline, brillante dans sa solitude.

Au matin, marchant dans les bois surplombant le torrent, quand le soleil baignait chaque arbre, à nouveau tellement inattendue, cette immensité si immobile qu'on pouvait y marcher dans l'émerveillement. Seule une feuille dansait en une sorte de rythme, mais le reste de l'abondant feuillage était immobile. Il était là, cet amour hors de portée du désir ardent ou de la mesure de l'homme. Il était présent et pourtant la pensée pouvait le pulvériser, un sentiment le repousser. Il était là, jamais conquis, jamais captif.

Le mot sentir est trompeur ; il contient plus que l'émotion, le sentiment, plus que l'expérience, le toucher, l'odorat. Malgré son imprécision, l'emploi de ce mot s'impose, surtout quand il est question de l'essence. La sensation de l'essence ne passe pas par le cerveau, l'imaginaire ; elle ne peut être vécue comme un choc et, par-dessus tout, elle ne réside pas dans le mot qui la désigne. Elle ne peut être sujet d'expérience car celle-ci suppose un expérimentateur, un observateur. L'expérience sans l'expérimentateur est une toute autre affaire. C'est dans cet « état » sans expérimentateur, sans observateur, qu'a lieu ce « sentir ». Ce n'est PAS de l'intuition que l'observateur interpréterait ou suivrait aveuglément ou à raison ; ce n'est pas le désir, l'attente, mués en intuition, ni la « voix de Dieu » dont parlent les politiciens et les réformateurs socio-religieux. Pour comprendre ce « sentir », ce voir, cet entendre, il faut s'écarter, s'éloigner de tout ce qui précède. « Sentir » exige l'austérité de la clarté, en elle n'existent ni confusion, ni conflit. Ce « sentiment » de l'essence a lieu dans la simplicité poursuivant jusqu'au bout, sans la moindre déviation, sans souffrance, sans envie, sans peur ni ambition. Cette simplicité dépasse la capacité de l'intellect ; l'intellect est fragmentaire. Cette poursuite est la plus haute forme de simplicité, qui n'a rien à voir avec le vêtement du mendiant ou le jeûne. Le sentiment de l'essence est négation de la pensée, de ses attributs mécaniques que sont le savoir et la raison. Savoir et raison sont indispensables pour résoudre des problèmes mécaniques, et sont mécaniques tous les problèmes de la pensée et du sentiment. Pour trouver l'essence il faut refuser le mécanisme de la mémoire, générateur de pensée. Détruire pour poursuivre jusqu'au bout ; cette destruction ne concerne pas les choses extérieures, mais les refuges et résistances psychologiques, les dieux et leurs' abris cachés. Sans cette destruction il n'y a pas de voyage possible dans cette profondeur dont l'essence est amour, création, et mort. Au réveil, tôt ce matin, le corps et le cerveau étaient sans mouvement en présence de cette puissance et de cette force qui est bénédiction. Le processus est assez doux.

Le 23.

Quelques nuages errants dans le ciel si pâle, tranquille, intemporel, du petit matin. Le soleil attendait la fin de cet instant parfait. La rosée imprégnait les prairies, il n'y avait point d'ombre, les arbres étaient seuls, les attendant. Il était très tôt, même le torrent hésitait à bondir. Tout était tranquille, la brise n'était pas encore éveillée, les feuillages ne bougeaient pas. Nulle fumée ne s'élevait encore des cheminées, mais les toits des fermes luisaient avec le jour naissant. Les étoiles cédaient avec peine devant l'aube et on sentait cette attente particulière, silencieuse, précédant l'apparition du soleil ; les collines attendaient et aussi, ouverts dans leur joie, les arbres et les prairies. Puis le soleil effleura d'une touche si douce les sommets, la neige brillante dans la lumière du matin ; les feuilles commencèrent à s'agiter hors de cette longue nuit, une fumée s'échappa toute droite de l'une des maisonnettes et le ruisseau se mit à bruisser sans retenue ; puis doucement, hésitantes, délicates, timides, les longues ombres s'étendirent sur la campagne ; les montagnes projetèrent leur ombre sur les collines, et les collines sur les prairies ; les arbres attendaient leurs ombres qui vinrent bientôt, légères ou profondes, lourdes ou aériennes. Et les trembles dansaient, le jour avait commencé.

La méditation est cette attention qui comporte une conscience globale et sans choix du mouvement de toute chose, le meuglement des vaches, la scie électrique mordant le bois, le tremblement des feuilles, le torrent bruyant, un garçon qui appelle, les sentiments, les motifs, les pensées se chassant l'une l'autre et, plus profondément, la perception de la totalité de la conscience. Et dans cette attention tout s'est calmé, immobilisé, aussi bien les tours et détours de la conscience que le temps d'hier se poursuivant dans l'espace de demain. Il est, dans cette immobilité, un mouvement non mesurable, non comparable ; mouvement sans être, c'est l'essence de la félicité, de la mort et de la vie. On ne peut le poursuivre, car étant immobile, sans mouvement, il ne laisse pas de trace ; il est l'essence de tout mouvement.

La route s'incurvait vers l'ouest, sinueuse parmi les prairies gorgées de pluie, passant de petits villages sur la pente des collines, elle traversait les torrents d'eau claire jaillie des glaciers, dépassait les églises aux clochers de cuivre ; elle continuait sans fin, pénétrait les nuages sombres, caverneux, chargés de pluie, et les montagnes l'encerclaient. Il commença à bruiner et, regardant par hasard à travers la lunette arrière de la voiture l'endroit d'où nous venions, nous vîmes les nuages baignés de soleil, un ciel bleu et les montagnes toutes brillantes de lumière. Sans qu'un seul mot fut prononcé, instinctivement, la voiture s'immobilisa, fit demi tour et revint vers la lumière et les montagnes. Tout cela était d'une beauté si impossible que lorsqu'une vallée s'ouvrit au détour de la route, le coeur s'arrêta ; immobile, il s'offrait aussi largement que la vallée ; c'était absolument bouleversant. Nous avons souvent traversé cette vallée ; la forme de ces collines nous était passablement familière ; nous reconnaissons les prairies, les chalets et le bruit du torrent. Tout était là, sauf le cerveau qui pourtant conduisait la voiture. Tout était devenu si intense, la mort était là. Non à cause de l'immobilité du cerveau, de la lumière sur les nuages ou de la dignité immuable des montagnes ; aucune de ces choses n'en étaient cause, quoique toutes aient pu y contribuer. C'était la mort, littéralement ; tout prenait soudainement fin ; il n'y avait plus de continuité, le cerveau dirigeait le corps pour conduire la voiture, et c'était tout. C'était vraiment tout. La voiture poursuivit un moment puis s'arrêta. La vie et la mort étaient là, si proches, si intimement, inséparablement unies, ni l'une ni l'autre n'était prédominante. Une chose bouleversante avait eu lieu.

Ce n'était ni illusion ni imagination, c'était beaucoup trop sérieux pour cette sorte d'aberration stupide et ce n'était pas là une chose dont on joue. La mort n'est pas une affaire ordinaire, cela aurait été déplacé. Il n'est pas de discussion possible avec la mort. Alors qu'il est possible de discuter avec la vie tout au long de l'existence, cela ne se peut pas avec la mort. Elle est si absolue, définitive. Il ne s'agissait pas de la mort

physique qui serait un événement relativement simple et décisif. Mais vivre avec la mort était tout autre chose. Il y avait la vie et il y avait la mort ; elles étaient unies, inexorablement. Ce n'était pas une mort psychologique, un choc qui viderait, chasserait toute pensée, tout sentiment ; ce n'était pas une soudaine aberration du cerveau, ni une maladie mentale. Rien de tout cela, pas plus qu'une curieuse décision d'un cerveau fatigué ou désespéré. Ce n'était pas le désir inconscient de la mort. Il serait si facile de devenir complice de ces attitudes immatures. C'était quelque chose d'une toute autre dimension ; elle défiait toute description situant son objet dans le temps et l'espace.

Elle était là, l'essence même de la mort. L'essence du soi est la mort, mais cette mort là était aussi essence même de la vie. La vie et la mort n'étaient en fait pas séparées. Le cerveau n'avait pas édifié, imaginé cela pour son propre confort, sa sécurité dans l'idéation. La vie même était la mort et - ce qui mourait vivait. Dans cette voiture, entourée de toute cette beauté, de cette couleur, avec ce « sentiment » d'extase, la mort faisait partie de l'amour, elle faisait partie de tout. La mort n'était pas un symbole, une idée, une chose connue. Elle était là en réalité, en fait, aussi intense, exigeante, que le klaxon d'une voiture demandant le passage. Tout comme la vie ne pourrait jamais être mise à l'écart, ainsi maintenant jamais la mort ne se retirerait. Elle était présente en une extraordinaire intensité et irrévocable.

Elle fut là toute la nuit, semblant avoir pris possession du cerveau et des activités habituelles ; seules quelques unes se poursuivaient encore, mais cela laissait l'être indifférent. L'indifférence existait auparavant, mais maintenant elle dépassait, allait au delà de toute formulation. Tout était devenu beaucoup plus intense, la vie comme la mort.

La mort était là au réveil, sans souffrance, mais imprégnant la vie. Un merveilleux matin. Présence de cette bénédiction, qui était la joie des montagnes et des arbres.

Le 24

Le jour était chaud, il y avait beaucoup d'ombres ; les roches brillaient d'un éclat soutenu. Les sapins noirs ne semblaient jamais bouger, au contraire de ces trembles prêts à frémir au moindre souffle. De l'ouest venait une forte brise qui s'engouffrait dans la vallée. Les rochers semblaient si animés qu'ils paraissaient poursuivre les nuages qui leur étaient comme attachés, prenant leur forme et leur courbe ; ceux-ci s'écoulaient autour de la paroi de pierre et il était difficile de les en dissocier. Et les arbres aussi avançaient avec les nuages. La vallée entière semblait en mouvement, les étroits sentiers montant vers les bois et au-delà se laissaient entraîner, prenaient vie. Et les prairies resplendissantes étaient la demeure des fleurs timides. Mais ce matin, les rochers étaient les maîtres de la vallée ; ils étaient si diversement colorés que seule se percevait la couleur ; empreints de douceur ils étaient de toutes les tailles, de toutes les formes. Et aussi tellement indifférents, à toutes choses, au vent, aux pluies et aux explosions pour les besoins de l'homme. Ils étaient là depuis toujours et le seraient au-delà du temps.

Merveilleux matin, le soleil était partout, chaque feuille tressaillait ; il était propice à une promenade en voiture, pas longue mais suffisante pour voir la beauté de la terre. Un matin renouvelé par la mort, non pas celle de la décrépitude, de la maladie, de l'accident, mais la mort qui détruit pour que la création puisse être. Il n'est pas de création possible sans que la mort ne balaie ce que le cerveau a édifié pour préserver son existence égocentrique. Auparavant, la mort était une forme renouvelée de continuité, elle lui était associée. Avec la mort s'offrait une nouvelle existence, une nouvelle expérience, un nouveau souffle, une nouvelle vie. L'ancien s'effaçait, le nouveau naissait, pour, à son tour, donner place à un autre nouveau. La mort était le moyen d'accéder au nouvel état, à une nouvelle invention, à un nouveau mode de vie, à une

nouvelle pensée. Effrayant, ce changement même apportait la fraîcheur du nouvel espoir.

Ici, maintenant, la mort n'apportait rien de neuf, ni d'horizon nouveau, ni de souffle frais. C'est la mort, absolue, irrévocable. Après elle plus rien, ni passé ni avenir. Rien. Pas de nouvelle vie, pour quoi que ce soit. Mais c'est sans désespoir, sans quête ; c'est la mort absolue hors de toute notion de temps ; cette mort venue de profondeurs situées ailleurs. Elle est là, sans l'ancien ni le nouveau. La mort sans larme, ni sourire. Elle n'est point un masque recouvrant, cachant une autre réalité. C'est elle, la mort, qui est réalité. Elle n'a pas besoin d'être recouverte. La mort a tout balayé, n'a rien laissé. Ce rien est la danse de la feuille, l'appel de l'enfant. Il n'y a rien et il faut qu'il en soit ainsi. Ce qui se continue est décrépitude, la machine, l'habitude, l'ambition. C'est là qu'est la corruption, non dans la mort. La mort est le rien total. Il faut qu'elle soit, car de là naissent la vie, l'amour. C'est dans ce vide que réside la création. Sans mort absolue il n'est point de création.

Nous lisions quelque chose et faisons en passant quelques remarques sur l'état du monde quand, soudain, inattendue, cette bénédiction emplît la pièce, comme elle le fait si souvent à présent. La porte de la petite chambre était ouverte et c'est par là qu'elle entra, alors que nous allions nous mettre à table. Elle était littéralement, physiquement perceptible, comme une vague se déversant dans la pièce. Elle devint de plus en plus intense, ce « plus » n'étant pas comparatif ; c'était quelque chose d'incroyablement fort et d'immuable, doué d'un pouvoir éclatant. Les mots ne sont pas la chose, et la réalité ne peut s'exprimer par des mots ; elle doit être vue, entendue et vécue ; alors elle prend un sens très différent.

Le processus est aigu depuis quelques jours ; il n'est pas nécessaire d'en parler quotidiennement (Le processus ne sera désormais plus mentionné, mais il s'est probablement poursuivi.).

Le 25.

Il était très tôt ; l'aube ne viendrait que dans deux heures ou plus. Orion se levait sur ce sommet au-delà des collines boisées, ondulantes. Pas un nuage dans le ciel, mais, à la consistance de l'air, on devinait qu'il y aurait du brouillard. C'était une heure de quiétude, même le ruisseau sommeillait ; la lueur de la lune s'effaçait ; les sombres collines se détachaient clairement contre le ciel pâle. Point de brise, les arbres étaient immobiles et les étoiles brillantes.

La méditation n'est pas une recherche ; elle n'est point quête, sondage, exploration. Elle est explosion et découverte. Non le domptage du cerveau par une discipline, ni l'analyse introspective du soi ; elle n'est certainement pas l'entraînement à la concentration, laquelle inclut, choisit et refuse. Elle vient naturellement quand toutes affirmations et réalisations, positives ou négatives, ont été comprises et tombent d'elles mêmes, facilement. Elle est le vide total du cerveau. C'est ce vide qui est essentiel et non ce qu'il contient. Ce n'est qu'à partir du vide que la vision est possible. Toute vertu en jaillit, mais non la moralité, ni la respectabilité sociales. C'est de ce vide que naît l'amour, sinon ce n'est pas l'amour. Le fondement de la vertu se trouve dans ce vide. Elle est la fin et le commencement de toutes choses.

Regardant par la fenêtre alors qu'Orion montait toujours plus haut, le cerveau était intensément éveillé et sensible et la méditation devint alors une chose si totalement différente que ce cerveau ne parvint plus à y faire face, se replia sur lui-même et se tut. Les heures précédant l'aube et celles qui suivirent semblaient n'avoir pas eu de commencement et, quand le soleil parut au-dessus des montagnes, que les nuages captèrent ses premiers rayons, ce fut l'étonnement dans la splendeur. Et le jour commença. Curieusement, la méditation se poursuivit.

Le 26.

Le matin avait été si beau, plein de soleil et d'ombres ; le jardin de l'hôtel voisin était plein de couleurs, de toutes les couleurs, et elles étaient si vives, et l'herbe si verte qu'elles blessaient les yeux et le coeur. Au loin, les montagnes étincelaient, fraîches et tranchantes, lavées de rosée. C'était un matin enchanteur, la beauté était partout ; elle passait le pont léger, traversait le ruisseau, remontait un sentier dans le bois, là où le soleil jouait sur les feuillages tremblants, avec leurs ombres ; c'était des plantes ordinaires mais, dans leur verdeur, leur fraîcheur, elles surpassaient tous les arbres dressés vers les cieux bleutés. On ne pouvait que s'émerveiller de tout ce bonheur, de cette prodigalité, de ce frémissement ; comment ne pas être stupéfait devant la calme dignité de chaque arbre, de chaque plante, la joie sans fin de ces écureuils noirs à la longue queue touffue. Les eaux du ruisseau étaient claires, étincelantes dans le soleil traversant les feuillages. Il faisait bon dans le bois humide. Nous observions la danse des feuilles, quand soudain apparut cet « otherness », événement hors du temps, et tout était immobile. Une immobilité dans laquelle tout bougeait, dansait, criait ; ce n'était pas l'immobilité d'une machine à l'arrêt ; l'immobilité mécanique est une chose, l'immobilité dans le vide en est une autre. L'une est répétitive, habituelle, cette corruption dans laquelle le cerveau, las du conflit, cherche un refuge ; l'autre est explosive, jamais la même, ne se répétant jamais, elle ne peut être recherchée et n'offre donc aucun abri. C'est cette immobilité qui est venue, se maintenant alors que nous marchions, et la beauté du bois s'intensifia, les couleurs explosèrent pour se déposer sur les fleurs, les feuillages.

Ce n'était pas une très ancienne église, elle datait sans doute du début du dix septième siècle, c'est du moins ce que l'on pouvait lire sur l'arcade du porche ; elle avait été rénovée, des clous d'acier brillants et polis, bien sûr anachroniques, étaient apparents dans ces boiseries de sapin clair ; il semblait presque certain que les auditeurs réunis dans ce lieu pour écouter de la musique ne regardaient jamais ces clous piqués partout sur la voûte. Ce n'était pas une église orthodoxe, pas de parfum d'encens, pas de cierges ni d'images. Elle était là et le soleil entraît par les fenêtres. Beaucoup d'enfants auxquels on avait dit de ne pas jouer, de ne pas parler, étaient néanmoins agités ; ils avaient un air terriblement solennel bien que leurs yeux soient prêts au rire. L'un d'eux voulant jouer s'approcha, mais sa timidité l'empêcha de venir plus près. Ils répétaient pour le concert du soir et chacun se montrait sage et intéressé. Dehors, l'herbe était brillante, le ciel bleu et limpide, les ombres innombrables.

Pourquoi cette lutte incessante pour être parfait, atteindre la perfection, comme les machines? L'idée, l'exemple, le symbole de la perfection est quelque chose de merveilleux, d'ennoblissant, mais l'est-ce vraiment? Il y a bien sûr la tentative d'imitation du parfait, l'exemple parfait. Mais l'imitation est-elle perfection? La perfection existe-t-elle ou n'est-elle qu'une idée, inspirée à l'homme par le prédicateur afin de préserver sa vertu? Il y a beaucoup de réconfort et de sécurité dans l'idée de perfection qui est toujours aussi avantageuse pour le prêtre que pour le postulant. Sans cesse répétée, une habitude mécanique se perfectionnera sans doute ; seule l'habitude est perfectible. Penser ou croire sans cesse à la même chose, sans dévier, devient une habitude mécanique ; peut-être est-ce là cette perfection à laquelle chacun aspire. Elle édifie un mur de résistances idéal, qui protégera de tout dérangement, de tout inconfort. La perfection est en outre une forme glorifiée du succès, l'ambition est bénie par la respectabilité, par les représentants et les héros de la réussite. La perfection n'existe pas, ce serait une chose affreuse, sauf pour une machine. L'effort de perfection est en réalité la volonté de dépasser un record, comme au golf ; la compétition est sanctifiée. Cette rivalité avec votre voisin et avec Dieu pour atteindre la perfection, s'appelle amour et fraternité. Mais chaque tentative dans ce sens ne conduit qu'à une

plus grande confusion et à la souffrance lesquels, à leur tour, renforcent encore davantage le désir d'être plus parfait.

Curieusement, nous recherchons toujours la perfection en quelque chose ; cela nous donne les moyens d'accomplir ; le plaisir de l'accomplissement est bien sûr de la vanité. L'orgueil est brutal sous toutes ses formes, il conduit au désastre. Le désir de perfection, intérieure ou extérieure, est négation de l'amour et, sans amour, quoi que l'on fasse, frustration et souffrance seront là. L'amour n'est ni parfait ni imparfait ; ce n'est qu'en son absence que naissent perfection et imperfection. L'amour ne recherche jamais quoi que ce soit ; il ne se veut pas parfait. Il est la flamme sans la fumée ; dans l'effort vers la perfection, il n'y a qu'un plus grand volume de fumée ; la perfection alors ne réside que dans l'effort qui est mécanique, de plus en plus parfait dans l'habitude, dans l'imitation, dans la génération d'une peur croissante. Chacun est éduqué pour la compétition, la réussite: cette fin importe alors par dessus tout. L'amour pour l'objet en lui-même disparaît. L'instrument alors ne sert plus l'amour du son mais celui de la gloire, de l'argent et du prestige.

L'être est infiniment plus important que le devenir. L'être n'est pas l'opposé du devenir ; s'il l'est ou se trouve en opposition, il n'est alors point d'être. Quand le devenir meurt complètement, l'être existe. Mais cet être n'est pas statique ; il n'est pas acceptation, ni simple refus. Le devenir fait intervenir le temps et l'espace. Tout effort doit cesser ; alors seulement l'être est là. L'être n'est point du domaine de la vertu et de la morale selon le monde. Il brise la conception sociale de l'existence. Cet être est vie et non modèle de vie. Là où il y a vie il n'est point de perfection ; la perfection est une idée, un mot ; la vie, l'être, est au-delà de toute formule conceptuelle. L'être existe quand le mot, l'exemple et le modèle ont été détruits.

Cette bénédiction a duré plusieurs heures, en de brefs éclairs. Au réveil ce matin, bien avant le jour, pendant l'éclipsé de la lune, elle était là avec une telle force, un tel pouvoir que pendant deux heures le sommeil fut impossible. Elle est douée d'une étrange pureté, d'une innocence.

Le 27.

Le torrent rejoint par d'autres petits ruisseaux vagabondait bruyamment dans la vallée, et son bavardage n'était jamais le même. Il avait ses humeurs, mais celles-ci n'étaient jamais sombres ou déplaisantes. Les petits torrents avaient une note plus aiguë, ils contenaient davantage de galets et de roches: ils avaient aussi de petites mares tranquilles, plus obscures, peu profondes, où dansaient les ombres et, la nuit, leur ton changeait pour devenir doux, léger, hésitant. Ils provenaient d'autres vallées, de différentes sources, de plus ou moins loin ; l'un venait d'un glacier, de sa chute ondulante, la source de l'autre était trop lointaine pour être rejointe à pied. Tout » deux se jetaient dans le grand torrent au ton grave et tranquille, plus digne, plus large, plus rapide. Ourlés d'arbres dont la ligne sinueuse jalonnait leurs cours, ils étaient les vrais occupants de la vallée, tous les autres, même les arbres étant des étrangers. On pouvait les observer pendant des heures, écouter leur bavardage sans fin ; ils étaient très gais, pleins de fantaisie, même le plus grand qui se devait pourtant de garder une certaine dignité. Issus de la montagne, des hauteurs vertigineuses tellement plus nobles et pures, plus près des cieux, ils n'étaient pas prétentieux, mais gardaient leur allure plutôt froide et distante. Dans l'ombre de la nuit, ils avaient leur chant propre que peu entendaient. C'était le chant de tous les chants.

Une fois le pont traversé là-haut, dans le bois piqué de soleil, la méditation devenait toute autre chose. Sans désir, sans recherche, sans la moindre plainte du cerveau, non imposé, survenait le silence ; les oiseaux gazouillaient, les écureuils gambadaient dans les arbres, la brise jouait dans les feuillages et le silence était là. Le petit torrent, celui qui venait de loin était plus joyeux que jamais et pourtant c'était le silence, non

pas au-dehors, mais dans la profondeur de l'être. Une immobilité absolue, sans frontières, emplissant tout l'esprit. Ce n'était pas le silence enclos dans une enceinte, dans les limites de la pensée et pouvant donc être reconnu comme tel. Il n'y avait point de frontière, point de dimension, le silence n'était donc pas contenu dans l'expérience, pour être reconnu et engrangé. Il ne se reproduirait peut être jamais et, s'il le faisait, il serait tout différent. Le silence ne peut se répéter ; seul le cerveau, par la mémoire, le souvenir, peut répéter le passé, mais le passé n'est pas la réalité. La méditation était cette absence totale de la conscience qu'élaborent le temps et l'espace. La pensée, essence de la conscience, ne peut, quoi qu'elle fasse, créer cette immobilité. Le cerveau aux activités subtiles et compliquées doit s'apaiser de son propre gré, sans promesse de récompense ou de sécurité. C'est alors seulement qu'il devient sensitif, alerte et calme. Le cerveau qui comprend ses propres activités, évidentes ou cachées, fait partie de la méditation dont ce processus est le fondement. Sans lui, la méditation n'est qu'illusion, auto-hypnose, elle est dénuée de sens. Le silence est la condition de l'explosion créatrice.

La maturité ne dépend ni de l'âge ni du temps. Il n'est point d'intervalle entre maintenant et la maturité, il n'est jamais « d'entre-temps ». Elle est cet état dans lequel il n'y a plus de choix ; seuls les êtres immatures connaissent le choix et son conflit. Le conflit à quelque niveau, à quelque profondeur qu'il se situe, indique l'immaturité. La maturité connaît une orientation, mais ce n'est pas celle du choix. Il n'existe pas de processus de maturité, sinon organique, ce phénomène mécanique, inévitable, du mûrissement des choses. La maturité est la compréhension, le dépassement du conflit dans tous ses aspects complexes. Il est possible de saisir la profondeur du conflit intérieur et extérieur, si complexe soit-il. Le conflit, la frustration, l'accomplissement sont un seul mouvement tant intérieur qu'extérieur. Il faut un flux au reflux, et de même que la marée ne connaît ni haut ni bas, pour ce mouvement il n'y a ni intérieur ni extérieur. Sous toutes ses formes, le conflit doit être compris, non pas intellectuellement, mais réellement, en un véritable contact émotionnel. Il est deux cas où ce contact, ce choc, s'avèrent impossibles: quand le conflit est accepté verbalement, intellectuellement comme nécessaire, ou quand il est sentimentalement refusé. L'acceptation ou le refus ne change pas un fait, la raison n'y apporte pas davantage l'impact nécessaire. Ce qui agit est la « vision » du fait. Il n'y a pas de vision là où il y a condamnation, justification ou identification avec le fait. La vision n'est possible que lorsque le cerveau ne participe pas activement, mais observe, s'abstenant de classer, de juger, d'évaluer. Le conflit est inéluctable quand existe le besoin d'accomplissement et ses inévitables frustrations, quand existe l'ambition avec sa subtile et impitoyable rivalité ; l'envie fait partie de cet incessant conflit pour le devenir, l'accomplissement, la réussite.

La compréhension ne se situe pas dans le temps ; elle ne se produira pas demain ; elle a lieu maintenant ou jamais ; et seul existe « maintenant », « jamais » n'existe pas. La « vision » est immédiate. Quand son concept, sa compréhension sont réellement effacés du cerveau, alors la vision est immédiate. La « vision » est explosive, non raisonnée ni calculée.

La compréhension ne se situe pas dans la durée ; elle ne se produira pas demain ; elle a lieu maintenant ou jamais ; et seul existe maintenant ; jamais n'existe pas. La « vision » est immédiate. C'est quand son sens et sa compréhension sont finalement effacés du cerveau, que la vision est immédiate. La « vision » est explosive, non raisonnée ni calculée. C'est souvent la peur qui fait obstacle à la vision, à la compréhension. La peur, avec ses défenses et son courage, est à l'origine du conflit. La vision ne dépend pas seulement du cerveau, mais se situe au delà. La vision du fait apporte sa propre action qui diffère entièrement de celle de l'idée, de la pensée ; l'action émanant de l'idée, de la pensée, engendre le conflit ; cette action est une approximation,

une comparaison au modèle, à l'idée, et ceci amène le conflit. Qu'il soit grand ou petit, il n'y a pas de fin au conflit dans le champ de la pensée ; l'essence du conflit est le non-conflit, la maturité.

Au réveil, très tôt ce matin, cette étrange bénédiction était méditation, et la méditation était cette bénédiction. Elle était présente, intensément, alors que nous nous promenions dans la paix du bois.

Le 28.

La journée ensoleillée avait été assez chaude, même à cette altitude ; la neige sur les montagnes était blanche, scintillante. Ce temps durait depuis plusieurs jours, l'eau des torrents était claire et le bleu pâle du ciel avait gardé cet intensité qui lui est propre en montagne. Tout au long de la route, les fleurs étaient étonnamment gaies, brillantes, et les prairies fraîches. Les ombres denses et si nombreuses. Dans les prés, un petit sentier serpente entre les fermes, puis remonte vers les collines ondoyantes ; personne n'y passait, sauf une vieille dame chargée d'un petit panier de légumes et d'un bidon de lait ; sans doute l'avait-elle monté et descendu tout au long de son existence ; elle avait gravi les collines d'un pas vif, dans sa jeunesse, alors que maintenant toute courbée, boitillante, elle le remontait lentement, douloureusement, levant à peine son regard du sol. Elle mourra, et les montagnes seront toujours là. Plus haut, deux chèvres blanches aux yeux étranges ; elles s'approchèrent pour être caressées, mais à distance prudente du fil électrique de leur clôture. Il y avait aussi un chaton blanc et noir, appartenant sans doute à la même ferme ; il voulait jouer ; encore plus haut, un autre chat, parfaitement immobile, guettait un rat des champs.

Il faisait si bon et frais à cette altitude et tout était si beau, les montagnes et les collines, les vallées et les ombres. Le sol était marécageux par endroits, il y poussait alors des roseaux courts et dorés et, parmi cet or, des fleurs blanches. Mais ce n'était pas tout. Pendant une heure et demie, alors que nous montions et descendions ce sentier, cette force qui est bénédiction était avec nous. Elle est d'une solidité énorme, impénétrable. Aucune matière ne pourrait être d'une telle solidité. La matière est pénétrable, elle peut être dissociée, dissoute, pulvérisée ; la pensée et le sentiment ont un certain poids, ils peuvent être mesurés et eux aussi peuvent être altérés, détruits sans laisser de trace. Mais cette force que rien ne pouvait pénétrer ni dissoudre, n'était pas une projection de la pensée et certainement pas de la matière. Elle n'était pas une illusion, la création d'un cerveau recherchant secrètement le pouvoir ou la puissance issue de ce pouvoir. Aucun cerveau ne pourrait concevoir une telle force, son étrange intensité, sa solidité. Elle était là et nulle pensée ne pouvait l'inventer, ou la dissiper. Une intensité survient quand n'existe aucun besoin pour quoi que ce soit. Nourriture, vêtements et gîte sont des nécessités et non des besoins. Le besoin est l'appétit caché qui produit l'attachement. Le besoin de sexe, de boisson, de gloire, d'adulation et la complexité de leur cause ; le besoin d'accomplissement, ses ambitions, ses frustrations ; le besoin de Dieu, d'immortalité. Toutes ces formes de besoin engendrent inévitablement cet attachement, cause de souffrance, de peur et de douleur dans la solitude. Le besoin d'expression par la musique, l'écriture, la peinture, ou d'autres activités nous attachent désespérément à ces moyens. Un musicien se servant de son instrument pour acquérir le renom, pour devenir le meilleur, cesse d'être un musicien ; il n'aime pas la musique, mais seulement ses avantages. Nous nous servons les uns des autres pour satisfaire ces besoins sous le couvert de noms charmants ; de là naissent le désespoir et une souffrance sans fin. Dieu est pour nous un refuge, une protection, une sorte de médicament, ce qui donne à l'église, au temple et à leurs prêtres une importance qu'ils n'ont pas. Nous faisons usage de tout, des machines, des techniques, pour assouvir nos besoins psychologiques et n'avons plus d'amour pour la chose elle-même.

L'amour n'existe qu'hors du besoin. L'essence du soi est ce besoin changeant constamment d'objet et cette quête incessante qui nous mène d'un attachement à l'autre, d'un temple à l'autre, d'une adhésion à l'autre. Adhérer à une idée? une formule, une secte, un dogme ou autre chose, est en fait le mouvement du besoin, l'essence du soi prenant la forme des activités les plus altruistes. C'est un masque, un manteau. La liberté à l'égard du besoin est la maturité. De cette liberté naît l'intensité, qui n'a ni cause ni récompense.

Le 29.

Il existe un sentier au-delà des quelques chalets et des fermes dispersés, il serpente entre les prés et les clôtures de barbelés ; avant de redescendre, il offre une magnifique vue sur les montagnes neigeuses, le glacier, la vallée, la petite ville aux nombreuses échopes. De là, on peut voir la source d'un torrent et les sombres collines couvertes de sapins ; leur ligne était si belle contre le ciel du soir, elles semblaient exprimer tant de choses. Une soirée exquise ; tout le jour le ciel était resté sans nuage et maintenant sa pureté, ainsi que celle des ombres, était saisissante et la lumière du soir un délice. Le soleil se couchait derrière les collines qui projetaient leurs grandes ombres sur d'autres prairies, d'autres collines ... Traversant encore un champ herbeux, le sentier redescendait, assez abrupt, pour en rejoindre un autre plus grand, plus large qui s'enfonce dans les bois. Personne sur ce chemin, il était désert et sous le couvert, tout était très silencieux, sauf le torrent qui semblait devenir plus bruyant avant de s'apaiser pour la nuit. Il y avait là de grands sapins, un parfum flottait dans l'air. Au détour du chemin, après une longue voûte d'arbres, soudain, une tache de vert et une pièce de bois fraîchement coupé, baignées du soleil du soir. C'était saisissant d'intensité, de joie. Le temps et l'espace avaient disparu ; rien ne demeurait d'autre que cette tache de lumière. Non que l'on devînt cette lumière ou que l'on s'y identifîât, les mouvements précis du cerveau avaient cessé, laissant tout l'être face à cette lumière. Les arbres, le chemin, le bruit du torrent, avaient complètement disparu ainsi que les quelques cinq cents mètres séparant la lumière de l'observateur. Lui-même n'était plus, et l'intensité de cette tache de soleil était lumière de tous les mondes. Cette lumière était tous les cieux et cette lumière était l'esprit.

La plupart des gens refusent certaines choses faciles, superficielles ; certains vont loin dans leur refus, et il y a ceux qui refusent totalement. Le refus de certaines choses est relativement simple, l'église et ses dieux, l'autorité et le pouvoir de ceux qui la détiennent, l'homme politique et ses habitudes etc... On peut aller assez loin dans le refus des choses qui semblent avoir de l'importance telles que les relations mondaines, les absurdités de la société, la conception de la beauté telle qu'elle est établie par les critiques et ceux qui prétendent au savoir. On peut toutes les écarter et demeurer seul, non dans le sens d'isolement, de frustration, mais seul du fait d'une compréhension et, par suite d'un éloigneraient naturel, sans aucun sentiment de supériorité. Ce sont choses mortes, l'on n'a plus à y revenir. Mais aller jusqu'au bout du refus est une toute autre affaire ; l'essence du refus est la liberté dans la solitude. Peu s'aventurent aussi loin, écartant tout refuge, toute formule, toute idée, tout symbole, pour être nus, sans brûlure, et lucides.

Mais combien ce refus est nécessaire ; refuser sans rien rechercher, sans l'amertume de l'expérience, ni l'espoir du savoir. Refuser et rester seul, sans lendemain, sans avenir. Le bouleversement du refus est nudité. Il est essentiel de se tenir seul, sans engagement aucun dans le mouvement de l'action, de l'expérience, car cela seul libère la conscience des entraves du temps. Toute forme d'influence est comprise et refusée, ne laissant point la pensée passer dans le temps. Le refus du temps est l'absence de l'intemporalité.

Refuser le savoir, l'expérience, le connu, c'est inviter l'inconnu. Le refus est explosif ; il n'est point affaire intellectuelle, idéation, dont le cerveau puisse jouer. Dans l'acte même du refus réside l'énergie, l'énergie de la compréhension, et celle-ci n'est pas docile, on ne peut l'appriivoiser par la peur et la commodité. Le refus est destructeur ; inconscient des conséquences, n'étant pas réaction, il n'est donc pas l'opposé de l'affirmation. Affirmer une chose ou son contraire c'est poursuivre la réaction, et la réaction n'est pas le refus. Le refus ne comporte pas de choix et n'est donc pas le résultat du conflit. Le choix est conflit et le conflit est immaturité. Le refus c'est de voir la vérité comme telle, le faux comme tel et la vérité dans le faux. C'est un acte et non une idée. Le refus total de la pensée, de l'idée et du mot, mène à la liberté à l'égard du connu ; avec le refus total de la sensation, de l'émotion et du sentiment, survient l'amour. L'amour dépasse et surpasse la pensée, le sentiment.

Le refus total du connu est l'essence de la liberté.

Éveillé très tôt ce matin, plusieurs heures avant l'aurore, la méditation dépassait les réactions de la pensée ; elle était une flèche lancée dans l'inconnaissable et la pensée ne pouvait la suivre. L'aurore vint illuminer le ciel, et quand le soleil toucha les plus hauts sommets, vint cette immensité dont la pureté est au-delà du soleil et des montagnes.

Le 30.

Le jour avait été chaud, sans nuage, la terre et les arbres amassaient de la force à l'approche de l'hiver ; l'automne déjà touchait quelques feuilles d'un jaune intense contre le ciel sombre. La riche herbe des prés et des champs était coupée pour les vaches en vue du long hiver ; tout le monde travaillait, adultes et enfants. C'était un grand labeur, qui ne permettait pas beaucoup de rires ni de bavardages. Les machines commençaient à remplacer les faux, mais ici et là, celles-ci servaient encore à couper l'herbe du pâturage. Longeant le torrent, un sentier traverse les champs ; il y faisait frais, car le soleil disparaissait déjà derrière les collines. Ce sentier passait des fermes et une scierie ; les champs récemment fauchés étaient couverts de milliers de crocus au parfum particulier, si délicat. C'était une soirée calme et claire, les montagnes paraissaient plus proches que jamais. Le torrent était moins bruyant, il n'y avait pas trop de rochers et l'eau coulait vite. Pour pouvoir la suivre il aurait fallu courir. L'odeur de l'herbe fraîchement coupée flottait dans l'air de cette campagne prospère et comblée. Chaque ferme avait l'électricité. Il semblait qu'il y eut là paix et abondance.

Comme peu de gens savent voir les montagnes, un nuage. Ils regardent, font quelques remarques, et passent. Les mots, les gestes, l'émotion font obstacle à la vision. On donne un nom à l'arbre, à la fleur, on les place dans une catégorie et voilà. Pour un artiste ou un familier de l'art, la vue d'un paysage par une fenêtre ou une arcade suscite presque immédiatement une comparaison avec les peintures médiévales ou les tableaux d'un artiste plus proche de nous. L'écrivain regardera afin de décrire, le musicien n'aura probablement jamais vu la courbe d'une colline ou les fleurs à ses pieds ; il est pris par ses exercices quotidiens, ou l'ambition le tient à la gorge. Le professionnel, en quoi que ce soit, ne voit probablement jamais. Pour voir, il faut l'humilité dont l'essence est innocence, pour voir cette montagne sur laquelle se pose le soleil couchant, la voir pour la première fois comme si jamais on ne l'avait vue auparavant, la voir avec innocence, avec des yeux baignés de vide, qui n'ont pas été blessés par le savoir ; voir est alors une expérience extraordinaire. Le mot expérience est altéré car il suggère l'émotion, le savoir, le fait de reconnaître et la continuité ; l'expérience n'est rien de tout cela. Elle est quelque chose de totalement neuf. Pour voir cette nouveauté il faut l'humilité, cette humilité qui n'a jamais été contaminée par l'orgueil, par la vanité. Ce matin, cette vision s'est produite, comme la veille pour le

sommet dans le soleil du soir. L'être était présent dans sa totalité, mais non dans un état de besoin, de conflit ou de choix ; l'être entier était passif et sa passivité, active. Il existe deux sortes d'attention, l'une est active et l'autre sans mouvement. Ce qui avait lieu était vraiment nouveau, ne s'était jamais produit auparavant. Le « voir » se dérouler était la merveille de l'humilité ; le cerveau était complètement immobile, sans aucune réaction et pourtant pleinement éveillé. « Voir » ce pic montagneux, splendide dans le soleil couchant, les yeux délivrés du savoir, alors qu'on l'avait vu des milliers de fois auparavant, c'était voir la naissance du neuf. Ceci n'est pas du romantisme sot ni de la sentimentalité avec ses humeurs, ses cruautés, ni de l'émotion et ses vagues d'enthousiasme et de dépression. C'est quelque chose de si absolument nouveau que dans cette totale attention se trouve le silence. De ce vide jaillit le neuf.

L'humilité n'est pas une vertu ; elle n'a pas à être cultivée ; elle ne fait pas partie de la moralité des gens respectables. Les saints hommes ne la connaissent pas, car ils sont reconnus pour leur sainteté ; pas plus que le fidèle, car il cherche et demande, ou le devôt et le disciple, car ils suivent. L'accumulation, qu'elle soit de la propriété, de l'expérience ou du talent, est négation de l'humilité. L'acte d'apprendre n'est pas un processus additif ; le savoir l'est. Le savoir est mécanique ; l'acte d'apprendre ne l'est jamais. Le savoir peut s'accumuler toujours davantage, mais l'étude n'ajoute jamais. L'étude cesse quand intervient la comparaison. Apprendre est une vision immédiate, hors du temps. Toute accumulation, tout savoir, peuvent être mesurés. On ne peut comparer l'humilité. On ne peut la mesurer en plus ou en moins et on ne peut donc la cultiver.

La moralité, la technique, peuvent l'être, et s'évaluer en plus ou en moins. L'humilité n'est pas du ressort du cerveau, non plus que l'amour. L'humilité est à jamais l'acte de la mort.

Au réveil, très tôt ce matin, plusieurs heures avant l'aube, cette intensité de force pénétrante et sa gravité. Dans cette gravité était la félicité. D'une intensité croissante, cela a « duré » quarante cinq minutes exactement. Le torrent et la nuit calme, les étoiles brillantes, en faisaient partie.

Le 31.

La méditation sans méthode précise, sans cause et sans raison, sans but ni finalité, est un incroyable phénomène. Non seulement immense explosion purificatrice, elle est aussi mort sans lendemain. Sa pureté dévaste, ne laissant aucun sombre recoin caché où la pensée pourrait se tapir dans ses propres ombres. Sa pureté est vulnérable ; elle n'est point vertu engendrée dans la résistance. Elle est pure parce que dépourvue de résistance, comme l'amour. Il n'est point de lendemain dans la méditation, point de débat avec la mort. La mort d'hier, celle de demain, n'est jamais absente de la mesquinerie du présent et le temps est toujours mesquin, sauf quand intervient la destruction, le neuf. C'est cela la méditation et non les sottises supputations du cerveau à la recherche de sécurité. La méditation est destruction de la sécurité ; elle est empreinte d'une grande beauté qui n'est pas celle des choses élaborées par l'homme ou la nature, elle est beauté du silence. Ce silence est le vide d'où coule et d'où provient l'existence de toute chose. Il est inconnaissable ; l'intellect ni le sentiment ne peuvent se frayer un chemin jusqu'à lui. Il n'y a pas de voie d'accès et toute méthode pour y conduire est invention d'un cerveau avide. Il faut entièrement détruire toutes les voies et les moyens du soi calculateur ; toute avance, tout recul sur la voie du temps doivent cesser, sans lendemain. La méditation est destruction ; elle est un danger pour ceux qui veulent mener une vie superficielle faite de mythe et de chimère.

Le matin était si jeune que les étoiles étaient toujours vives, brillantes. L'aube était encore loin ; tout était étonnamment calme, même le torrent tumultueux était tran-

quille et les collines silencieuses. Pendant une heure entière le cerveau se maintint dans cet état de veille, sensible, observant simplement ; état permettant à la totalité de l'esprit de se dépasser, sans direction aucune, car personne ne le dirigeait. La méditation est un orage qui lave et détruit. Puis, dans le lointain, l'aube vint. A l'est, une lumière se répandit, si jeune et pâle, si douce et timide. Elle dépassa les collines lointaines et toucha les montagnes crénelées, les pics. En groupes ou solitaires, les arbres se tenaient immobiles, le tremble commença de s'éveiller et le torrent bondit de joie. Face à l'ouest, ce mur de ferme blanc devint plus blanc encore. Et ce fut sa venue, douce, paisible, presque implorante, elle emplit la campagne. Alors le rose brillant des sommets neigeux resplendit, et commencèrent les bruits du petit matin. Tous dans la même direction, trois corbeaux silencieux traversèrent le ciel ; de très loin on entendit le son d'une cloche de vache, mais c'était encore le silence. Puis une voiture remonta la colline, et le jour commença.

Une feuille jaune tomba sur le chemin de la forêt: c'était l'automne pour certains arbres. C'était une feuille simple, intacte et propre, sans la moindre tache ou souillure. Elle était du jaune de l'automne, encore ravissante dans sa mort, la maladie l'avait épargnée. Elle contenait encore la plénitude du printemps, de l'été ; toutes les autres feuilles de cet arbre gardaient encore leur verdure. C'était la mort en gloire. La mort présente, non dans la feuille jaune, non pas inévitable et traditionnelle, mais vraiment présente, puisqu'elle l'est toujours et partout. Elle n'était point fantôme de l'imagination, mais réalité indissimulable. Toujours présente à chaque tournant de la route, dans chaque demeure, auprès de chaque dieu. Elle était là dans toute sa force, sa beauté.

La mort ne s'évite pas ; on peut l'oublier, la rationaliser ou croire en la réincarnation ou la résurrection. Quoi que l'on fasse elle est toujours là, dans la joie comme dans la santé, que l'on se réfugie dans un temple ou dans un livre. Pour la connaître il nous faut vivre avec elle, ce qui est impossible dans la peur, qui l'assombrit encore. Pour la connaître, pour vivre avec elle, il faut l'aimer. Sa connaissance est fin de toute connaissance, mais non fin de la mort. L'aimer ne signifie pas s'y habituer. On ne s'habitue pas à la destruction. Vous ne pouvez aimer ce qui ne vous est pas connu, mais rien ne vous est connu, ni votre femme, ni votre supérieur, encore moins un total étranger. Et pourtant il faut l'aimer, l'étranger, l'inconnu. Mais vous n'aimez que ce dont vous êtes certains, ce qui vous reconforte et vous sécurise. Vous n'aimez pas l'incertain, l'inconnu. Vous pouvez aimer le danger, donner votre vie pour un autre ou tuer pour votre patrie, mais cela n'est pas l'amour ; ces actes comportent leur propre bénéfice et leur récompense ; vous aimez le gain et le succès malgré la souffrance qu'ils impliquent. Il n'est aucun profit dans la connaissance de la mort mais, curieusement, amour et mort, éternels compagnons, ne se séparent jamais. On ne peut aimer sans la mort, non plus qu'être indre sans sa présence."Là où est l'amour se trouve aussi la mort, ils sont inséparables.

Mais savons-nous ce qu'est l'amour? Vous connaissez la sensation, l'émotion, le désir, le sentiment et le mécanisme de la pensée, mais l'amour n'est rien de cela. Vous aimez votre mari, vos enfants ; vous haïssez la guerre, mais vous la pratiquez. Votre amour connaît la haine, l'envie, l'ambition, la peur ; leur fumée n'a point le parfum de l'amour. Vous aimez le pouvoir, le prestige, mais ils sont le mal, ils corrompent. Savons-nous ce qu'est l'amour? Sa beauté, sa merveille sont dans notre éternelle ignorance. Ne jamais savoir ne signifie pas demeurer dans le doute ou le désespoir, cela signifie la mort d'hier et donc l'incertitude totale quant à demain. L'amour n'a pas de continuité, pas plus que la mort. Seules en ont la mémoire et l'image dans son cadre, mais elles sont mécaniques ; et comme toutes les machines, elles s'usent pour donner lieu à de nouvelles images, de nouveaux souvenirs. Les choses douées de continuité

s'altèrent constamment, et ce qui s'altère n'est pas la mort. Amour et mort sont inséparables et, là où elles sont, il y a toujours destruction.

Le 1er septembre.

Après plusieurs jours sans nuages et un soleil très chaud, la neige fondait rapidement sur les montagnes ; le torrent devenu boueux, grossi par les eaux, était plus bruyant et impétueux. Alors que nous traversions le petit pont de bois et regardions vers l'amont, la montagne apparaissait surprenante de délicatesse, distante, d'une force attirante ; son manteau de neige scintillait dans le soleil du soir. Elle était belle ainsi, encadrée par les eaux rapides et les arbres bordant le torrent. Saisissante d'immensité, surgissant dans le ciel, suspendue dans l'éther, elle était belle, mais la lumière du soir, les collines, les prairies, les arbres, le torrent l'étaient aussi. Soudain, la campagne entière, ses ombres et sa paix devinrent intenses, d'une intensité si vivante, absorbante aussi. Elle se fraya un chemin à travers le cerveau, telle une flamme détruisant l'insensibilité de la pensée. Le ciel, la campagne, l'observateur, tous furent captés par cette intensité, il n'y eut plus que la flamme et rien d'autre. Au cours de cette promenade le long du torrent, sur le chemin sinuant doucement à travers les champs verdoyants, la méditation ne fut pas provoquée par le silence ou parce que la beauté du soir absorbait toute pensée ; elle persista malgré l'échange de quelques paroles. Rien ne pouvait l'entraver ; elle se poursuivit, non pas inconsciemment dans les arcanes du cerveau et de la mémoire, mais était aussi évidente et claire que la lumière du soir sur les arbres. La méditation n'est point poursuite intentionnée, engendrant distraction et conflit ; elle n'est pas découverte d'un jeu - absorbant toute pensée, ainsi que le serait pour l'enfant un nouveau jouet, elle n'est pas non plus répétition d'un mot pour apaiser l'esprit. Elle commence par la connaissance de soi, puis dépasse toute connaissance. Animée d'un mouvement profond, sans orientation, elle continua pendant la promenade. Se poursuivant au-delà de la pensée consciente ou cachée, la méditation était une vision dépassant la puissance de cette pensée.

Portez votre regard au-delà de la montagne ; il engloba les maisons voisines, les prairies, le galbe des collines et les hauteurs elles-mêmes ; conduisant une voiture vous regardez loin devant, à trois cents mètres ou davantage ; ce regard enregistre les routes latérales, la voiture arrêtée, le garçon en train de traverser et le camion qui se dirige vers vous ; mais si vous ne fixiez que la voiture qui vous précède vous auriez un accident. Le regard au loin inclut le premier plan, mais celui qui fixe ce premier plan ne peut y inclure les objets lointains. Notre existence se passe dans l'immédiat, le superficiel. La vie dans sa totalité inclut le fragment, mais celui-ci ne pourra jamais comprendre cette totalité. Pourtant c'est là ce que nous tentons constamment de faire, nous attacher au détail tout en essayant de saisir l'entier. Le connu est toujours détail, fragment, et de là nous essayons d'appréhender l'inconnu. Nous ne lâchons jamais le détail, car nous sommes certains de lui et croyons y trouver la sécurité. Mais en réalité, rien ne nous offre de certitude, sinon probablement les choses superficielles et mécaniques auxquelles il arrive aussi de faillir. Pour agir, nous pouvons plus ou moins compter sur des choses extérieures, comme les trains par exemple. Psychologiquement, intérieurement, si ardent qu'en soit notre désir, il n'est point de certitude, point de permanence, pas plus dans notre relation avec autrui que dans nos croyances ou les dieux de notre cerveau. Le désir intense de certitude, d'une certaine permanence, et le fait que celle-ci n'existe absolument pas, telle est l'essence du conflit, l'illusion face à la réalité. Il est infiniment plus important de comprendre notre pouvoir de créer l'illusion que de comprendre la réalité. Ce pouvoir doit cesser complètement, mais non pas en vue d'obtenir la réalité ; on ne discute pas avec le fait. La réalité n'est pas récompense, le faux doit disparaître parce qu'il est faux et non dans le but de trouver la vérité.

Il n'est pas non plus de renoncement.

Le 2.

C'était un beau soir dans la vallée, au long du torrent les prairies vertes, riches de pâture, les fermes si propres et les nuages voluptueux, si pleins de couleur et de clarté. Il en était un, suspendu sur la montagne, d'un éclat si vif qu'il semblait favori du soleil. La vallée était fraîche, agréable, si intensément vivante. Elle était calme, baignée de paix. Malgré un équipement agricole moderne on y utilisait encore la faux. La pression, la brutalité de la civilisation ne l'avaient pas touchée. Elle était traversée de lourds câbles électriques portés par des pylônes qui eux aussi semblaient faire partie de ce monde non perverti. Comme nous cheminions à travers champs par l'étroit sentier herbeux, les montagnes blanches et colorées paraissaient si proches, délicates, tout à fait irréelles. Les chèvres bêlaient, attendant la traite. Soudain, cette stupéfiante beauté, la couleur, les collines, cette terre si riche et cette vibrante vallée, tout cela fut en nous. Ce n'était pas en nous, mais notre coeur, notre cerveau étaient si complètement ouverts, si vides de pensée et de sentiment, hors des frontières du temps et de l'espace, que seule existait cette beauté, muette, sans forme. Elle était là et toute autre chose cessait d'exister. L'immensité de cet amour et avec lui la beauté et la mort emplissait la vallée, ainsi que tout notre être qui était cette vallée. C'était un soir extraordinaire.

Il n'y a pas de renoncement. Son objet demeure toujours et le renoncement, le sacrifice, n'existent pas quand il y a compréhension. La compréhension est l'essence même du non-conflit ; le renoncement est conflit. Renoncer est acte de volonté, issu du choix et du conflit. Renoncer est un échange dans lequel il n'est point de liberté, mais seulement davantage de confusion, de souffrance.

Gstaad, Suisse

Du 13 Juillet au 3 Septembre 1961

Carnets

Paris, France

Du 4 Septembre au 25 Septembre 1961

Le 4.

Quitter la vallée, les hautes montagnes pour entrer dans le bruit et la saleté d'une grande cité, est une épreuve pour le corps (Il avait pris l'avion pour Paris où il faisait un séjour chez des amie, au huitième étage d'un appartement, avenue de la Bourdonnais.). Nous sommes partis par une belle journée, traversant de profondes vallées avec leurs cascades, leurs forêts profondes, jusqu'au lac bleu bordé de larges routes. Le passage de cet endroit paisible et isolé vers la ville au bruit incessant, à la chaleur suffocante, était un changement brutal. L'après-midi, assis tranquillement et regardant par-dessus les toits, observant leurs formes et leurs cheminées, inattendue, cette bénédiction, cette force, cet « otherness », entra avec une douce clarté; emplissant la pièce, elle y demeura. Elle est présente tandis que ceci est écrit.

Le 5 (Il a donné ce jour-là la première de ses neuf causeries à Paris : elles devaient se poursuivre jusqu'au 24 septembre.).

Vus d'une fenêtre du huitième étage, les arbres bordant l'avenue laissaient apparaître des touches d'automne dans leur longue masse d'un vert profond. De cette hauteur, leurs faîtes éclataient de couleur et filtraient, amortissaient la rumeur de la circulation. Seule existe la couleur et non différentes couleurs ; seul existe l'amour et non ses diverses expressions ; les multiples aspects de l'amour ne sont pas l'amour. Quand l'amour est divisé en fragments, divins ou charnels, il cesse d'être l'amour. La jalousie est la fumée qui cache le feu et la passion devient stupide sans austérité ; celle-ci n'existe point sans l'abandon de soi qui est humilité dans l'absolue simplicité. Alors que le regard se porte vers cette masse de couleur aux multiples variances, seule existe la pureté, si fragmentée soit-elle ; mais l'impureté, si dissimulée, contrée, altérée soit-elle, sera toujours impure, comme la violence. Il n'y a pas de conflit entre la pureté et l'impureté. Celle-ci ne pourra jamais devenir pure, pas plus que la violence ne pourra se muer en non-violence. La violence doit simplement cesser.

Deux pigeons ont élu domicile sous le toit d'ardoise de l'autre coté de la cour. Tous deux y passent la nuit, la femelle y entrant la première est ensuite lentement, très dignement suivie par le mâle ; ils n'en bougeront plus jusqu'au matin. Aujourd'hui ils sont sortis très tôt, le mâle d'abord, puis sa compagne. Ils ont déployé leurs ailes, lissé leurs plumes et se sont posés sur la toiture froide. Bientôt, venus de nulle part, d'autres pigeons les ont rejoints, une douzaine peut-être, roucoulant, faisant la roue, se poussant amicalement les uns les autres. Et tout à coup, tous se sont envolés, sauf les deux premiers. Le ciel était couvert, lourd de nuages, mais l'horizon lumineux s'entrouvrait sur un long espace bleu.

La méditation n'a pas de commencement, pas de fin ; en elle il n'est point d'accomplissement ni d'échec, point de d'acquisition ni de renoncement ; elle est mouvement sans finalité, elle dépasse et recouvre le temps et l'espace. En faire l'expérience revient à la nier, celui qui la fait étant lié au temps et à l'espace, à la mémoire, au souvenir. Le fondement d'une vraie méditation est cette vigilance passive, qui est liberté

totale vis à vis de l'autorité, de l'ambition, de l'envie, de la peur. Sans cette liberté, sans connaissance de soi, la méditation est dépourvue de tout sens, de toute valeur ; il n'est pas de connaissance de soi tant que subsiste le choix. Le choix implique le conflit qui fait obstacle à la compréhension de ce qui est. La rêverie dans l'imaginaire ou dans l'exaltation des croyances n'est pas la méditation ; le cerveau doit se dépouiller de tout mythe, de toute illusion, de toute sécurité et, faisant face à la réalité, voir combien tout cela est faux. Il n'y a pas de distraction, tout est dans le mouvement de la méditation. La fleur est la forme, le parfum, la couleur et la beauté de son tout. Qu'elle soit déchiquetée, au propre ou au figuré, il n'y aura plus de fleur, mais seulement son souvenir qui ne sera jamais la fleur. La méditation est la fleur tout entière, dans sa beauté, sa mort, sa vie.

Le 6.

Tôt ce matin, le soleil se devinait à travers les nuages, le vacarme de la circulation n'avait pas encore commencé ; il pleuvait et le ciel était d'un gris morne. La pluie martelait la petite terrasse et la brise était fraîche. Debout et à l'abri, regardant un pan du fleuve entre les feuillages d'automne, tel un éclair, survint cet « otherness » qui se maintint quelques instants pour disparaître à nouveau. Il est devenu étrangement intense, réel. Aussi réel que le faîte de ces toits aux centaines de cheminées. Il y a en lui une étrange puissance entraînante ; il est fort par sa pureté, de la force de l'innocence que rien ne peut corrompre. Et il était bénédiction. Le savoir est un obstacle à la découverte. Le savoir procède toujours du temps, du passé ; jamais il ne pourra donner la liberté. Mais il est nécessaire à l'action, à la pensée ; sans action il n'y a pas d'existence possible. Mais aussi sage, juste et noble soit-elle, l'action ne donnera pas accès à la vérité. Il n'est point de chemin vers la vérité. Aucune action, aucun affinement de la pensée ne peuvent l'acheter. La vertu n'est autre que l'ordre dans un monde de désordre. Elle est nécessaire puisqu'elle est mouvement sans conflit. Mais rien de cela ne donnera accès à cette immensité. La conscience dans sa totalité doit se vider de tout son savoir, de toute son action, de toute sa vertu ; non pas se vider aux fins d'acquiescer, de réaliser, de devenir. Elle doit demeurer vide tout en fonctionnant dans le monde quotidien de pensée et d'action. C'est de ce vide que doivent naître la pensée, l'action. Mais ce vide n'ouvrira pas la porte. Il ne doit y avoir ni porte, ni tentative d'atteindre. Étant sans mesure, ce vide ne doit pas comporter de centre ; c'est le centre qui mesure, soupèse, évalue. Ce vide est au-delà du temps et de l'espace ; il dépasse la pensée, le sentiment. Il vient aussi doucement, aussi furtivement que l'amour ; il n'a point de commencement, point de fin. Il est inaltérable, incommensurable.

Le 7.

Il faudrait pouvoir rester au même endroit pendant un certain temps ; ces voyages perpétuels, ces changements de climat et de maisons affectent le corps ; il a besoin d'une période d'adaptation pendant laquelle rien de très « sérieux » ne peut se faire et puis, à nouveau, il faut repartir. Tout ceci est éprouvant pour le corps. Mais au réveil ce matin, à l'aube, avant le lever du soleil, malgré le corps cette force était intensément présente. Il est curieux de voir comment le corps y réagit ; quoique souvent fatigué, celui-ci n'a jamais été paresseux, mais ce matin malgré l'air froid, il devint ou plutôt voulait être actif. Ce n'est que quand le cerveau est tranquille, non pas endormi ou engourdi, mais alerte et sensible, que peut se manifester « l'otherness ». Ce matin cela était tout à fait inattendu, car le corps n'a pas fini de s'adapter à ce nouvel environnement.

Le soleil s'est levé dans un ciel clair ; caché par les masses des cheminées il n'était pas visible, mais son éclat emplissait le ciel ; les fleurs de la petite terrasse semblaient naître à la vie, et leur couleur devint plus intense, brillante. C'était un matin lumineux au ciel d'un bleu merveilleux. La méditation intégrait ce bleu, ces fleurs ; ils en fai-

saient partie, frayant leur chemin à travers elle, sans être une distraction. La distraction n'existe pas en fait, car la méditation n'est pas la concentration, qui est exclusion, coupure, résistance et donc conflit. Un esprit méditatif peut se concentrer sans qu'il y ait exclusion, résistance ; mais un esprit concentré ne peut pas méditer. Il est curieux de voir combien la méditation devient plus importante que tout ; elle n'a point de fin, ni de commencement. Elle est comme une goutte de pluie ; cette goutte contient tous les fleuves, les grandes rivières, les mers et les cascades ; cette goutte nourrit la terre et l'homme ; sans elle, la terre serait un désert. Sans méditation le coeur devient un désert, une terre inculte. La méditation a son mouvement propre ; on ne peut lui donner une orientation, une forme, ni la contraindre, ou ce ne serait plus la méditation. Ce mouvement s'arrête devant le simple observateur, celui qui se livre à une expérience. La méditation est un mouvement qui détruit celui qui l'observe, en fait l'expérience ; un mouvement au-delà de tout symbole, pensée ou sentiment. Sa rapidité ne peut se mesurer.

Mais les nuages s'amoncelaient dans le ciel, livrant contre le vent un combat inégal. Une grande étendue bleue, si bleue, et des nuages fabuleux, pleins de lumière et d'obscurité ; ceux du nord avaient oublié le temps, mais étaient maîtres de l'espace. Dans le parc (le Champ de Mars) le sol et les trottoirs étaient jonchés de feuilles d'automne. C'était un matin vif et frais, les fleurs étaient somptueuses dans leurs couleurs d'été. Derrière l'énorme tour ajourée (la Tour Eiffel), principale attraction de ce lieu, passe un cortège funèbre, cercueil et corbillard couverts de fleurs, suivi de plusieurs voitures. Nous voulons paraître importants jusque dans la mort, il n'est pas de fin à notre prétention, notre vanité. Chacun veut être quelqu'un, ou du moins être relié à quelqu'un de notable. Chacun veut le pouvoir et le succès, petit ou grand, et la considération. Privé de la considération du grand nombre ou de celui qui est dominé, il perdrait sa raison d'être. Toujours respecté, le pouvoir est ainsi rendu respectable. Qu'il soit exercé par le politicien, le saint ou l'épouse sur son époux, le pouvoir est toujours le mal. Cependant, aussi mauvais soit-il, chacun le désire ardemment et ceux qui le possèdent en veulent davantage. Et ce corbillard couvert de fleurs si gaies dans le soleil semble bien lointain ; même la mort ne met pas fin au pouvoir, car il se perpétue en quelqu'un d'autre. C'est le flambeau du mal qui passe de génération en génération. Il en est peu qui puissent l'écarter largement, librement, et sans regret ; ils n'y a pas de récompense. La récompense est le succès, le halo qui auréole celui qui a la considération des autres. Quand on n'est pas considéré, qu'on a depuis longtemps oublié son échec, que l'on n'est personne, quand tout effort, tout conflit ont cessé, alors vient une bénédiction qui ne provient ni de l'église ni des dieux de l'homme. Les enfants criaient, jouaient et, quand le corbillard est passé près d'eux, absorbés dans leurs jeux et leurs rires, ils ne l'ont même pas regardé.

Le 8.

Dans cette ville si éclairée, on peut même voir les étoiles ; on y entend aussi d'autres sons que la rumeur de la circulation, le roucoulement des pigeons, le pépiement des moineaux ; il y a d'autres odeurs que celle de l'oxyde de plomb, celle des feuilles d'automne, le parfum des fleurs. Ce matin très tôt, quelques étoiles au ciel, des nuages cotonneux et, avec eux, cette intense pénétration dans la profondeur de l'inconnu. Le cerveau était calme, à tel point qu'il pouvait entendre le son le plus ténu. Comme il était immobile, incapable d'intervenir, un mouvement venu de nulle part le traversa, pénétrant jusqu'à une profondeur inconnue où le mot perdit toute signification. Il balaya le cerveau et se poursuivit au-delà du temps, de l'espace. Il ne s'agit pas là d'une vision, d'un rêve, d'une illusion, mais d'un fait réel qui a eu lieu. Cependant, ce qui eut lieu n'est ni le mot, ni la description. C'était une énergie brûlante, une vitalité dans l'instant, éclatante, et avec elle ce mouvement pénétrant. Tel un formidable vent amassant le long de son parcours puissance et furie, détruisant, purifiant, lais-

sant un vide immense. Conscience totale de tout cela, de cette force, de cette beauté, non pas la force et la beauté créées, mais de quelque chose de totalement pur, d'incorruptible. Cela a duré exactement dix minutes, mais échappait à toute mesure.

Le soleil s'est levé dans une gloire de nuages fantastiquement vivants, de couleur profonde. La rumeur de la ville n'avait pas encore commencé, les pigeons, les moineaux étaient éveillés. Le cerveau est étonnamment superficiel ; aussi subtile et profonde que soit la pensée, elle surgit néanmoins toujours de cette superficialité. La pensée est liée au temps lequel est mesquin ; c'est cette mesquinerie qui dénature la vision. Voir, de même que comprendre, est toujours instantané, et le cerveau créé par le temps fait obstacle au regard, le dénature. Le temps et la pensée sont inséparables ; que l'on mette fin à l'un, l'autre cessera d'être. La pensée ne peut être détruite par la volonté, car celle-ci est pensée en action. La pensée est une chose et le centre d'où elle surgit en est une autre. La pensée est le mot et le mot est une accumulation de mémoire, d'expérience. Est-il une pensée sans le mot? Il existe un mouvement qui n'est pas le mot, qui n'est pas de la pensée. La pensée peut décrire ce mouvement, mais il n'est pas de sa nature. Il prend vie quand le cerveau est actif mais immobile, et jamais la pensée ne pourra le sonder.

La pensée est mémoire qui est composée de la masse de nos réactions. La pensée, si libre qu'elle croie être, est donc toujours conditionnée. La pensée est mécanique, liée au centre de son propre savoir. La distance qu'elle couvre dépend du savoir qui est toujours le résidu de la veille, d'un mouvement qui n'est plus. La pensée peut se projeter dans l'avenir, mais est liée à l'expérience d'hier. La pensée construit sa propre prison et elle y vit, qu'elle se situe dans l'avenir ou dans le passé, qu'elle soit dorée ou ordinaire. Étant par nature agitée, sans cesse se projetant puis reculant, la pensée ne peut jamais être immobile. Bruyant ou discret, qu'il soit de surface ou caché, le mécanisme de la pensée est toujours en mouvement. Il est infatigable. La pensée peut s'affiner, contrôler ses propres errances ; elle peut choisir son orientation et se conformer à l'environnement.

La pensée ne peut se dépasser elle-même ; elle peut fonctionner en de larges ou étroits domaines, mais sera toujours contenue dans les bornes de la mémoire qui est toujours limitée. La mémoire doit mourir psychologiquement, intérieurement, et ne fonctionner qu'extérieurement. Intérieurement, il faut une mort et extérieurement, une sensibilité à tout défi, à toute réaction. La préoccupation intérieure de la pensée fait obstacle à l'action.

Le 9.

Quel dommage de rester en ville par une si belle journée ; pas un nuage dans le ciel, le soleil est chaud et les pigeons sur le toit en profitent, mais la rumeur de la ville se poursuit impitoyablement. Les arbres sentent l'air d'automne ; lentement leurs feuilles se fanent, languissantes, dans l'indifférence. Les rues sont pleines de gens qui regardent toujours les boutiques, rarement le ciel ; ils s'aperçoivent au passage, mais ce qui les préoccupe est leur personne, leur apparence, l'impression qu'ils donnent ; malgré le maquillage, une apparence soignée, l'envie et la peur sont toujours présentes. Les travailleurs harassés sont accablés" et mécontents. Et les arbres massés devant le mur du musée semblent vraiment se suffire à eux-mêmes ; le fleuve aussi est d'une indifférence absolue, enserré dans sa digue de ciment et de pierre. Il y a abondance de pigeons se pavanant avec leur dignité coutumière. Et voilà un jour de passé, dans la rue, au bureau. Monde de monotonie, de désespoir, où le rire s'efface vite. Le soir, les monuments et les rues sont illuminés, mais le vide est immense, la souffrance insupportable.

Une feuille jaune sur le trottoir... elle vient de tomber, encore pleine de l'été et toujours très belle dans la mort ; rien en elle n'est flétri, elle a gardé toute sa grâce prin-

tanière, mais elle est jaune et se fanera avant le soir. Tôt ce matin, quand le soleil se montrait à peine dans un ciel limpide, l' « otherness » survint comme l'éclair, avec sa bénédiction, et sa beauté demeure. Ce n'est pas que la pensée l'ait capté et le retienne, mais il a laissé son empreinte sur la conscience. La pensée est toujours fragmentaire, comme l'est la mémoire, et ce dont elle se saisit est toujours partiel. Elle ne peut observer l'ensemble ; la partie ne peut contempler le tout, l'empreinte de la bénédiction est indicible, ni les mots ni le symbole ne peuvent la rendre. La pensée échouera toujours dans sa tentative de découvrir, d'expérimenter ce qui est au-delà du temps et de l'espace. Le cerveau, mécanisme produisant la pensée, peut s'apaiser ; un cerveau très actif peut être calme, son mécanisme fonctionner très lentement. Il est essentiel que le cerveau soit calme, bien qu'extrêmement sensible. C'est alors seulement que la pensée peut se désengager, s'arrêter. L'arrêt de la pensée n'est pas la mort ; c'est alors seulement que peut apparaître l'innocence, la fraîcheur ; une qualité nouvelle pour la pensée. C'est cette qualité qui met fin à la souffrance, au désespoir.

Le 10.

Un matin sans nuage, le soleil semble les avoir tous écartés. Tout est paisible, mais la rumeur de la circulation persiste bien que ce soit dimanche. Les pigeons se réchauffent sur les toits de zinc, ils sont presque du même gris. Pas un souffle de vent, l'air est pourtant frais.

La paix existe au-delà de la pensée, du sentiment. Ce n'est point la paix du politicien, du prêtre, ou de celui qui la recherche. On ne peut la rechercher. Ce que l'on recherche doit être déjà connu et ce qui est connu n'est jamais la réalité. La paix n'est pas pour le croyant, pour le philosophe spécialisé dans la théorie. Elle n'est pas réaction, réponse opposée à la violence. Elle n'a pas d'opposé ; tous les opposés, conflits de la dualité, doivent cesser. La dualité, lumière et ombre, homme et femme etc., existe, mais le conflit entre les opposés n'est absolument pas nécessaire. Ce conflit ne surgit que devant le besoin, l'obligation d'accomplir, le besoin de sexe ou l'exigence psychologique de sécurité. Alors seulement surgit le conflit entre les opposés ; la recherche de la paix selon l'église ou la loi n'est autre qu'une fuite devant ces opposés que sont l'attachement et le détachement. La loi peut apporter un ordre superficiel et elle le fait ; la paix qu'offrent l'église ou le temple est imaginaire, c'est un mythe, un refuge possible pour un esprit troublé, mais ce n'est pas la paix. Il faut détruire le symbole, le mot, non pas pour que vienne la paix, mais parce qu'ils font obstacle à la compréhension. La paix n'est pas à vendre, elle n'est pas objet d'échange. Le conflit doit cesser sous toutes ses formes, et alors peut-être surviendra-t-elle. Il faut qu'il y ait négation absolue, cessation de toute demande, de tout besoin ; alors seulement le conflit prend fin. Dans le vide est la naissance. Toute la structure intérieure de la résistance et de la sécurité doit disparaître ; c'est seulement alors qu'apparaît le vide. C'est en lui seul qu'existe la paix dont la vertu n'a ni valeur ni profit. Elle était présente tôt ce matin, entrée avec le soleil dans un ciel clair, opalescent ; merveilleuse, pleine de beauté, une bénédiction qui ne demande rien, ni sacrifice, ni disciple, ni vertu, ni veillée de prière. Elle était là en abondance et ne pouvait être reçue que dans l'abondance du coeur, de l'esprit. Elle dépassait toute mesure.

Le 11.

Le parc était plein de monde ; partout des gens de toutes races, des enfants, des nurses ; ils parlaient, criaient, jouaient, et les fontaines jaillissaient. Le jardinier chef a sûrement très bon goût ; tant de fleurs, tant de couleurs mêlées. C'était tout à fait spectaculaire, un air de fête joyeuse. L'après-midi était agréable et chacun semblait être sorti dans ses plus beaux atours. Traversant le parc et faisant angle avec une grande avenue, une rue tranquille bordée d'arbres et de vieilles maisons bien tenues ; le soleil déclinant embrasait le fleuve, les nuages. Le lendemain promettait d'être aus-

si beau et, ce matin, les premiers rayons de soleil effleurant quelques nuages les teintaient de rose éclatant. Un instant favorable au calme, à la méditation. Calme et léthargie ne vont pas de pair ; le calme exige l'intensité, la méditation ; l'esprit alors ne vagabonde pas, mais est très actif, plein de force. La méditation n'est point poursuite de la pensée, de l'idée ; elle en est l'essence, ce qui signifie qu'elle réside au delà de toute pensée, de tout sentiment. Elle est alors mouvement dans l'inconnu.

L'intelligence n'est pas la simple capacité de dessiner, de se souvenir, de communiquer ; elle est plus que cela. On peut être très instruit et habile dans un certain domaine de l'existence et tout à fait éteint dans d'autres domaines. Le savoir, aussi profond et vaste soit-il, n'est pas nécessairement signe d'intelligence. L'aptitude n'est pas l'intelligence. L'intelligence est la conscience sensitive de la totalité de la vie ; la vie avec ses problèmes, ses contradictions, ses peines et ses joies. Être conscient de tout cela, sans choix, sans être prisonnier d'aucun de ses problèmes, se mouvoir dans le courant de la totalité de la vie, c'est l'intelligence. Cette intelligence n'est pas le résultat de l'influence et de l'environnement ; n'étant prisonnière ni de l'une ni de l'autre, elle est en mesure de les comprendre et par là même, de s'en libérer. Apparente ou cachée, la conscience est limitée et son activité, si alerte soit-elle, est prisonnière des frontières du temps ; il n'en est pas de même pour l'intelligence. L'intelligence est la conscience sensible, sans choix, de la totalité de la vie. Cette intelligence ne peut servir au gain, au profit, qu'il soit personnel ou collectif. Cette intelligence est destruction, la forme n'a donc pas d'importance et la réforme n'est que régression. Sans destruction, tout changement n'est que modification de la continuité. La destruction psychologique de tout ce qui a été - et non son simple changement extérieur - est l'essence de l'intelligence. Toute action dénuée de cette intelligence conduit au malheur, à la confusion. La souffrance est la négation de cette intelligence.

L'ignorance n'est point le manque de savoir, mais le manque de connaissance de soi: sans connaissance de soi il n'est point d'intelligence.

Contrairement au savoir, la connaissance de soi n'accumule pas ; apprendre se fait d'instant en instant. Ce n'est pas un processus additif ; dans le processus d'accumulation, il se forme un centre qui est celui du savoir, de l'expérience. Dans ce processus, qu'il soit positif ou négatif, il ne peut y avoir de compréhension. Le mouvement de la pensée, du sentiment, ne peut être compris, et il ne peut y avoir de connaissance de soi tant que subsiste l'intention d'amasser ou de résister. Il n'y a pas d'intelligence sans connaissance de soi. La connaissance de soi est un présent actif, non un jugement ; toute autocritique implique une accumulation, une évaluation à partir d'un centre d'expérience et de savoir. C'est ce passé qui fait obstacle à la compréhension du présent actif. La poursuite de la connaissance de soi est un acte d'intelligence.

Le 12.

Une ville, si belle soit-elle, n'est pas un endroit agréable. Le fleuve si propre, les grands espaces, les fleurs, le bruit, la saleté et cette tour stupéfiante, les pigeons et les gens, tout ceci et le ciel, en font une ville plaisante mais ce n'est pas la campagne, les champs, les bois et l'air limpide ; la campagne est toujours belle, si loin de toute la fumée et du vacarme de la circulation, tellement loin avec sa terre si riche et généreuse. Dans la rumeur incessante de la circulation nous marchions le long du fleuve, il semblait contenir toute la terre ; enserré dans le roc, le ciment, il était pourtant vaste et contenait les eaux de toutes les rivières, des montagnes à la plaine. Il prit les teintes du couchant, toutes les teintes que l'œil ait jamais connues, somptueuses et fugitives. La brise du soir jouait de tout, l'automne effleurait chaque feuille. Le ciel si proche étreignait la terre dans une paix dépassant l'imagination. Et la nuit tomba, doucement.

Au réveil ce matin, le soleil était encore au-dessous de l'horizon ; l'aube avait commencé et la méditation s'offrit à cet « otherness » dont la bénédiction est force et clarté. Il était là hier soir au moment du coucher, si clair, inattendu. Depuis plusieurs jours il n'était pas intervenu. Le corps s'ajustait au rythme de la vie citadine et, lorsque cet « otherness » vint, il se manifesta avec une telle beauté, une telle intensité que tout s'immobilisa ; il emplissait la chambre et bien au-delà. Le corps, pourtant détendu, fut saisi d'une certaine rigidité, ou plutôt d'immobilité. Sans doute est-il demeuré toute la nuit puisqu'au réveil il était encore là, emplissant la chambre et au-delà. Toute tentative de décrire cela n'aurait aucun sens, car jamais le mot ne pourra traduire son immensité, sa beauté. Tout s'arrête en sa présence et curieusement, le cerveau avec toutes ses activités s'apaise soudain, volontairement, sans aucune réaction, sans mémoire, sans enregistrer ce qui se passe. Il est très alerte, mais absolument immobile. Tout cela est trop immense pour l'imagination qui est sotte de toutes façons, et manque de maturité. Ce qui a lieu en fait est tellement vital et important que toute illusion, toute imagination, n'ont plus de sens.

La compréhension du besoin est d'une grande importance. Le besoin extérieur existe, les nécessités essentielles, la nourriture, le vêtement, le toit ; mais au-delà en existe-t-il d'autres? Chacun est pris dans le tourment des besoins intérieurs, mais peut-on les dire essentiels? Le besoin de sexe, d'accomplissement, la soif contraignante de l'ambition, l'envie, l'avidité, font-ils partie de la vie? Chacun a accepté cela pendant des milliers d'années ; le monde, l'église, respectent ces besoins et les honorent grandement. Ayant accepté cette façon de vivre ou y étant tellement conditionné, chacun s'y plie, luttant faiblement contre le courant, découragé, cherchant des issues. Et les issues deviennent plus importantes que la réalité. Les besoins psychologiques sont des mécanismes défensifs à l'égard de quelque chose de beaucoup plus réel et important. Le besoin d'accomplissement, d'avoir de l'importance, naît de la peur devant quelque chose de réel mais d'inconnu, dont on n'a pas l'expérience. S'accomplir, se rendre important, que ce soit au nom d'une patrie, d'un parti ou d'une croyance satisfaisante, sont des fuites devant notre propre insignifiance, notre vacuité, notre solitude, nos activités nous isolant des autres. Les besoins intérieurs paraissent sans fin, se multiplient, changent, persistent. C'est là qu'est la source du désir brûlant, contradictoire.

Le désir est toujours présent ; ses objets changent, diminuent ou se multiplient, mais il est toujours là. Maîtrisé, torturé, nié, accepté, étouffé, exclu, libre de s'exprimer ou la bride sur le cou, qu'il soit fort ou faible, il est toujours présent. Qu'y-a-t-il de mal dans le désir? Pourquoi ce combat incessant contre lui? Il dérange, il est douloureux, il mène à la confusion et à la douleur et pourtant il persiste, qu'il soit faible ou fort, il est toujours là. Le comprendre pleinement, sans l'étouffer ni le discipliner au point de le rendre méconnaissable, c'est comprendre le besoin. Besoin et désir sont liés, comme le sont accomplissement et frustration. Il n'est pas de désir noble ou ignoble, mais seulement désir, en conflit constant avec lui-même. Il consume l'ermite comme le chef de parti ; ceux-ci lui donnent d'autres noms mais il est là, rongant le cœur des choses. Quand la compréhension du besoin, tant extérieur qu'intérieur est totale, le désir cesse d'être une torture. Il prend alors un sens tout différent, une signification dépassant de beaucoup le contenu de la pensée ainsi que le sentiment, avec ses émotions, ses mythes, ses illusions. Avec la compréhension totale du besoin et non l'évaluation de sa quantité ou de sa qualité, le désir devient flamme et non plus torture. Sans cette flamme la vie elle-même est perdue. C'est cette flamme qui consume l'insignifiance de son but, fait disparaître les frontières, les barrières qui lui ont été imposées. Alors, il pourra être paré du nom de notre choix, amour, mort, beauté, et sa présence n'aura point de fin.

Le 13.

La journée d'hier était étrange. Cet « otherness » était constamment présent pendant la courte promenade et le repos, et plus intense pendant la causerie (Il s'agit de la troisième causerie, qui traite surtout du conflit et de la conscience.). Il s'est maintenu, persistant pendant la plus grande partie de la nuit et était toujours là ce matin au réveil, après un court sommeil. Le corps est trop fatigué, il a besoin de repos. Étrangement, il devient très calme, silencieux, immobile, mais sa moindre parcelle est alerte et sensible.

A perte de vue s'étendent les toits hérissés de courtes cheminées sans fumée, car il fait très chaud ; l'horizon est lointain, brouillé, confus ; la ville semble s'étendre à l'infini. Les arbres de l'avenue attendent l'hiver car déjà l'automne arrive doucement. Le ciel est d'argent poli, brillant, et le vent léger moire l'eau du fleuve. Les pigeons ce matin se sont mis de bonne heure en mouvement, se réchauffant sur les toits de zinc. L'esprit est une chose extraordinaire ; il contient le cerveau, la pensée, le sentiment et la plus subtile émotion, l'imagination, la fantaisie ... Il n'est pas la somme de tous ces éléments et pourtant sans eux, il n'existe pas ; il est davantage que son contenu. Sans l'esprit, les éléments du contenu ne seraient pas non plus ; c'est par lui qu'ils existent. Dans le vide total de l'esprit, l'intellect, la pensée, le sentiment et toute la conscience ont leur existence. Un arbre n'est pas le mot qui le décrit, non plus que la feuille, la branche ou les racines ; il est la totalité de ces choses et n'est pourtant aucune d'entre elles. L'esprit est ce vide au sein duquel les choses peuvent exister, mais celles-ci ne sont pas l'esprit. Par ce vide naissent l'espace, le temps. Mais le cerveau et ses attributs recouvrent le champ entier de l'existence ; le cerveau est préoccupé par ses multiples problèmes, la nature de l'esprit lui échappe, car lui-même ne fonctionne que de façon fragmentaire et les fragments, même nombreux, ne forment pas le tout. Et pourtant, il s'emploie à assembler les fragments contradictoires en vue de constituer le tout. Le tout ne pourra jamais être l'objet d'un assemblage.

L'activité de la mémoire, le savoir en action, le conflit du désir qui s'oppose, la recherche de liberté, sont toujours enclos dans les limites du cerveau ; celui-ci peut affiner, élargir, accumuler ses désirs, mais la souffrance persistera. Tant que la pensée ne sera que réponse de la mémoire, de l'expérience, il n'y aura pas de fin à la souffrance. Il est un « penser » surgi du vide total de l'esprit ; ce vide qui n'a pas de centre est donc capable de mouvement infini. De ce vide naît la création, mais ce n'est pas celle de l'habileté humaine. Cette création née du vide est amour et mort.

Encore une journée étrange. A tout instant, présence de cet « otherness », ou que l'on aille, quoique l'on fasse. Le cerveau, très calme, non endormi, mais sensible et alerte, semblait se mouvoir en lui. Impression d'observer depuis une profondeur infinie. Malgré sa fatigue, le corps est étrangement éveillé. Une flamme brûlant sans fin.

Le 14.

Il a plu toute la nuit, c'est agréable après plusieurs semaines de soleil, et de poussière. Le sol était sec, durci, crevassé ; une poussière épaisse recouvrait les feuilles, on arrosait les pelouses. Tous ces jours de soleil sans pluie n'étaient pas agréables dans une ville sale et surpeuplée ; l'air était lourd, il pleut maintenant depuis plusieurs heures. Seuls les pigeons ne sont pas contents ; ils s'abritent où ils le peuvent, mais ils sont tristes et ont cessé de roucouler. Les moineaux qui d'habitude prenaient leur bain avec eux, se cachent maintenant ; timides et hardis ils venaient sur la terrasse, mais la forte pluie a tout arrosé et le sol est détrempé.

A nouveau, presque toute la nuit, cette bénédiction, présente malgré le sommeil ; perceptible au réveil, forte, urgente, persistante, elle semblait s'être maintenue tout au long de la nuit. Avec elle, toujours une grande beauté qui n'est point faite d'images, de sentiment, de pensée. La beauté n'est ni pensée, ni sentiment ; elle n'a absolument aucun rapport avec l'émotion ou la sentimentalité.

Il y a la peur. Elle n'existe jamais dans l'instant, mais se situe soit avant, soit après le moment présent. Est-elle encore la peur quand elle se manifeste dans le présent en action? Elle est là, on ne peut y échapper, aucune évasion n'est possible. Mais au moment du danger, qu'il soit physique ou psychologique, quand l'attention est totale, il n'y a pas de peur. C'est le fait même de l'inattention qui engendre la peur ; elle surgit s'il y a fuite ou tentative d'éviter le fait ; dans ce cas, cette fuite elle-même est la peur. La peur sous toutes ses formes, culpabilité, anxiété, espoir, désespoir, est présente dans chaque relation ; elle est là dans toute quête de sécurité ainsi que dans le soi-disant amour, l'adoration ; présente aussi dans l'ambition et le succès, dans la vie et dans la mort, elle imprègne les choses physiques comme les facteurs psychologiques. La peur existe sous tant de formes et à tous les niveaux de notre conscience. C'est elle qui engendre la défense, la résistance et le refus. Peur de l'ombre, de la lumière ; peur du départ, de l'arrivée. Elle commence et prend fin dans le désir de sécurité intérieure ou extérieure, le désir de certitude, de permanence. Cette continuité de la permanence, on la cherche partout, dans la vertu, les relations humaines, l'action, l'expérience, le savoir, dans les choses extérieures ou intérieures. La recherche de sécurité est l'éternelle aspiration. C'est cette demande constante qui engendre la peur.

Mais, intérieure ou extérieure, la permanence existe-t-elle? Peut-être jusqu'à un certain point, du moins extérieurement, mais là encore, elle est précaire. Il y a les guerres, les révolutions, le progrès, les accidents ou les séismes. Les hommes ont besoin de nourriture, de vêtements, d'abri ; c'est essentiel et nécessaire pour tous. Quoique nous la cherchions aveuglément, non sans raison, existe-t-il une certitude, une continuité intérieure, une permanence? Cela n'existe pas. La peur est une fuite devant cette réalité. Notre incapacité à affronter cette réalité entretient toutes les formes de l'espoir et du désespoir.

La pensée elle-même est la source de la peur. La pensée est temps ; le lendemain envisagé peut être joie ou souffrance ; s'il est agréable, la pensée le poursuivra, craignant qu'il ne cesse ; s'il est pénible, elle l'évitera et ce fait même sera la peur. Le plaisir comme la souffrance sont cause de peur. C'est la compréhension du phénomène de la pensée, du mécanisme de la mémoire, de l'expérience, qui met fin à la peur. La pensée est tout le processus de la conscience, de l'apparent comme du caché ; la pensée n'est pas seulement son objet mais sa propre origine. Elle n'est pas seulement croyance, dogme, idée ou raison, elle est aussi le centre dont ils émanent. Ce centre est l'origine de toute peur. Mais existe-t-il une expérience de la peur ou une prise de conscience de sa cause d'où la pensée prendrait son envol? Physiquement l'autoprotection est normale et saine, mais intérieurement, toute autre forme d'autoprotection est résistance, elle recueille et accumule toujours une énergie qui est la peur. Mais cette peur intérieure transforme le besoin de sécurité extérieure en un problème de classe, de prestige, de pouvoir, qui a pour conséquence la brutalité compétitive.

C'est la vision de ce processus de la pensée, du temps et de la peur, perçu dans son intégralité, et non pas en tant qu'idée ou formule intellectuelle, qui met totalement fin à la peur, consciente ou secrète. La compréhension de soi-même est l'éveil et la fin de la peur.

Et quand cesse la peur, cesse également le pouvoir d'engendrer l'illusion, le mythe, les visions et leur cortège d'espoirs et de désespoirs, et alors seulement commence ce mouvement qui va au-delà de la conscience, laquelle est pensée et sentiment. C'est l'élimination dans les replis les plus secrets, des désirs, des besoins profondément cachés. Alors, quand le vide est total, qu'il n'y a vraiment plus rien, pas d'influence, de valeur, de frontière ou de mot, alors, dans une immobilité totale du temps et de l'espace, apparaît ce qui n'a pas de nom.

Le 15.

C'était un beau soir, le ciel était clair et les étoiles brillantes, malgré la lueur émanant de la ville ; alors que la tour était inondée de lumière venant de toutes parts, on pouvait voir au loin l'horizon et, plus bas, des taches de lumière posées sur le fleuve ; c'était un soir paisible, malgré le grondement sourd et incessant de la circulation. Telle la vague recouvrant les sables, la méditation apparut. Ce n'était pas une méditation que le cerveau pouvait capter dans les rets de sa mémoire ; mais il s'y livra tout entier, sans résistance. C'était une méditation qui allait bien au-delà de toute formule, de toute méthode ; celles-ci, tout comme la répétition, détruisent la méditation. Son vaste mouvement embrassait tout, les étoiles, le bruit, le calme et l'étendue des eaux. Mais il n'y avait pas de méditant, car celui qui médite, qui observe, doit cesser d'exister pour que la méditation puisse être. La dissolution de celui qui médite est aussi méditation et c'est lorsque celui-ci disparaît que la méditation devient toute autre. Il était très tôt ce matin ; Orion apparaissait à l'horizon, les Pléiades étaient presque au zénith. Le bruit de la ville s'était apaisé, point de lumière encore aux fenêtres, la brise était fraîche, agréable. Quand l'attention est totale, il n'est point d'expérience. Celle-ci n'existe que dans l'inattention. C'est l'inattention qui amasse l'expérience, accroissant la mémoire, édifiant des murs de résistance ; c'est elle aussi qui élabore les activités égocentriques. L'inattention est concentration, qui est exclusion, séparation. La concentration connaît la distraction et aussi l'incessant conflit de la maîtrise et de la discipline. Dans l'état d'inattention, toute réponse à un défi est inadéquate. Cette insuffisance constitue l'expérience. Celle-ci engendre l'insensibilité, elle engourdit le mécanisme de la pensée, épaisit le mur de la mémoire ; ainsi l'habitude et la routine deviennent la norme. L'expérience, l'inattention, n'est pas libératrice. L'inattention est lente décrépitude.

Dans l'attention totale il n'y pas d'expérience, car il n'est plus de centre qui puisse s'y livrer, ni même de périphérie pour lui offrir un cadre. L'attention n'est pas la concentration qui rétrécit, limite. L'attention totale inclut, elle n'exclut jamais. La superficialité de l'attention est inattention ; l'attention totale inclut l'apparent comme le caché, le passé, son influence sur le présent, son mouvement dans le futur. Toute conscience est partielle, confinée, tandis que l'attention globale inclut la conscience avec ses limites ; elle est donc capable de supprimer frontière et limitation. Toute pensée est conditionnée, et la pensée n'a pas le pouvoir de se déconditionner. La pensée est temps et expérience. Elle résulte essentiellement de l'inattention.

Qu'est-ce qui peut créer l'attention totale? Aucune méthode, aucun système. Ceux-ci produisent le résultat promis. Mais l'attention totale n'est pas un résultat, non plus que l'amour ; on ne peut la susciter, aucune action ne peut la provoquer. L'attention totale est la négation des fruits de l'inattention, mais cette négation n'est pas l'acte d'une attention consciente. Le faux doit être refusé, mais non du fait d'une connaissance antérieure du vrai ; le faux n'existerait pas si ce vrai était connu. Le vrai n'est pas l'opposé du faux ; l'amour n'est pas l'opposé de la haine. La connaissance de la haine n'implique pas celle de l'amour. Le refus du faux, le refus de ce qui a trait à la non attention n'est pas le fruit du désir de parvenir à l'attention totale. Voir le faux comme tel, le vrai comme tel et le vrai dans le faux n'est pas le résultat de la comparaison. Voir le faux comme le faux est attention, mais il ne peut être vu comme tel quand existent une opinion, un jugement, une évaluation, un attachement etc.. ceux-ci résultant de la non attention. L'attention totale est vision de toute la structure de la non-attention. Un esprit attentif est un esprit vide.

La pureté de l'« otherness » est son immense, son impénétrable force. Il était là ce matin, dans une extraordinaire immobilité.

Le 16.

Le soir était clair, brillant ; pas un nuage. Si parfait qu'il était surprenant, dans une cité. La lune apparaissait sous les arches de la Tour, toute la scène semblait si artificielle qu'elle en était irréaliste. L'air était si doux, si agréable, que cela aurait pu être un soir d'été. Dans le calme, sur le balcon, toute pensée s'était retirée, et la méditation semblait empreinte d'un mouvement naturel, sans direction précise. Il y en avait une pourtant. Elle ne commençait nulle part et allait vers un vide sans fond, là où réside l'essence de toute chose. Dans ce vide, un mouvement d'expansion, d'explosion, et cette explosion même est création et destruction. L'amour est l'essence de cette destruction.

Notre recherche provient généralement de la peur. Si nous en sommes libres, nous cherchons sans motif. Cette quête ne naît pas de l'insatisfaction ; n'être pas satisfait de toute forme de pensée, de sentiment, et voir leur insignifiance, n'est pas de l'insatisfaction. Elle est si facilement apaisée quand la pensée, le sentiment, ont trouvé un refuge sous forme de réussite, d'une position avantageuse ou d'une croyance, pour renaître aussitôt quand ce refuge est menacé, ébranlé ou détruit. Espoir, désespoir, ce cycle est familier à la plupart d'entre nous. La quête dont le motif est l'insatisfaction ne peut conduire qu'à une forme d'illusion, personnelle ou collective, qui sera une prison aux multiples attractions. Mais il est une recherche sans motif aucun. Alors, est-ce une quête? La quête n'implique-t-elle pas un objectif, un but déjà connu, senti ou formulé? S'il est formulé, il est calcul de la pensée, qui rassemble tout ce qu'elle a connu ou vécu ; en vue de cette quête on élabore des méthodes, des systèmes. Cela n'est absolument pas une recherche, ce n'est que le désir de recevoir une récompense ou simplement de fuir dans un phantasme ou dans l'espoir que donnent une doctrine ou une croyance. Ceci n'est pas une recherche. Quand la peur, la satisfaction, la fuite ont perdu tout sens, que reste-t-il alors de la recherche?

Quand s'est évanoui le motif de toute quête, l'insatisfaction et le besoin de réussite meurent ; mais alors y-a-t-il recherche? S'il n'y en a point, la conscience se détériore-t-elle? Stagnera-t-elle? C'est au contraire cette quête qui, entraînant l'être d'un engagement à l'autre, d'une église à l'autre, amoindrit cette énergie essentielle à la compréhension de « ce qui est ». « Ce qui est » est toujours neuf, n'a jamais été et jamais plus ne sera. La libération de cette énergie n'est possible que lorsque cesse toute forme de quête.

C'était un matin sans nuage, il était très tôt, le temps semblait s'être arrêté. Il était quatre heures et demie, mais le temps semblait avoir perdu toute signification. Comme si hier, demain, ou l'instant à venir n'existaient pas. Le temps s'immobilisait et la vie se poursuivait sans ombre aucune, sans pensée ni sentiment. Le corps était là, sur la terrasse. Devant, la haute tour et l'éclair de son phare, les cheminées innombrables. Le cerveau les voyait, mais en restait là. Le temps, identifié à la mesure, à la pensée, au sentiment, s'était arrêté. Il n'y avait pas de temps ; tout mouvement avait cessé, mais rien pourtant n'était statique. Il y avait au contraire une extraordinaire intensité, une sensibilité, un feu brûlant sans chaleur, sans couleur. Au-dessus les Pléiades, et plus bas vers l'Est, sur la crête des toits, Orion et l'Étoile du Matin. Et avec ce feu, la joie, la félicité. Non que l'on fut joyeux, mais l'extase régnait, sans que l'on y soit identifié, puisque le temps s'était arrêté. Ce feu ne pouvait s'identifier ni se relier à quoi que ce soit. Il était là parce que le temps s'était arrêté. Orion, les Pléiades puis l'Étoile du Matin s'effacèrent à la venue de l'aube.

Le 17.

Le jour avait été chaud, étouffant, même les pigeons se cachaient. En ville, cet air chaud n'était pas du tout agréable. Dans la fraîcheur de la nuit quelques étoiles étaient visibles, les lumières de la cité ne parvenaient pas à obscurcir leur brillance, leur étonnante intensité.

C'était un jour de l'« otherness » ; il s'est poursuivi doucement, rayonnant, intense par instants, pour s'apaiser et se maintenir encore (Il a donné sa cinquième causerie ce matin-là.). Sa présence était si forte que tout mouvement était impossible, elle obligeait à s'asseoir. Et la nuit encore, elle était là puissante, énergique. Puis sur la terrasse, alors que le grondement de la ville était moins insistant, toute forme de méditation devenait inadéquate, inutile, devant la plénitude de cette présence. Elle est bénédiction, et tout le reste semble stupide et infantile. En de tels moments, le cerveau est toujours très silencieux mais nullement endormi, et le corps entier est sans mouvement. C'est une chose étrange.

Combien peu change l'être. Il change par la force d'une obligation, d'une pression extérieure ou intérieure, mais en réalité il ne fait que s'ajuster. Une influence, un mot, un geste le poussent à modifier, mais bien peu, le schéma de l'habitude. La propagande, un journal, un incident, changent parfois jusqu'à un certain point le cours de l'existence. La peur, la récompense, brisent une habitude de pensée qui ressurgira simplement sous une autre forme. Une nouvelle invention, une nouvelle ambition ou une croyance nouvelle amènent en effet certains changements, mais ils sont tous de surface et leur effet est semblable à celui d'un fort vent sur les eaux ; ils ne sont pas profonds, dévastateurs, fondamentaux. Tout changement ayant un motif n'est pas changement du tout. La révolution sociale et économique est une réaction, et tout changement provoqué par une réaction n'est pas un changement radical ; ce n'est qu'un changement de schéma, un ajustement, un désir machinal de confort, de sécurité, une simple question de survie physique.

Alors qu'est-ce qui pourrait amener une mutation fondamentale? La conscience, évidente ou cachée, tout le mécanisme de la pensée, du sentiment, de l'expérience, opèrent dans les limites du temps et de l'espace. Elle est un tout indivisible ; la division consciente et cachée n'étant qu'une commodité de langage, de communication, mais non un fait. Le niveau supérieur de la conscience peut se modifier, s'ajuster, se corriger, acquérir de nouvelles connaissances, de nouvelles techniques et le fait ; il peut se transformer pour s'adapter à un nouveau modèle social, économique, mais de tels changements sont superficiels et fragiles. Par les rêves, l'inconscient, le caché, peut suggérer, indiquer ses contraintes, ses exigences, ses désirs enfouis et le fait. Les rêves doivent être interprétés, mais l'interprète est toujours conditionné. Les rêves deviennent inutiles quand, pendant les heures de veille, existe une lucidité sans choix capable de comprendre le passage de chaque pensée, de chaque sentiment ; le sommeil prend alors un tout autre sens. L'analyse de ce qui est caché implique l'observateur et l'observé, le censeur et l'objet du jugement. Non seulement cette situation présente un conflit, mais son interprétation, son évaluation ne pourra jamais être juste, du fait du conditionnement de l'observateur ; elle sera toujours faussée, déformée. Ainsi l'analyse, qu'elle soit pratiquée par soi-même ou par un autre, si compétent soit-il, peut apporter quelques changements superficiels, un ajustement dans la relation humaine, mais elle ne provoquera pas de transformation radicale de la conscience. L'analyse ne transforme pas la conscience.

Le 18.

Les derniers rayons du soleil déclinant éclairaient le fleuve et les feuillages roussis des arbres bordant la longue avenue ; les couleurs étaient incandescentes et si variées ; le ruban d'eau avait pris feu. Une longue file d'attente se pressait au long du quai pour embarquer sur la péniche, les voitures faisaient un affreux vacarme. La grande ville était presque insupportable sous une telle chaleur ; le ciel était clair, le soleil implacable. Mais très tôt ce matin sur la terrasse, alors qu'Orion était haut dans le ciel, que seules quelques voitures passaient sur le quai, un calme, une méditation dans une ouverture totale de l'esprit et du cœur touchait aux confins de la mort. La

mort, c'est être totalement ouvert, absolument vulnérable. La mort alors n'a aucun refuge où s'abriter ; ce n'est que dans l'ombre, dans les recoins secrets de la pensée et du désir qu'elle réside. Elle est toujours là dans un coeur recroquevillé par la peur et l'espoir ; elle est toujours là où la pensée attend et guette. Dans le parc une chouette hululait, ce son était agréable, si distinct, si matinal ; on l'entendait par intermittence et elle devait aimer le son de sa voix, puisque rien ne lui répondait.

La méditation fait tomber les frontières de la conscience ; elle brise le mécanisme de la pensée ainsi que le sentiment qu'elle suscite. La méditation prisonnière d'une méthode, d'un système de récompenses et de promesses, paralyse et entrave l'énergie. La méditation est une libération abondante d'énergie ; le contrôle, la discipline et la répression en altèrent la pureté. La méditation est la flamme qui brûle intensément sans laisser de cendres. Les mots, le sentiment et la pensée en laissent toujours et la vie du monde repose sur des cendres. La méditation est danger, car elle détruit tout, absolument rien ne reste, pas même un souffle de désir et, dans ce vide immense, insondable, il y a création et amour.

Poursuivons: l'analyse, qu'elle soit personnelle ou pratiquée avec un professionnel, n'amène pas de mutation de la conscience, qu'aucun effort ne peut transformer ; l'effort est conflit, il ne fait que fortifier les remparts de la conscience. Aucun raisonnement, si logique et sain soit-il, ne peut libérer la conscience, car la raison est l'idée tissée par l'influence, l'expérience et le savoir, qui sont enfants de la conscience. Quand on comprend cette erreur, cette fausse approche de la mutation, la négation du faux vide la conscience. La vérité n'a point d'opposé, non plus que l'amour ; seule la négation de l'opposé conduit à la vérité et non sa poursuite. Aucune négation n'est le fruit de l'espoir ou de l'ambition. La véritable négation n'existe qu'en l'absence de récompense, d'échange. Le renoncement n'existe que lorsque l'acte de renonciation n'est pas lié au gain. Nier le faux, c'est se libérer du positif et de son opposé. Le positif est autorité, qui s'accompagne d'acceptation, de soumission, d'imitation, et d'expérience avec son savoir.

Rejeter, c'est se trouver seul ; seul, libéré de l'influence, de la tradition, du besoin et de la dépendance, de l'attachement qu'il entraîne. Être seul c'est refuser le conditionnement, le contexte. Le cadre dans lequel la conscience existe et puise son essence est son conditionnement ; être seul c'est être conscient, sans choix, de ce conditionnement et le rejeter totalement. Cette solitude n'est pas un triste isolement, une préoccupation égocentrique. Être seul n'est pas se retirer de la vie ; c'est au contraire être totalement libre du conflit, de la souffrance, de la peur et de la mort. Cette solitude est la mutation de la conscience ; la transformation totale de ce qui a été. Cette solitude est le vide et non un état positif de l'être ou du non-être. Elle est le vide ; dans ce feu de vacuité, l'esprit redevient jeune, frais, innocent. Et seule cette innocence peut recevoir l'intemporel, le neuf qui se détruit sans fin. La destruction est création. Sans amour, il n'est point de destruction. Au-delà de l'énorme ville étendue, les champs, les bois et les collines.

Le 19.

Y-a-t-il un futur? Demain existe, déjà organisé avec les choses qui doivent être accomplies: après demain aussi avec toutes les tâches qu'il exige, et aussi la semaine prochaine, l'an prochain. Tout cela ne peut être changé, tout au plus modifié, ou peut-être complètement transformé, mais les nombreux lendemains existent, on ne peut les nier. Il y a l'espace, d'un point à un autre, proche ou lointain ; la distance en kilomètres ; l'espace entre deux entités ; la distance parcourue en un instant par la pensée ; l'autre rive du fleuve et la lune lointaine. Le temps pour parcourir l'espace, la distance, le temps pour traverser le fleuve ; d'ici à là, il faut du temps, peut-être une minute, un jour, un an. Ce temps, fixé par l'heure et le soleil, est un moyen d'y parvenir.

Ceci est assez simple et clair. Existe-t-il un futur indépendant de ce temps chronologique, mécanique? Existe-t-il un aboutissement, un but, aux fins desquels le temps soit nécessaire?

Les pigeons étaient sur le toit très tôt ce matin ; ils roucoulaient, lissaient leurs plumes, faisaient la roue et se poursuivaient. Le soleil n'était pas encore levé, quelques nuages vaporeux étaient disséminés dans le ciel, ils n'avaient pas encore de teinte ; le vacarme de la circulation n'avait pas commencé. Il se passerait encore longtemps avant que se manifestent les bruits habituels ; au-delà de tous ces murs se cachaient des jardins. Hier soir la pelouse interdite à tous, sauf bien sûr aux pigeons et à quelques moineaux, était très verte, étonnamment verte, et les fleurs étincelantes. Partout ailleurs l'homme et ses activités, son travail interminable. Et la tour, si fermement et délicatement assemblée, bientôt tout cela serait inondé de lumière. L'herbe paraissait si périssable, les fleurs se faneraient bientôt, l'automne était partout présent. Mais bien avant la venue des pigeons sur la terrasse, la méditation était joie. Cette extase était sans raison - avoir une cause de joie n'est plus la joie - elle était là tout simplement, et la pensée ne pouvait s'en saisir pour en faire un souvenir ; elle était trop puissante et active pour que la pensée puisse en jouer. Aussi pensée et sentiment devinrent très calmes, silencieux. Elle vint en vagues successives, chose vivante que rien ne pouvait retenir et, avec cette joie, la bénédiction. Tout cela dépassait tellement toute pensée, toute exigence. Existe-t-il un aboutissement? Aboutir, c'est être dans la souffrance, dans l'ombre de la peur. Existe-t-il un aboutissement intérieur, un but à atteindre, quelque chose à obtenir? La pensée a fixé un but, Dieu, la félicité, le succès, la vertu, etc... Mais la pensée n'est que réaction, réponse de la mémoire, et elle engendre le temps pour couvrir l'espace entre ce qui est et ce qui devrait être, c'est à dire l'idéal qui est verbal, théorique, et n'a pas de réalité. Le réel n'a pas de durée ; il n'y a pas de but à atteindre, pas de distance à franchir. Le fait est, et le reste n'est pas. Il n'y a pas de fait sans mort de l'idéal, de l'accomplissement, de la finalité ; l'idéal, le but, sont une fuite devant le fait. Le fait est hors du temps, de l'espace. Alors, la mort existe-t-elle? Il y a le phénomène de dégradation ; le mécanisme de l'organisme physique se détériore et s'use, ce qui est la mort. Mais cela est inévitable, comme l'usure de ce crayon. Est-ce là la cause de la peur? Ou serait-elle dans la mort de ce monde du devenir, du gain, de l'accomplissement? Ce monde n'a pas de véritable valeur ; c'est le monde du faux semblant, de la fuite. Le fait, ce qui est, et ce qui devrait être, sont deux choses tout à fait différentes. Ce qui devrait être implique le temps et la distance, la souffrance et la peur. La mort de ceux-ci ne laisse que le fait, ce qui est. Et le fait n'a point d'avenir ; la pensée qui engendre le temps, ne peut agir sur le fait ; n'ayant pas le pouvoir de le changer, elle ne peut que s'en évader. Quand ce besoin de fuite est mort, le fait subit alors une mutation fantastique. Mais il faut mourir à toute pensée, qui est durée. Quand le temps sous forme de pensée n'est plus, le fait, ce qui est, existe-t-il alors? Quand le temps-pensée est détruit il n'y a plus de mouvement, dans aucune direction, pas d'espace à couvrir, mais seulement le silence du vide. C'est la destruction absolue du temps d'hier, d'aujourd'hui, de demain, de la durée en tant que mémoire de la continuité, du devenir.

L'existence est alors hors du temps, elle n'est que le présent actif, mais ce présent n'appartient pas au temps. Elle est attention, sans les frontières de la pensée, les limites du sentiment. Les mots servent à la communication et, comme les symboles, ils n'ont par eux-mêmes aucun sens. La vie est toujours le présent actif, le temps appartient toujours au passé et donc à l'avenir. Mourir au temps, c'est vivre dans le présent. C'est cette vie là qui est immortelle et non la vie dans la conscience. Le temps est pensée dans la conscience, laquelle est maintenue dans son cadre. Le réseau de la pensée, du sentiment, est toujours empreint de peur, de souffrance. La souffrance prend fin quand cesse le temps. Le 20. La journée avait été très chaude et l'air suffocant, dans

cette grand salle pleine de monde (Lors de la causerie de la veille. C'était la septième, qui traitait surtout de la mort. Tout au début, il a poliment suggéré à son auditoire de ne pas prendre de notes.). Malgré cela, malgré la fatigue, éveil au milieu de la nuit ; l'« otherness » était dans la chambre. Il était là, intense, emplissant la pièce et s'étendant au-delà, il était aussi dans les profondeurs du cerveau, si profond qu'il semblait traverser, dépasser la pensée, l'espace, le temps. Incroyablement fort, d'une telle énergie qu'il était impossible de rester couché et, sur la terrasse, dans le souffle frais du vent, puissante dans son élan, son intensité s'est maintenue pendant presque une heure. Cela a continué toute la matinée. Ce n'est pas une illusion, le désir prenant cette forme de sensation plaisante ; la pensée ne l'a point construit à partir d'incidents passés ; aucune imagination ne saurait concevoir un tel « otherness ». Étrangement, c'est à chaque fois totalement nouveau, soudain, inattendu. La pensée, pour l'avoir essayé, comprend qu'elle n'a pas le pouvoir de rappeler ce qui a déjà eu lieu à d'autres reprises, pas plus que d'éveiller le souvenir des événements de ce matin. Ceci est au-delà de toute pensée, de tout désir, de toute imagination, c'est trop vaste pour qu'ils puissent le faire revenir, trop immense pour que le cerveau puisse l'évoquer à nouveau. Ce n'est pas une illusion.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'on ne se sent même pas concerné ; il est indifférent qu'il survienne sans invite, ou ne survienne pas. On ne joue pas avec sa beauté et sa force, on ne l'invite pas, on ne le rejette pas. Il vient et repart à son gré.

Tôt ce matin, peu avant l'aurore, la méditation en qui tout effort a depuis longtemps cessé devint silence, un silence dénué de centre, donc de périphérie. Elle n'était que silence. Sans qualité, sans mouvement, sans hauteur ni profondeur. Absolument immobile. De cette immobilité douée d'un mouvement s'étendant à l'infini, que l'on ne pouvait mesurer ni dans le temps, ni dans l'espace. Immobilité explosive, s'étendant sans fin. Mais elle n'avait pas de centre ; en eut-elle un, elle n'aurait pas été l'immobilité, mais décomposition stagnante ; elle n'avait absolument rien à voir avec les complexités du cerveau. La qualité de calme que peut créer celui-ci diffère totalement du silence de ce matin. Silence que rien ne pouvait troubler, puisque sans résistance ; tout était en lui et il était au delà de toute chose. Le bruit des premiers camions de ravitaillement circulant au petit matin ne dérangeait en rien ce silence, pas plus que les faisceaux lumineux émis par la haute tour. Il était là, hors du temps.

Comme le soleil se levait, un somptueux nuage s'en saisit, projetant dans le ciel des rais de lumière bleue. La lumière jouait avec l'ombre, jeu qui se poursuivait jusqu'à ce que disparaisse derrière les mille cheminées le fabuleux nuage. Aussi intelligemment éduqué et instruit soit-il, comme le cerveau est curieusement étriqué. Il le restera toujours quoiqu'il fasse. Il peut se rendre sur la lune et au-delà, ou descendre dans les abîmes de la terre ; il peut inventer, construire les machines les plus compliquées, des ordinateurs capables d'en inventer d'autres ; il peut se détruire, se recréer, mais restera toujours étriqué quoi qu'il fasse. C'est qu'il ne peut fonctionner que dans le temps et l'espace ; ses conceptions philosophiques sont limitées par son propre conditionnement ; ses théories et ses spéculations sont tramées par sa propre ruse. Quoiqu'il fasse il ne peut échapper à lui-même. Ses dieux, ses sauveurs, ses maîtres et ses guides sont aussi petits et étriqués que lui-même. S'il est stupide, il essaiera la ruse qu'on mesurera en termes de succès. Sans cesse poursuivant ou poursuivi, son ombre est sa propre souffrance. Quoiqu'il fasse, il restera toujours étriqué.

Son action est l'inaction de sa propre poursuite ; sa réforme appelle toujours d'autres réformes. Il est tenu par ses propres actions, comme par son inaction. Jamais il ne dort, et ses rêves sont l'éveil de la pensée. Qu'il soit actif, noble ou ignoble, il est toujours mesquin. Sa petitesse n'a pas de fin. Il ne peut se fuir lui-même ; sa vertu est aussi mesquine que sa morale. Il ne peut faire qu'une chose: être totalement,

complètement tranquille. Ce silence n'est ni le sommeil, ni la paresse. Le cerveau est sensible, et pour le rester sans ses réactions coutumières d'auto-protection, sans ses jugements habituels de condamnation ou d'approbation, la seule chose qu'il puisse faire est d'être absolument tranquille, ce qui consiste à se maintenir en un état de refus, de complète négation de ses activités et de soi-même. Dans cet état de négation, il cesse d'être mesquin ; alors il n'essaie plus d'amasser pour accomplir, s'accomplir, devenir. Il est alors lui-même: mécanique, inventif, calculateur, autoprotecteur. Une machine parfaite n'est jamais mesquine, elle est merveilleuse quand elle fonctionne à son propre niveau. Comme toute machine le cerveau s'use et meurt. Il devient étriqué quand il s'emploie à étudier l'inconnu, ce qui n'est pas mesurable. Sa fonction est dans le connu, il ne peut fonctionner dans l'inconnu. Ses créations étant du domaine du connu, il ne pourra jamais capter la création de l'inconnaissable, que ce soit par le mot ou par l'art. Il ne peut connaître la beauté. Ce n'est que dans un silence absolu, sans mot, une immobilité sans geste, sans mouvement, que cette immensité existe.

Le 21.

Le fleuve recevait la lumière du soir, et sur le pont la circulation était déchaînée. Sur les trottoirs se pressait une foule de gens rentrant chez eux après une journée de travail dans les bureaux. Le fleuve étincelait ; de petites vagues se poursuivaient, on aurait presque pu les entendre sans le vacarme fou de la circulation. Plus loin en aval, la lumière sur l'eau changeait, devenant plus profonde ; bientôt il ferait sombre. De l'autre côté de l'énorme tour la lune apparaissait tellement insolite, artificielle, sans réalité, en contraste avec la haute structure ; il y avait du monde sur les plate-formes, les lumières du restaurant étaient allumées et ses portes s'ouvraient devant des masses de gens. Dans la brume de la nuit, les faisceaux de lumière balayant le ciel étaient plus éclatants que la lune. Tout semblait si lointain, à l'exception de la tour. Comme nous savons peu de choses sur nous-mêmes. Nous semblons si bien informés sur d'autres sujets, la distance d'ici à la lune, l'atmosphère de Vénus, l'élaboration des cerveaux électroniques les plus compliqués, la fission de l'atome, de la plus petite particule de matière. Mais sur nous-mêmes, nous savons si peu de choses. Il est bien plus amusant d'aller sur la lune que d'entrer en soi-même ; serait-ce la paresse, la peur qui nous retiennent, ou simplement le fait que cela ne nous apporte ni gloire ni profit matériel? C'est un beaucoup plus long voyage que celui qui mène à la lune ; il n'existe pas de machines qui puissent nous y conduire et personne, aucun livre, aucun guide ni théorie ne peuvent nous y aider. Nous devons l'entreprendre nous-mêmes. Il demande beaucoup plus d'énergie que l'invention et l'assemblage d'une grande machine. Et cette énergie ne peut être obtenue par aucune drogue, aucune interaction relationnelle, aucune discipline ni refus. Aucun dieu, aucun rituel, aucune croyance ni prière ne peuvent la provoquer. C'est au contraire dans l'acte même de leur mise à l'écart, en pleine conscience de leur portée, que cette énergie pénètre la conscience et au-delà.

On ne peut acquérir cette énergie par l'accumulation de connaissances sur soi-même. Toute forme d'accumulation, tout attachement à celle-ci, diminue et pervertit cette énergie. La savoir sur soi-même lie, alourdit, paralyse ; il n'y a plus de liberté de mouvement et alors, l'être agit et se meut dans les limites de ce savoir. Apprendre sur soi-même n'est pas accumuler du savoir sur soi-même. Apprendre est un présent actif, savoir est le passé ; celui qui apprend afin d'accumuler cesse d'apprendre ; le savoir est statique, on peut y ajouter ou en retrancher des éléments, ce qui ne peut se faire pour l'acte d'apprendre puis-qu'apprendre est actif et qu'à aucun moment il n'y a accumulation. Connaître, apprendre sur soi-même n'a ni commencement ni fin, alors que le savoir en a. Le savoir est fini et l'acte d'apprendre, de connaître n'a pas de fin.

Vous êtes le produit de l'accumulation de nombreux siècles de vies humaines, des espoirs, des désirs de l'homme, de ses fautes et de ses angoisses, de ses croyances et de ses dieux, de ses accomplissements et de ses frustrations ; vous êtes tout cela avec des ajouts plus récents. Apprendre à connaître cela, tant en profondeur qu'en surface, n'est pas simple énoncé d'évidences, de conclusions. Apprendre est l'expérience directe ou émotionnelle de ces faits ; c'est entrer en contact avec eux, non pas en théorie ou verbalement, mais réellement comme un homme qui a faim.

Apprendre est impossible en présence de celui qui apprend ; celui-ci représente l'accumulation, le passé, le savoir. Il y a division et donc conflit entre celui qui apprend et ce qu'il apprend. Ce conflit détruit, diminue l'énergie nécessaire pour apprendre à aller jusqu'au bout de la structure totale de la conscience. Le choix est conflit et s'oppose à la vision, de même que la condamnation, le jugement. Quand il y a une vision, une compréhension du fait qui n'est ni verbale ni théorique, quand celui-ci est vu comme tel, apprendre a lieu d'instant en instant et cet acte est sans fin ; c'est cela qui importe le plus et non les échecs, les réussites ou les erreurs. Seul le voir existe, non celui qui voit et ce qu'il voit. La conscience est limitée, sa nature même est restrictive ; elle opère dans le cadre de sa propre existence, qui est expérience, mémoire, savoir. L'étude de ce conditionnement brise ce cadre ; la pensée et le sentiment sont alors limités à leur rôle ; ils ne peuvent s'immiscer dans les grandes et profondes questions de la vie. Là où s'arrête le soi, ses intrigues évidentes ou secrètes, ses exigences et ses besoins impérieux, ses joies et ses peines, se développe un mouvement de vie au-delà du temps et de son joug.

Le 22.

Un petit pont réservé aux piétons traverse le fleuve ; c'est un endroit un peu plus calme. L'eau était inondée de lumière, une grande péniche remontait, chargée de sable des plages ; un sable fin et propre. Un tas en avait été déposé dans le parc pour les enfants. Il y en avait quelques uns qui creusaient de profonds tunnels, ils construisaient un grand château entouré de douves et s'amusaient beaucoup. C'était une agréable journée assez fraîche, le soleil n'était pas trop fort et l'air chargé d'humidité. On sentait l'odeur de l'automne, de nouveaux arbres jaunissaient, devenaient bruns. Ils se préparaient à l'hiver ; plusieurs branches étaient déjà dénudées, noires contre le ciel pâle ; chaque arbre avait son propre coloris, d'intensité variable, allant du brun roux au jaune pâle. Tous, même mourants, étaient splendides. Soirée empreinte de lumière et de paix, malgré le grondement de la circulation.

Il y avait quelques fleurs sur la terrasse, les jaunes plus vives et ardentes que jamais ce matin ; elles semblaient plus éveillées dans les premiers rayons du soleil, plus colorées que leurs voisines. L'orient s'illuminait progressivement, et l'« otherness » emplissait la chambre ; il était là depuis quelques heures. La nuit, lors d'un réveil, sa présence était tout à fait réelle, objective, aucune pensée, aucune rêverie n'auraient pu la suggérer. Au matin, le corps était parfaitement immobile, comme le cerveau, sans le moindre mouvement. Loin d'être assoupi, le cerveau était en plein éveil, observant sans aucune interprétation. C'était la force d'une pureté inapprochable et avec elle, une saisissante énergie. Elle était là, à jamais nouvelle, pénétrante. Présente non seulement dans la chambre ou sur la terrasse, elle était dedans et dehors, mais sans division. Le cœur, l'esprit tout entier s'y trouvaient captés, et cessaient d'être.

Il n'est point de vertu sinon l'humilité ; quand elle est là tout est vertu. La morale sociale n'est point vertu ; elle n'est qu'un ajustement aux normes, variant selon l'époque, le climat. Elle n'est pas la vertu, bien que rendue respectable par la société, la religion organisée. La morale reconnue par l'église, la société, n'est point vertu ; elle est une construction qui s'adapte ; elle peut être enseignée et mise en pratique ; elle peut être suscitée par la récompense, la punition, la contrainte, la persuasion.

Cette morale est façonnée par l'influence, la propagande. La structure de la société comporte des degrés de moralité variés et diversement nuancés. Mais ce n'est pas la vertu. La vertu n'est ni du temps ni de l'influence ; elle ne peut être cultivée ; elle ne résulte pas de la maîtrise, de la discipline ; n'ayant aucune cause, elle ne résulte de rien. Elle ne peut être rendue respectable ni être divisée en bonté, charité, amour fraternel, etc. Elle n'est pas le fruit de l'environnement, de la position sociale, ni de la pauvreté, d'un monastère ou d'un dogme quelconque. Elle n'est pas née d'un cerveau rusé. Elle n'est pas le fruit de la pensée ou de l'émotion ; elle n'est pas davantage une révolte à l'égard de la morale sociale, de sa respectabilité ; la révolte est une réaction, c'est à dire une continuité modifiée de ce qui a été.

L'humilité ne peut être cultivée, sinon elle ne serait qu'orgueil revêtu d'une humilité devenue respectable. L'orgueil ne pourra jamais se transformer en humilité, pas plus que l'amour en haine. La violence ne peut devenir non violence ; elle doit cesser. L'humilité n'est pas un idéal à atteindre ; les idéaux n'ont pas de réalité ; seul en a ce qui est. L'humilité n'est pas l'opposé de l'orgueil ; elle n'a pas d'opposé. Il existe un lien entre tous les opposés et l'humilité n'a pas de lien avec l'orgueil. L'orgueil doit cesser, non par décision, par discipline ou intérêt ; il ne se consume que dans la flamme de l'attention, et non dans la contradiction et le désordre de la concentration. Voir l'orgueil sous ses nombreuses formes extérieures et intérieures, c'est y mettre fin. Le voir, c'est être attentif à chaque mouvement d'orgueil ; il n'y a pas de choix dans l'attention. Elle n'existe que dans le présent actif et ne peut s'exercer, se pratiquer ; elle deviendrait alors une autre ruse du cerveau, et son produit ne serait pas l'humilité. L'attention n'existe que lorsque le cerveau, pourtant alerte et sensible, est absolument silencieux. Elle ne procède d'aucun centre, alors que la concentration a un centre capable d'exclure. L'attention, la vision totale et instantanée de l'orgueil, de sa portée, met fin à l'orgueil. Cet « état » éveillé est l'humilité. L'attention est vertu, car elle fleurit en bonté, en charité. Sans humilité il n'est point de vertu.

Le 23.

La chaleur était un peu étouffante, même dans les jardins ; cette température avait duré étonnamment longtemps, c'était inhabituel. Une bonne pluie et un peu de fraîcheur seraient agréables. On arrosait les pelouses, l'herbe était verte, scintillante, et les fleurs somptueuses ; hors de saison, quelques arbres étaient en fleurs, malgré l'approche de l'hiver. Partout les pigeons timides et sagaces évitaient les enfants, dont certains les poursuivaient pour s'amuser. Le soleil était rouge dans le ciel lourd et morne. Les seules couleurs étaient celles des fleurs dans l'herbe. La rivière était glauque, indolente.

A cette heure la méditation était liberté, accès à un monde inconnu de beauté, de tranquillité. Un monde sans image, sans symbole et sans mot, sans les vagues de la mémoire. L'amour était la mort de chaque instant et chaque mort, renouveau de l'amour. Dénué de racines, il n'était pas attachement ; il fleurissait sans cause, et il était la flamme consumant les frontières, les barrières élevées avec soin par la conscience. Il était la beauté d'au-delà la pensée et le sentiment. Il n'avait pas été esquissé par les mots, ni gravé dans le marbre. La méditation était joie et avec elle vint une bénédiction.

Il est très curieux de constater à quel point chacun aspire au pouvoir, celui de l'argent, de la position, du talent, du savoir. L'appropriation de ce pouvoir amène le conflit, la confusion, la souffrance. Tous le cherchent, l'ermite, le politicien, la femme au foyer et l'homme de sciences. Ils sont capables de tuer et de s'entre-détruire pour l'obtenir. Les ascètes l'acquièrent par le renoncement à soi-même, la maîtrise de soi, le refoulement ; l'homme politique se l'approprie par la parole, le talent et l'habileté ; dans leur domination l'un sur l'autre, le mari et la femme ressentent ce pouvoir ; de

même le prêtre qui a assumé la responsabilité de l'existence de son dieu. Chacun recherche et, à défaut, veut être associé à ce pouvoir divin ou terrestre. Le pouvoir engendre l'autorité, qui s'accompagne de conflit, de désordre et de souffrance. L'autorité corrompt celui qui en est investi comme ceux qui l'approchent ou la recherchent. Le pouvoir est le mal, qu'il soit celui du prêtre ou de la femme au foyer, du dirigeant ou de l'organisateur efficace, qu'il émane du saint ou du politicien local. Le mal augmente en proportion du pouvoir. C'est une maladie dont chaque homme est victime, qu'il vénère et entretient. Bien qu'elle s'accompagne toujours de conflit, de désordre et de souffrance, personne ne la refuse ou ne l'écarte.

Viennent avec ce pouvoir l'ambition, la réussite et une brutalité acceptée puisque respectable. Chaque société, chaque temple, chaque église lui donnent leur bénédiction, ainsi l'amour est-il perverti, détruit. Et l'envie est vénérée, la compétition conforme à la morale. Mais avec elles viennent la peur, la guerre, la souffrance, et pourtant personne ne les écartera. Le refus de toute forme de pouvoir est le commencement de la vertu ; la vertu est clarté ; elle efface le conflit et la souffrance. Cette énergie corruptrice avec ses incessantes activités rusées est inmanquablement suivie de discorde, de souffrance ; cet enchaînement est sans fin. Si délimitée et corrigée soit-elle par la loi ou la convention morale, même dissimulée elle finira toujours par s'imposer. Car elle est présente dans les antres secrets de nos pensées, de nos désirs. Il faut observer et comprendre ceux-ci afin qu'il n'y ait plus de conflit, de désordre, de souffrance. Il appartient à chacun de le faire par lui-même, et non par le truchement d'un système de récompense ou de sanction. Chacun doit être conscient de la structure qu'il a lui-même édifiée. Voir ce qui est, c'est y mettre fin.

La fin totale de ce pouvoir, de son désordre, du conflit et de la souffrance qu'il engendre, place chacun devant ce qu'il est réellement, un amas de souvenirs, une solitude toujours plus profonde. Le désir de pouvoir, de réussite, est fuite devant cette solitude et ces cendres que sont les souvenirs. Pour les dépasser il faut les voir, leur faire face, en aucun cas les éviter, que ce soit en les condamnant, ou par peur de ce qui est. La peur ne surgit que dans l'acte même de fuir le fait, ce qui est. Il faut volontairement, facilement écarter pouvoir et réussite, de façon absolue et complète. Alors, dans cette confrontation, cette vision, cette lucidité sans choix, cendres et solitude prennent un sens totalement différent. Vivre avec une chose, c'est l'aimer et non lui être attaché. Il faut une grande force pour vivre avec les cendres de la solitude, et cette force survient quand il n'y a plus de peur.

Quand vous aurez traversé cette solitude, comme vous passeriez une porte, vous vous rendrez compte qu'elle et vous ne faites qu'un, que vous n'êtes pas l'observateur de ce sentiment d'au-delà les mots. Vous êtes cela et ne pouvez plus vous en évader comme avant, par tant de voies subtiles. Vous êtes cette solitude ; il n'est pas de moyen de l'éviter, rien ne peut la voiler ni la combler. Alors seulement, vivez-vous avec elle ; elle est partie de vous: elle est tout votre être. L'espoir ou le désespoir ne peuvent la bannir, pas plus que le cynisme ou toute ruse intellectuelle. Vous êtes cette solitude, ces cendres d'un feu éteint. C'est la solitude totale, irrémédiable, au-delà de toute possibilité d'action. Le cerveau est désormais incapable de trouver des voies et des moyens de fuite ; il est le créateur de cette solitude, par ses incessantes activités d'isolement, de défense et d'agression. Quand il en prend conscience, négativement, sans choix aucun, il consent alors à la mort, à l'immobilité absolue. De cette solitude, de ces cendres, naît un mouvement neuf. C'est le mouvement de celui qui est seul. Cet état existe quand toutes influences, toute contrainte, toute forme de recherche et d'accomplissement, ont naturellement et complètement pris fin. C'est la mort du connu. Alors seulement a lieu le voyage sans fin de l'inconnaissable. Alors existe la puissance dont la pureté est création.

Le 24. (Il a donné ce jour-là sa dernière causerie à Paris.)

Il y avait là une pelouse merveilleusement entretenue, pas trop grande, d'un vert incroyable ; protégée par une grille de fer et l'objet de soins vigilants, bien arrosée, roulée, somptueusement vivante, elle scintillait dans sa beauté. Probablement là depuis plusieurs centaines d'années, à l'écart et à l'abri d'une clôture haute et serrée, rien, pas même une chaise n'y était déposé. A son extrémité, sur un buisson isolé, une seule rose rouge pleinement ouverte. Cette pelouse veloutée, la rose unique, semblaient un miracle ; elles étaient hors de ce monde de bruit, de chaos, de malheur ; pourtant mises là par les hommes, elles étaient les plus belles des créatures et dépassaient de loin les tours, les musées et la courbe gracieuse des ponts. Elles étaient somptueuses dans leur noble isolement. Elles étaient ce qu'elles étaient, de l'herbe et une fleur, rien d'autre. Il émanait d'elles une grande beauté, un calme, et aussi la dignité de la pureté. L'après-midi était chaude, sans un souffle, l'air était imprégné des émanations de tant de voitures, mais ici, la senteur de l'herbe se distinguait et l'on percevait presque le parfum de la rose solitaire. La qualité du cerveau était différente lors de ce réveil, si matinal que l'éclat de la pleine lune inondait encore la chambre. Il n'était ni endormi ni engourdi de sommeil, mais observait en plein éveil ; il ne s'observait pas lui-même, mais quelque chose situé au delà. Il était lucide, conscient de sa participation au mouvement global de l'esprit. Le cerveau fonctionne dans la fragmentation, la partie, la division. Il se spécialise. Il n'est jamais le tout qu'il essaye en vain de capturer, de comprendre. De par sa nature même, la pensée est toujours incomplète, comme l'est le sentiment ; la pensée, réaction de la mémoire, ne peut que fonctionner dans le connu, ou interpréter à partir du savoir. Le cerveau est le produit de la spécialisation. Il ne peut aller au-delà de lui-même. Il divise et se spécialise en homme de science, artiste, prêtre, homme de loi, technicien ou fermier. Il fonctionne en projetant son propre rang social, ses privilèges, son pouvoir, son prestige. La fonction cérébrale et le rang social sont intimement liés, car le cerveau est un organisme qui s'auto-protège. C'est de ce besoin que naissent les éléments d'opposition et de contradiction de la société. Le spécialiste est incapable de voir l'ensemble.

Le 25.

La méditation est l'épanouissement de la compréhension. Cette dernière n'est pas enclose dans les limites du temps, le temps ne pourra jamais l'apporter. La compréhension n'est pas un processus graduel qui puisse s'acquérir peu à peu, par le soin et la patience. Elle a lieu maintenant ou jamais ; elle est un éclair destructeur, elle ne s'apprivoise pas ; c'est cette secousse qui nous effraie et que nous évitons, consciemment ou inconsciemment. La compréhension peut changer le cours de l'existence, le mode de pensée, d'action ; agréable ou pas, elle met en danger tous nos rapports sociaux. Pourtant sans compréhension, la souffrance se perpétuera. La souffrance ne prend fin que par la connaissance de soi, la perception lucide de chaque pensée, chaque sentiment, de chaque mouvement du conscient comme de l'inconscient. La méditation est compréhension de la conscience, de son aspect caché ou évident, et aussi du mouvement qui se situe au-delà de toute pensée, de tout sentiment. Le spécialiste ne peut percevoir l'ensemble ; son paradis est la spécialisation, petit rêve mesquin du cerveau, paradis de la religion ou du technicien. L'aptitude, le don, est d'évidence préjudiciable, car il renforce l'égoïsme ; étant fragmentaire il nourrit donc le conflit. L'aptitude n'a de valeur que dans une perception globale de la vie, qui est du domaine de l'esprit et non du cerveau. L'aptitude avec son fonctionnement se situe dans les limites du cerveau, elle devient donc impitoyable, indifférente au processus global de la vie. L'aptitude suscite la vanité, l'envie, et son accomplissement devenant primordial, elle engendre l'inimitié, le désordre, la souffrance ; elle n'a de valeur que dans une conscience totale de l'existence. La vie ne se limite pas au niveau fragmenté que sont le domaine alimentaire, celui du sexe, de la prospérité ou de l'ambition ; la

vie n'est pas fragmentaire ; quand elle le devient, elle se transforme en désespoir absolu, en souffrance sans fin. Le cerveau fonctionne en se spécialisant dans la fragmentation, dans des activités qui l'isolent dans le champ limité du temps. Il est incapable de voir la totalité de la vie ; aussi éduqué soit-il, le cerveau n'est qu'une partie et non l'ensemble.

Seul l'esprit voit la totalité et dans son domaine est inclus le cerveau ; celui-ci, quoiqu'il fasse, ne peut contenir l'esprit.

Pour voir totalement, le cerveau doit se trouver en état de négation. La négation n'est pas l'opposé de l'affirmation ; tous les opposés sont reliés entre eux. La négation n'a pas d'opposé. Pour que la vision soit totale, il faut que le cerveau soit en état de négation absolue ; il ne doit pas intervenir par ses évaluations, justifications, condamnations et défenses. Il faut qu'il soit silence, sans aucune contrainte, laquelle ferait de lui un cerveau mort, uniquement capable d'imiter et de se conformer. C'est en état de négation qu'il se trouve dans une immobilité sans choix. C'est alors seulement que se produit la vision totale. L'esprit est alors pleinement éveillé et cet état ne comporte ni observateur ni observé, mais seulement lumière, clarté. La contradiction et le conflit entre penseur et pensée prennent fin.

Paris, France

Du 4 Septembre au 25 Septembre 1961

Carnets

Rome et Florence

Du 27 Septembre Au 18 Octobre 1961

Le 27 (En séjour à Rome où il était arrivé le 25.).

Nous nous promenions sur l'esplanade surplombant la plus grande basilique, puis avons descendu jusqu'à la fontaine les célèbres marches couvertes de fleurs de tant de couleurs ; après avoir traversé la place pleine de monde, nous nous sommes engagés dans une rue étroite et calme, sans trop de voitures (via Margutta) ; là, dans cette rue à peine éclairée, dont peu de boutiques échappaient à la mode, soudain, inattendu, vint cet « otherness », si beau, si intensément tendre que le corps et le cerveau se trouvèrent privés de tout mouvement. Depuis quelques jours, il n'avait pas manifesté l'immensité de sa présence ; il était là vaguement à l'arrière plan, un souffle, mais ici l'immense se manifestait, à la fois aigu et patient, en attente. La pensée, le mot n'existaient plus et c'était une étrange joie, une clarté. Elle nous suivit au long de la rue étroite, jusqu'à ce que le grondement de la circulation et la foule des trottoirs nous engloutissent. Elle était une bénédiction, au delà de toute image, de toutes pensées.

Le 28.

Par instants, inattendu, soudain, l'« otherness » est venu, pour repartir sans qu'il y ait invite ou besoin. Tout besoin, toute exigence doivent cesser totalement pour qu'il puisse être.

Dans les premières heures calmes du matin, précédant le tintamarre des voitures, se déployait la beauté. Ce n'était pas une recherche par les pouvoirs limités de la pensée, ni une perception sensitive ; ni l'expression d'une substance extérieure ou intérieure ; ni le mouvement du temps, puisque le cerveau était immobile. C'était la 195 négation totale de tout le connu, non une réaction, mais un refus sans cause ; un mouvement dans une liberté totale, sans direction, sans dimension ; ce mouvement était imprégné d'une énergie illimitée dont l'essence même était l'immobilité. Son action était totale inaction, et l'essence de cette inaction est liberté. Au contact de la pensée, cette félicité et cette extase disparurent.

Le 30.

Derrière les collines romaines, le soleil s'abîmait en de somptueux nuages ; répandus en travers du ciel, ils étincelaient, touchant de splendeur toute la terre, même les poteaux télégraphiques et les interminables rangées d'immeubles. Ce serait bientôt la nuit, la voiture roulait vite (En route pour Circeo, sur la côte entre Rome et Naples.). Les collines s'effacèrent et la campagne devint plaine. Regarder avec la pensée ou sans la pensée sont deux choses différentes. Regarder avec la pensée ces arbres bordant la route, ces bâtiments au-delà des champs desséchés, garde le cerveau ancré au temps, à l'expérience, au souvenir ; le mécanisme de la pensée fonctionne sans arrêt, sans fraîcheur, sans repos ; le cerveau, s'il n'a pas le pouvoir de récupérer, devient morne, insensible. Sans fin mis au défi, sa réponse n'est ni adéquate, ni nouvelle. Ce regard de la pensée maintient le cerveau dans l'ornière de l'habitude et de l'évocation ; il se fatigue, s'engourdit ; il vit dans les étroites limites qu'il s'est assignées et n'est jamais libre. Cette liberté apparaît quand la pensée ne regarde pas ; re-

garder sans pensée ne signifie pas observation vide, absence distraite. Quand la pensée ne regarde pas, qu'il n'y a que l'observation sans le processus mécanique de souvenir et de comparaison, de justification et de condamnation, ce regard ne fatigue pas le cerveau puisque tous les mécanismes du temps ont pris fin. Renouvelé par un repos total, le cerveau peut répondre sans réaction, vivre sans détérioration et mourir sans problème torturant. Regarder sans pensée, c'est voir sans que s'interposent le temps, le savoir et le conflit. Cette liberté de vision n'est pas une réaction ; toutes les réactions sont suscitées par des causes ; regarder sans réaction n'est pas une attitude d'indifférence, de désintérêt, ou de retrait insensible. Voir sans le mécanisme de la pensée est vision totale, sans division ni particularisme, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il n'y ait point de séparation et de dissemblance. L'arbre ne devient point maison, ni la maison arbre. Voir sans pensée ne met pas le cerveau en sommeil ; il est au contraire pleinement éveillé, attentif, sans souffrance ni friction. Hors des frontières du temps, l'attention est l'épanouissement de la méditation.

Le 3 octobre.

Les nuages somptueux emplissaient l'horizon, sauf à l'ouest où le ciel était clair. Certains étaient sombres, lourds d'orage et de pluie, d'autres d'un blanc pur, pleins de lumière, de splendeur. De toutes formes, de toutes tailles, délicats, menaçants, houleux, se chevauchant, chaotiques, ils étaient d'une force et d'une beauté gigantesques. Immobiles en apparence et pourtant animés d'un puissant mouvement interne, rien ne pouvait porter atteinte à leur stupéfiante immensité. Une douce brise soufflait de l'ouest, poussant ces vastes nuées d'ombre et de lumière vers les collines qui, les recevant, leur donnaient forme, semblaient se mouvoir avec elles. Ces collines aux villages épars attendaient les pluies si longues à venir ; elles reverdiraient bientôt, et les arbres perdraient leurs feuilles à l'approche de l'hiver. Sur la route droite bordée d'arbres bien dessinés, la voiture rapide adhérait fermement, même dans les virages ; elle était faite pour la vitesse et fonctionnait parfaitement ce matin-là (Sur le chemin du retour vers Rome, après un séjour de trois jours à Circeo où il avait séjourné à l'hôtel La Baya d'Argento.). Sa forme basse, effilée, lui permettait de coller à la chaussée. Déjà nous quitions la campagne pour entrer dans la ville (Rome), mais ces nuages étaient là, immenses, furieux, en attente.

Au milieu de la nuit (à Circeo), dans le calme absolu que seul troublait l'appel d'une chouette solitaire, dans une petite maison des bois (Une des petites maisons dans un jardin boisé, appartenant à l'hôtel de Circeo. L'endroit était très tranquille, chaque petite maison comportait deux chambres, une salle de bain et un salon.), la méditation était pur ravissement, sans un frémissement de la pensée aux incessantes subtilités ; devant ce mouvement sans fin, le cerveau, cessant tout mouvement propre, observait à partir du vide. C'était un vide qui n'avait jamais connu le savoir, qui n'avait jamais connu l'espace ; vide du temps, vide au delà de tout voir, de tout savoir, de tout être. Et en ce vide, le déchaînement ; déchaînement d'un orage, de l'univers en explosion, déchaînement d'une création qui ne trouverait jamais d'expression. C'était le déchaînement de toute vie, de la mort, de l'amour. Et pourtant c'était le vide, un vide immense, illimité, que rien ne pourrait jamais combler, transformer, recouvrir. La méditation était l'extase de ce vide.

Les rapports subtils qui relient entre eux l'esprit, le cerveau et le corps, constituent le jeu compliqué de la vie. La souffrance survient quand l'un prédomine, et que l'esprit ne peut plus dominer le cerveau ou l'organisme physique ; quand règne entre eux l'harmonie, l'esprit peut alors consentir à les habiter ; il n'est l'objet ni de l'un ni de l'autre. Le tout peut contenir la partie, mais le détail, le fragment ne pourra jamais formuler le tout. La coexistence harmonieuse du corps et du cerveau exige une incroyable subtilité, car l'un comme l'autre tendent à contraindre, à décider, à dominer.

L'intellect peut détruire le corps et il le fait ; mais celui-ci, par son insensibilité et sa pesanteur, peut pervertir l'intellect et provoquer sa détérioration. Négliger le corps, avec ses appétits, ses tendances au laisser-aller, peut l'alourdir, le rendre insensible, et provoquer la faiblesse de la pensée. Et raffinement progressif de la pensée, de sa ruse, amène celle-ci à négliger les besoins du corps, lequel commence alors à pervertir la pensée. Un corps gras et grossier fait écran aux subtilités de la pensée laquelle, fuyant les conflits, les problèmes qu'elle a engendrés, fait du corps un objet pervers. Une harmonie et une sensibilité doivent imprégner le corps et le cerveau pour leur permettre de saisir l'incroyable subtilité de l'esprit qui est explosion, destruction continues. L'esprit n'est point le jouet du cerveau dont la fonction est mécanique.

Une fois comprise l'absolue nécessité d'une totale harmonie du corps et du cerveau, ce dernier veille alors sur le corps sans le dominer, ce qui aiguise le cerveau et affine la sensibilité du corps. L'acte de voir est le fait, avec lui il n'est pas de discussion possible. Il peut être écarté, nié, évité, mais il reste un fait. C'est la compréhension du fait qui est essentielle et non son évaluation. Quand le fait est perçu, le cerveau devient vigilant et surveille les habitudes, facteurs de dégénérescence du corps. Alors, la pensée ne contrôle pas le corps, ni n'impose de discipline, car celle-ci étant contrainte, engendre l'insensibilité ; toute forme d'insensibilité est détérioration, dessèchement. A nouveau au réveil, dans la senteur d'un petit bois tout proche, avant que n'ait repris le bruit des voitures remontant la colline (Il séjournait à Rome, via dei Colli délia Farnesina, une nouvelle rue très calme. Le petit bois était de l'autre côté de la rue.), la pluie martelait la fenêtre et cet « otherness » emplissait à nouveau la chambre ; il était intense, et avec lui une sorte de fureur, le déchaînement de l'orage, de la rivière grondante, débordante, la fureur de l'innocence. Sa présence dans la pièce était si abondante que toute forme de méditation cessait, laissant le cerveau observer, sentir à partir de son propre vide. Cela a duré très longtemps malgré, ou peut-être à cause du déchaînement de son intensité. Le cerveau demeura vide, rempli de cet « otherness » qui faisait voler en éclat tout objet de pensée, de sentiment ou d'observation ; vide dans lequel rien n'existait. Il était destruction totale.

Le 4.

Le train (vers Florence) roulait très vite, à plus de 145 kilomètres à l'heure ; les villes sur les collines étaient familières et le lac (Trasimène) une vieille connaissance, comme l'était cette campagne où poussent l'olivier et le cyprès, comme cette route longeant la voie ferrée. Il pleuvait, au grand contentement de la terre, assoiffée depuis des mois ; maintenant le vert des nouvelles pousses sortait et les rivières roulaient de gros bouillons bruns, rapides. Le train longeait les vallées, sifflant aux carrefours des voies. A son passage, profitant des ralentissements, les ouvriers travaillant le long de la voie levaient la tête et faisaient des signes de la main. C'était un matin frais, agréable, l'automne teintait les feuillages de brun, de jaune. On labourait profondément pour les semailles d'hiver et les collines paraissaient si amicales, si douces et anciennes, jamais trop hautes. Le train reprenait de la vitesse et les mécaniciens nous souhaitèrent la bienvenue en nous invitant dans leur cabine, selon leur habitude depuis plusieurs années. Ils nous l'avaient proposé sur le quai du départ. Ils étaient aussi amicaux que les rivières et les collines. Leur fenêtre ouvrait largement sur la campagne et les collines, leurs villes et la rivière que nous suivions semblaient attendre le grondement familier de leur train. Le soleil effleurait quelques hauteurs, souriait sur la face de la terre.

Nous roulions vers le nord où le ciel s'éclairait et le cyprès, l'olivier contre le ciel bleu étaient si délicats dans leur splendeur. La terre comme toujours était merveilleuse. La nuit était profonde et la méditation emplissait les espaces du cerveau, s'étendait au-delà. La méditation n'est pas conflit, combat entre ce qui est et ce qui

devrait être ; pas de contrôle, donc pas de distraction. Pas de contradiction entre le penseur et la pensée, puisqu'aucun d'eux n'existait. Il n'y avait que la vision sans observateur, vision née du vide, et le vide était sans cause. Toute causalité engendre l'action que l'on appelle action.

Comme l'amour est étrange et comme il est devenu respectable: l'amour de Dieu, l'amour du prochain, l'amour de la famille. Comme il a été clairement délimité, le profane, le sacré ; le devoir et la responsabilité ; l'obéissance et l'acceptation de mourir et de donner la mort. Les prêtres en parlent comme les généraux qui préparent la guerre ; les politiciens, les mères de famille, ne cessent de la déplorer. La jalousie et l'envie nourrissent l'amour, la relation humaine est enfermée dans sa prison. On le voit sur les écrans, dans les revues, hautement proclamé par chaque station de radio et de télévision. Et quand la mort emporte l'amour, il reste la photo dans son cadre, ou l'image sans cesse revue par la mémoire ; il peut encore être fermement enchâssé dans la croyance. Les générations successives se nourrissent de cela, et la souffrance se perpétue sans fin.

La continuité de l'amour est le plaisir, toujours accompagné de la douleur, mais nous essayons d'éviter l'un tout en nous cramponnant à l'autre. Cette continuité dans une relation représente sa stabilité, sa sécurité. Et la relation ne supporte pas de changement, puisqu'elle est habitude, source de sécurité et de souffrance. C'est à ce mécanisme sans fin de plaisir et de peine que nous nous crampons ; c'est cela que l'on appelle l'amour. Et l'on fuit cette lassitude dans la religion, le romanesque sentimental. Son nom change selon chacun, mais l'attitude romanesque est une merveilleuse échappatoire au plaisir et à la peine. Et bien sûr le refuge ultime, l'espoir, est en Dieu, devenu si respectable et rentable.

Mais rien de cela n'est l'amour. L'amour n'a pas de continuité ; il ne peut être reconduit à demain, il n'y a pas de futur dans l'amour. C'est la mémoire qui en a un, et les souvenirs sont les cendres de toutes les choses mortes et ensevelies. Il n'y a pas de demain dans l'amour, on ne peut le capter dans le temps, ni le rendre respectable. Il est là quand le temps n'est pas. Il ne promet rien, ne donne aucun espoir ; l'espoir engendre le désespoir. L'amour ne procède d'aucun dieu, d'aucune religion, et par là, d'aucune pensée ni sentiment. Il n'est pas forgé par le cerveau. Il vit et meurt à chaque instant. C'est une chose terrible, car l'amour est destruction, destruction sans lendemain. L'amour est destruction.

Le 5.

Dans le jardin, il y a un très grand arbre (Une yeuse. Il était en séjour dans une villa (Il Leccio) au nord de Florence, au dessus de Fiesole.), son tronc est énorme et, durant la nuit, ses feuilles sèches bruissaient dans le vent d'automne ; chaque arbre vivait, frémissait, et l'hiver était encore loin ; tous chuchotaient, criaient même, dans le vent incessant. Mais le grand arbre dominait le jardin ; il dépassait les quatre étages de la maison et le fleuve (le Mugnone) le nourrissait. Ce n'était pas un de ces grands cours d'eaux tortueux, dangereux, mais son histoire était célèbre. Ses méandres passent d'une vallée à l'autre et il se jette plus loin dans la mer. Il n'est jamais à sec et l'on voit des pêcheurs penchés sur les parapets des ponts ou assis au long de ses rives. La plainte de la petite cascade emplît l'air de la nuit et semble dialoguer inlassablement avec le vent et le bruissement des feuilles. C'était un matin frais, quelques nuages épars dans un ciel bleu ; un peu à l'écart, deux cyprès dressent plus haut que d'autres leur forme sombre.

A nouveau, bien après minuit, dans le bruit du vent traversant les arbres, la méditation devint explosion puissante, détruisant tout le contenu du cerveau ; chaque pensée façonne chaque réaction, limite l'action. L'action née de l'idée est non-action, elle engendre le conflit, la souffrance. C'était dans l'instant immobile de la méditation que

se trouvait la force. La force n'est pas tissée par la volonté ; la volonté est résistance et l'action qui en découle engendre désordre et souffrance, tant intérieurs qu'extérieurs. La force n'est pas l'opposé de la faiblesse ; tous les opposés contiennent leur propre contradiction.

Le 7.

Il commençait à pleuvoir et le ciel était maintenant complètement couvert. Un peu plus tôt, d'immenses nuages avaient emplis l'horizon en un spectacle somptueux ; immenses, paisibles, de cette paix que donne une grande puissance. Et, toutes proches, les collines toscanes attendaient leur déchaînement. Cela se produisit la nuit en un éclatement de tonnerre et d'éclairs exposant au regard chaque feuille frémissante, offerte au vent, à la vie. Nuit splendide, emplie d'orage, de vie, d'immensité. Et durant tout l'après-midi, venue de l'« otherness », dans la voiture, dans la rue. Présent presque toute la nuit et encore tôt ce matin, longtemps avant l'aube, alors que la méditation se frayait un chemin dans les profondeurs, les hauteurs inconnues ; présence insistante, déchaînée. La méditation céda devant cet « otherness » présent dans la chambre, dans les branches de cet arbre immense ; il était si incroyablement puissant, si vivant, qu'on le ressentait jusque dans la moelle des os ; sa pression semblant traverser l'être, immobilisait totalement le cerveau et le corps. D'abord empreint de douceur au cours de la nuit, rendant le sommeil très léger, à l'approche de l'aube il se fit puissance écrasante, pénétrante. Corps et cerveau, très alertes, écoutaient le bruissement des feuilles et voyaient apparaître l'aube derrière les branches sombres d'un grand pin. Empli d'une grande tendresse et d'une beauté dépassant toute pensée, toute émotion. Et avec lui, la bénédiction.

La force n'est pas l'opposé de la faiblesse ; tous les opposés engendrent d'autres opposés. La force ne naît pas de la volonté et celle-ci est action dans la contradiction. Il existe une force sans cause, qui n'est pas le produit de multiples décisions. C'est cette force qui existe dans le refus et la négation ; c'est cette force qui surgit de la solitude absolue. C'est cette force qui survient quand tout conflit, tout effort ont complètement cessé. Elle est là quand toute pensée et tout sentiment ont pris fin et que seule existe la vision. Elle est là quand l'ambition, l'avidité, l'envie ont cessé hors de toute contrainte, effacées devant la compréhension. Cette force est là quand l'amour est la mort, quand la mort est la vie. L'essence de la force est humilité.

Quelle force a, au printemps, la feuille nouvelle si vulnérable, si facilement détruite. La vulnérabilité est l'essence de la vertu. La vertu n'est jamais forte ; elle ne peut soutenir l'éclat de la respectabilité, ni la vanité de l'intellect. La vertu n'est pas continuité mécanique de l'idée, de la pensée devenue habitude. La force de la vertu réside dans la facilité avec laquelle elle peut être détruite pour renaître à nouveau. Force et vertu vont de pair, car l'une n'existe pas sans l'autre. Elles ne peuvent survivre que dans le vide.

Le 8.

Il avait plu toute la journée ; les routes étaient boueuses, la rivière roulait davantage d'eau brune et la petite cascade faisait plus de bruit. Cette nuit calme était une invite aux pluies, elles ne se sont arrêtées qu'au matin. Et soudain, ce fut le soleil et vers l'ouest, le ciel bleu et limpide, lavé par la pluie et paré de ces énormes nuages de lumière, de splendeur. C'était un matin merveilleux ; le regard se porta vers l'ouest, vers ce ciel si intensément bleu et toute pensée, toute émotion, disparurent ; cette vision émanait du vide.

Avant l'aube, la méditation était une immense ouverture dans l'inconnu. Rien ne peut ouvrir la porte, sinon la complète destruction du connu.

La méditation est explosion dans la compréhension. Il n'est pas de compréhension sans la connaissance de soi ; apprendre à se connaître n'est pas une accumulation de savoir ; cette accumulation y ferait obstacle, car apprendre n'est pas un processus additif. Apprendre, comme comprendre, se fait d'instant en instant. Ce processus total est explosion dans la méditation.

Le 9.

Tôt ce matin, le ciel était sans nuage ; le soleil se levait derrière les collines de Toscane, grises d'oliviers et piquées de sombres cyprès. Point d'ombre sur le fleuve, les feuillages des trembles ne bougeaient pas. Quelques oiseaux pépiaient, qui n'avaient pas encore migré, et le fleuve semblait immobile ; quand le soleil apparut derrière lui, de longues ombres s'étendirent sur l'eau calme (Un petit étang alimenté par un torrent, dans les bois.). Mais une douce brise s'était levée sur les collines, remontant les vallées, agitant les feuillages dans le soleil du matin. De longues, de courtes ombres, des larges, des petites sur les eaux brunes, scintillantes ; une cheminée isolée commença à exhaler une fumée grise qui s'étendit jusque dans les arbres. Matin d'enchantement et de beauté, tant d'ombres, tant de feuilles frémissantes. Malgré le soleil d'automne, un parfum dans l'air évoquait le souffle du printemps. Une petite voiture gravissait la côte à grand bruit, mais les mille ombres demeurèrent immobiles. C'était un matin merveilleux.

Cela a commencé soudainement hier après-midi, dans une pièce donnant sur une rue bruyante (Un appartement à Florence où il avait rendu une visite.) ; la force et la beauté de l' « otherness » s'étendaient de la pièce jusqu'à la rue, au-delà des jardins, des collines. Il était là, immense, impénétrable, présent au cours de l'après-midi et aussi au moment du coucher, intense, déchaîné, bénédiction empreinte de grande sainteté. On ne peut s'y habituer, car il est toujours différent, toujours nouveau en qualité, d'une signification subtile, d'un éclat neuf, d'un quelque chose jamais perçu jusqu'alors. On ne pouvait en faire un souvenir observable à loisir ; il était là et nulle pensée ne pouvait l'approcher, car le cerveau était immobile, il n'y avait pas de temps pour expérimenter, engranger. En sa présence, toute pensée s'arrêtait.

L'intense énergie de la vie est toujours présente, le jour comme la nuit. Elle est sans friction, sans direction, sans choix, sans effort. Elle est là si intense, que la pensée et le sentiment ne peuvent la capturer pour la façonner selon leurs chimères ; leurs croyances, leurs expériences et leurs besoins. Elle est là en telle abondance que rien ne peut l'amoindrir. Mais nous essayons de l'utiliser, de l'orienter, de l'enfermer dans le moule de notre existence, et par conséquent la déformons pour l'adapter à notre modèle, notre expérience, notre savoir. Ce sont l'ambition, l'envie, l'avidité qui restreignent cette énergie, provoquant ainsi le conflit et la souffrance ; la cruauté de l'ambition, qu'elle soit personnelle ou collective, déforme son intensité, ce qui provoque la haine, l'antagonisme, le conflit. Tout mouvement d'envie pervertit cette énergie, créant le mécontentement, le malheur, la peur ; avec la peur viennent la culpabilité et l'anxiété, la souffrance sans fin qu'engendrent la comparaison et l'imitation. C'est cette énergie pervertie qui fait le prêtre comme le général, le politicien comme le voleur. Cette énergie sans limite, tronquée par notre désir de permanence et de sécurité, est le sol où croissent les idées stériles, la compétition, la cruauté et la guerre ; elle est la cause de ce conflit incessant qui oppose l'homme à l'homme.

Quand tout ceci est écarté, facilement, sans effort, alors seulement se manifeste cette intense énergie qui n'existe et ne s'épanouit que dans la liberté. Ce n'est que dans la liberté qu'elle ne provoque ni conflit ni souffrance. C'est là seulement qu'elle s'accroît et n'a point de fin. C'est la vie qui n'a pas de commencement, pas de fin ; c'est la création qui est amour, destruction.

L'énergie orientée dans une seule direction ne conduit qu'au conflit, à la souffrance ; l'énergie qui exprime la vie dans sa totalité est félicité infinie.

Le 12.

Le ciel était jaune au couchant, le sombre cyprès et l'olivier d'argent étaient saisissants de beauté ; plus bas, on apercevait la courbe dorée du fleuve. C'était un soir splendide, plein de lumière et de silence. De cette hauteur (De S. Miniato al Monte, au sud de l'Arno.), la ville apparaissait dans la vallée ; on voyait le dôme et le beau campanile, et aussi le fleuve sinuant à travers la cité. Descendant la pente depuis les marches, l'on était pénétré de la grande beauté de cette soirée. Peu de monde, les quelques touristes agités et bavards étaient passés par là un peu plus tôt, prenant des photos et ne voyant presque rien. L'air était parfumé et, dans le soleil couchant, le silence devint intense, d'une densité et d'une profondeur sans fond. Seul ce silence permet de voir et d'écouter vraiment, et de lui survint la méditation, malgré tous les cahots de la petite voiture descendant bruyamment la côte. Deux pins familiers contre le ciel jaune semblaient nous apparaître pour la première fois ; la douce colline était couverte d'oliviers argentés, de sombres cyprès solitaires partout présents. La méditation était explosion, elle ne découlait pas d'un plan minutieux ou imposé, ni d'un assemblage voulu. C'était une explosion ne laissant aucune trace du passé. Elle faisait éclater le temps et celui-ci n'aurait plus jamais à s'arrêter. Tout était sans ombre dans cette explosion et voir sans ombre, c'est voir au delà du temps. Merveilleuse soirée, pleine de gaieté, d'espace. La ville bruyante avec ses lumières, le train rapide et silencieux étaient contenus dans ce vaste silence dont la beauté était partout.

Le train filant vers le sud (vers Rome) était bondé de touristes et d'hommes d'affaires qui fumaient sans arrêt et mangeaient beaucoup au repas. La campagne était magnifique, rafraîchie, lavée par la pluie, sous un ciel maintenant sans nuage. Sur les collines, de vieilles cités entourées de murs, le lac bleu plein de souvenirs, sans une ride ; à cette riche campagne succéda une pauvre terre aride où les fermes semblaient moins prospères, les volailles plus maigres, il n'y avait plus de gros bétail, mais seulement quelques moutons. Le train accélérât, essayant de combler son retard. C'était une journée merveilleuse et, dans le compartiment enfumé, avec ses voyageurs qui regardaient à peine par la fenêtre, l'« otherness » était là et fut présent toute cette nuit, avec une telle intensité que le cerveau en ressentait la pression. Comme si, au centre même de toute existence, il opérait dans sa pureté, son immensité. Le cerveau observait, comme il regardait le paysage défilé et, dans cet acte même, il alla au-delà de ses propres limites. Et pendant la nuit, par instants, la méditation était un feu en explosion.

Le 13.

Le ciel est dégagé, le petit bois d'en face plein d'ombres et de lumière. Au matin très tôt, avant que le soleil ne se montre au dessus de la colline que ne gravissaient pas encore les voitures, quand l'aube couvrait encore la campagne, la méditation était inépuisable. Enracinée dans la mémoire, la pensée toujours limitée ne peut aller très loin et ne devient, quand elle le fait, que spéculation imaginaire, sans fondement, sans validité. La pensée ne peut découvrir ce qui est et ce qui n'est pas au-delà de ses propres frontières du temps ; la pensée nous lie au temps. La pensée qui se démêle, se dégage de ses propres rets, n'est pas le mouvement total de la méditation. La pensée en conflit avec elle-même n'est pas la méditation ; la fin de la pensée et le commencement de ce qui est neuf est méditation. Le soleil projetait des formes sur le mur, les voitures gravissaient la colline et maintenant, les ouvriers du chantier voisin sifflaient et chantaient.

Le cerveau est agité, c'est un instrument étonnamment sensible. Recevant sans cesse des impressions, il les interprète, les met en réserve ; éveillé ou endormi, il n'est

jamais en repos. Ses seules préoccupations sont la survie et la sécurité, réactions animales héréditaires ; il élabore sur elles ses mécanismes de ruse, tant intérieures qu'extérieures ; il a pour protection ses dieux, ses vertus et ses règles morales ; ses désirs, ses ambitions, ses contraintes et ses conformismes sont l'expression de son besoin impérieux de sécurité et de survie. Extrêmement sensible, le cerveau entreprend, par son mécanisme de pensée, l'aménagement du temps en multiples hières, aujourd'hui et nombreux lendemains, ce qui lui donne une occasion de différer ou d'accomplir ; ajournement, idéal et accomplissement assurent sa pérennité. Pourtant cela recèle toujours la souffrance ; d'où cette fuite dans la croyance, le dogme, l'action et toutes les formes de divertissement, y compris les rituels religieux. Mais demeurent la mort et la crainte qu'elle suscite ; la pensée recherche alors réconfort et délivrance en des croyances plus ou moins rationnelles, des espoirs, des conclusions. Les mots, les théories deviennent étonnamment importants, et l'être en vit, fondant la structure entière de son existence sur ces sentiments que suscitent les mots et les conclusions. Le cerveau et sa pensée fonctionnent à un niveau très superficiel, bien que celle-ci ait espéré atteindre la profondeur. Et cela parce que la pensée est superficielle, si érudite et habile soit-elle. Au sein de la totalité de la vie, le cerveau et ses activités ne représentent qu'un fragment qui s'est attribué une importance prépondérante, tant pour lui-même que dans ses rapports avec les autres fragments. Son existence même est faite de cette fragmentation et de la contradiction qu'elle entraîne. Il ne peut comprendre le tout et quand il s'aventure à concevoir la totalité de la vie, il ne peut le faire qu'en termes d'opposés et de réactions, qui n'engendrent que conflit, désordre et malheur.

La pensée ne pourra jamais comprendre ou formuler la totalité de la vie. Ce n'est que dans le silence absolu du cerveau et de la pensée, quand ceux-ci ne sont pas endormis ou neutralisés par la discipline, la contrainte ou l'hypnotisme, qu'apparaît la conscience du tout. Si étonnamment sensible, le cerveau peut être silencieux, immobile dans sa sensibilité, très éveillé et attentif, mais absolument immobile. Quand cesse le temps et sa mesure, alors seulement apparaît le tout, l'inconnaissable.

Le 14.

Dans les jardins (de la Villa Borghese), au milieu du bruit de la ville, de ses odeurs, parmi les pins parasol et les nombreux arbres jaunissants, brunissants, au cours d'une marche recueillie, sur le sol humide et parfumé, conscience de l' « otherness ». Il était là, plein de beauté, de tendresse ; non que l'on y ait pensé - il écarte toute pensée - mais il était présent avec tant d'abondance qu'il provoqua surprise et ravissement. Le sérieux de la pensée est si fragmentaire et immature, mais il doit nécessairement exister un sérieux qui n'est pas le fruit du désir. Il existe un sérieux doué de la qualité de lumière dont la nature même est de pénétrer, c'est une lumière sans ombre ; ce cerveau est infiniment souple et donc joyeux. En sa présence, chaque arbre, chaque feuille, chaque brin d'herbe et chaque fleur s'emplirent de vie intense, splendide ; couleur intense, ciel illimité. La terre humide parsemée de feuilles était vie.

Le 15.

Le soleil matinal éclaire le petit bois d'en face ; un matin de paix, de calme et de douceur, le soleil n'est pas trop chaud, l'air est frais. Chaque arbre est si étonnamment vivant, animé de tant de couleurs, de tant d'ombres, en appel, en attente. Bien avant l'aube, alors que tout était silence, qu'aucune voiture ne remontait la colline, la méditation était mouvement empreint de bénédiction. Ce mouvement se déversait dans l'« otherness », présent dans la pièce, l'emplissant en surabondance, débordant sans fin, au-delà de tout. Il y avait en lui une profondeur insondable, d'une telle immensité, et la paix. Cette paix qui n'a jamais connu le conflit ni la contamination de la pensée et du temps. Ce n'était point la paix ultime, mais quelque chose de terrible-

ment et dangereusement vivant. Et sans défense. Toute forme de résistance est violence comme l'est aussi la concession. Ce n'était pas la paix qu'engendre le conflit ; elle était au-delà de tout conflit, comme de ses opposés. Elle n'était pas le fruit de la satisfaction ou du mécontentement, qui contiennent les germes de la dégradation.

Le 16.

C'était avant l'aurore, avant que ne commence le bruit dans la ville endormie. Le cerveau qui s'éveillait s'apaisa en présence de l'« otherness ». Il était venu si doucement, hésitant, attentif, car les yeux étaient encore pleins de sommeil, mais avec lui, un bonheur ineffable, celui d'une grande simplicité, d'une grande pureté.

Le 18.

Dans l'avion (En vol vers Bombay, où il est arrivé le 20. Pas de notes le 19.). Éveillé au milieu de la nuit (à Rome) par un orage, une pluie diluvienne qui battait la fenêtre et les arbres de la rue. Après une journée très chaude, l'air s'était délicieusement rafraîchi ; l'orage s'était déchaîné sur la ville endormie. Les routes étaient mouillées, encore désertes en cette heure matinale ; le ciel était toujours chargé de lourds nuages et l'aube couvrait la campagne. L'église (St. Jean de Latran), et sa mosaïque d'or, brillait encore d'une lumière artificielle. L'aéroport était loin (L'aéroport de Ciampino, celui de Fiumicino n'ayant pas encore été construit.) et la puissante voiture roulait parfaitement, faisant la course avec les nuages. Ayant dépassé quelques voitures, à chaque tournant elle s'accrochait à la route, au maximum de sa vitesse. S'étant trop longtemps retenue dans la ville elle pouvait maintenant donner sa mesure. Trop vite, ce fut l'aéroport. L'air était imprégné de l'odeur de la mer et de la terre humide, les champs étaient sombres, fraîchement labourés et le vert des arbres si brillant, bien que l'automne n'ait encore touché que quelques feuilles. Le vent soufflait de l'ouest et il n'y aurait pas de soleil ce jour là. Chaque feuille avait été lavée, la paix et la beauté recouvraient la campagne.

Au coeur de la nuit, dans le calme qui suivit l'éclair et le tonnerre, le cerveau était absolument immobile et la méditation s'ouvrait sur un vide sans mesure. C'est sa sensibilité même qui l'immobilisait, d'une immobilité sans cause ; l'action d'un silence ayant une cause est désintégration. Son immobilité était telle que l'espace limité d'une chambre était aboli et le temps s'était arrêté. Seule existait une attention éveillée avec un centre attentif, en laquelle l'origine de la pensée avait disparu, sans violence, naturellement, facilement. Elle pouvait entendre la pluie et les bruits de la chambre voisine ; elle écoutait sans interpréter, observait sans l'aide du savoir. Le corps aussi était immobile. La méditation céda à l'« otherness », éclatant d'une pureté qui ne laissait pas de trace ; il était simplement là et rien n'existait. Du fait de ce néant, il était. Pureté de toute essence. Cette paix est un vaste espace, illimité, un vide incommensurable.

Rome et Florence

Du 27 Septembre Au 18 Octobre 1961

Carnets

Bombay et Rishi Valley

Du 20 Octobre au 20 Novembre 1961

Le 20.

A près de treize mille mètres au-dessous de nous, la mer paraissait plate, si calme, si vaste, si vide de tout mouvement ; le désert, les collines rouges, brûlantes, sans arbres, belles et sans pitié ; encore la mer, puis les lumières lointaines de la ville où débarquaient tous les passagers. Et ce furent les cris, la montagne de bagages, la douane, puis le long trajet à travers les rues mal éclairées et la chaussée envahie par une population en constante augmentation, les mille odeurs pénétrantes, les voix aiguës, les temples ornés, les voitures aux guirlandes de fleurs - c'était un jour de festival - les riches demeures, les sombres bidonvilles, puis après une pente raide, la voiture s'arrêta et la porte s'ouvrit.

Il y a là un arbre couvert de feuilles vertes, brillantes ; très calme dans sa dignité, sa pureté ; il est entouré de maisons mal proportionnées, où vivent des gens qui n'ont jamais regardé une seule de ses feuilles. Mais ils gagnent de l'argent, vont au bureau, boivent, font des enfants et mangent énormément. Hier soir, la lune le surplombait et sa sombre silhouette prenait vie. Et au réveil, à l'aube, la méditation avait la splendeur de la lumière, en présence de l'« otherness », dans une chambre étrangère. Et c'était à nouveau une paix insistante, imminente, ce n'était pas celle des politiciens ou des prêtres, ni celle des satisfaits ; trop vaste pour être contenue dans l'espace et le temps, pour être formulée par la pensée ou le sentiment. Elle était le poids de la terre et de tout ce qu'elle porte ; elle était les cieux et au-delà. L'homme doit cesser pour qu'elle puisse être.

Les défis, les problèmes du temps se répètent toujours et nos réponses ne concernent que l'immédiat qui nous absorbe constamment. Cette réponse immédiate à une exigence pressante est l'appartenance au monde avec ses problèmes, ses angoisses tenaces. L'intellectuel y répond par une action issue d'idées nées du temps, de l'immédiat, et les irréfléchis impressionnés, le suivent. Le prêtre d'une religion bien organisée, avec sa propagande et ses croyances, répond au défi selon la doctrine qui lui fut enseignée ; les autres suivent la voie tracée de l'acceptation ou du refus, du préjugé, de la rancune et chaque argument, chaque geste prolonge le désespoir, le désordre et la souffrance, en un enchaînement sans fin. Se détourner de tout cela ou lui donner le nom que l'on voudra n'est point y mettre terme. Il en est ainsi, qu'on le veuille ou non, que l'on ait examiné la chose avec esprit critique ou que l'on ait qualifié le tout d'illusion, de maya. C'est ainsi, et l'on mesure toujours. Ce sont ces réponses immédiates à une suite d'exigences immédiates qui doivent prendre fin. Notre réponse à une exigence temporelle proviendra alors d'un vide hors du temps, ou bien ne répondrons-nous pas, ce qui pourrait être la vraie réponse. Toute réponse née de la pensée et de l'émotion ne fera que prolonger le désespoir et l'angoisse devant les problèmes insolubles ; la réponse finale réside au-delà de l'immédiat.

Tout notre espoir, notre vanité, notre ambition, se trouvent dans l'immédiat, que celui-ci se projette dans le présent ou dans le futur des nombreux lendemains. C'est

ainsi que va la souffrance. La fin de la souffrance ne réside jamais dans la réponse immédiate aux nombreux défis. Elle réside dans la vision du fait.

Le 21.

Les palmiers se balançaient dignement, ployant avec plaisir, semble-t-il, sous la brise d'ouest venue de la mer ; ils paraissaient si loin de la rue bondée, bruyante. Sombres contre le ciel du soir, leurs grands troncs s'élançaient, affinés par des années de taille patiente ; ils dominaient le soir étoilé, la mer chaude. Ils se penchaient tant, que leurs palmes auraient pu vous saisir, vous enlever à la rue sordide, mais la brise du soir les reprenait, emplissant le ciel de leur mouvement. La rue était pleine de monde ; jamais elle ne serait propre, trop de crachats, trop de murs souillés par les affiches des derniers films, les placards électoraux aux symboles des partis ; cette rue repoussante était pourtant une des principales artères de la ville, bruyante, sillonnée de bus crasseux, de taxis aux kaxons stridents et la chaussée témoignait du passage de nombreux chiens. Un peu plus loin, la mer et le soleil couchant, boule de feu embrasant l'eau et les quelques nuages, après ce jour brûlant. C'était une mer lisse, mais rêveuse, sans repos. La soirée était trop chaude pour être agréable et la brise semblait avoir oublié son enchantement. Au long de cette rue sordide, dans la bousculade de la foule, la méditation était l'essence même de la vie. Le cerveau si sensible, attentif, complètement immobile, observait les étoiles, conscient des visages, des odeurs, des aboiements. Une seule feuille jaune tombée sur la route fut aussitôt écrasée sous les roues d'une voiture ; si pleine de couleur, de beauté, si facilement détruite.

Comme nous marchions dans la rue bordée de quelques palmiers, l'« otherness » survint, tel une vague porteuse de force et de pureté ; un parfum, un souffle d'immensité. Point de sentiment, d'illusion romantique, de pensée fragile ; il était là, clair et tranchant, sans vague éventualité, précis et déterminé. Présent, sacré, rien ne pouvait le toucher ni briser sa finalité. Le cerveau percevait le frôlement des autobus, la chaussée mouillée et les grincements de freins ; conscient de toutes ces choses et de la mer au loin, il n'y était pas relié mais était totalement vide, sans racines, observant depuis ce vide. L'« otherness » se faisait pressant, avec une insistance aiguë. Ce n'était pas un sentiment, ni une sensation, mais un fait aussi réel que l'appel de ce passant. Ce n'était pas une émotion, laquelle peut changer, se poursuivre, la pensée n'y avait pas accès. Sa présence avait la finalité de la mort qu'aucun raisonnement ne peut dissuader. Étant sans racine, sans lien, rien ne pouvait le contaminer, il était indestructible.

Le 23.

L'immobilité absolue du cerveau est une chose extraordinaire ; il est alors extrêmement sensible, plein de vigueur, de vie, conscient de tout mouvement extérieur, mais parfaitement calme. C'est parce qu'il est complètement ouvert, libre d'entraves, de quête et de désirs secrets ; étant libre, sans conflit, lequel est essentiellement un état de contradiction, il est absolument immobile, en état de vide ; ce vide n'est pas un état de vacuité, une absence, c'est l'énergie qui n'a pas de centre, de frontière. Descendant la rue encombrée, sordide et malodorante, dans le vacarme des autobus, le cerveau percevait ce qui l'entourait et le corps se déplaçait, sensible, conscient des odeurs, de la saleté, de la présence des travailleurs en sueur, mais cette conscience ne procédait d'aucun centre d'observation, de direction ou de critique. Pendant tout ce trajet, le cerveau fut sans aucun mouvement de pensée ou de sentiment ; inhabitué à la terrible chaleur et à l'humidité, le corps commençait à se fatiguer, pourtant le soleil était couché depuis un certain temps. C'était un phénomène étrange, bien qu'il se fut déjà produit à plusieurs reprises. On ne se fait jamais à ce genre de choses, car elles ne relèvent ni de l'habitude, ni du désir. Nous en sommes toujours surpris après coup.

L'avion (vers Madras) était bondé, étouffant, même à une altitude de trois mille mètres l'air ne semblait pas se rafraîchir. Et, dans ce vol matinal, soudain et tout à fait inattendu, survint l'« otherness ». Jamais le même, toujours neuf, inopiné. Curieusement, la pensée ne peut y revenir, le reconsidérer, l'examiner à loisir. La mémoire n'y participe pas, car chaque fois qu'il survient, il est si totalement nouveau et inattendu qu'il ne laisse aucun souvenir. C'est un événement total et complet, un événement qui ne laisse pas de trace dans la mémoire, ainsi est-il toujours neuf, jeune, surprenant. Il vint, dans une beauté extraordinaire, non à cause de la forme fantastique des nuages irradiants, ni par le ciel infiniment bleu et tendre ; ni cause, ni raison à son indicible beauté et c'est ce qui explique cette beauté. Il était l'essence, non pas de la somme des choses perçues et ressenties, mais celle de toute vie passée, présente et à venir, la vie hors du temps. Il était là et sa présence était la force vertigineuse de la beauté.

La petite voiture rentrait dans sa vallée (Rishi Valley, à quelques 270 km au nord de Madras et à 800 mètres d'altitude. Il y a là une école Krishnamurti où il séjournait.), loin des villes et des civilisations ; elle gravissait de petites routes cahotantes parsemées de nids de poule, prenant des virages serrés, gémissant et grinçant, mais faisait son chemin ; elle n'était pas vieille, mais avait été montée sans soin ; elle sentait l'essence et l'huile et se pressait aussi vite qu'elle le pouvait vers l'écurie, que la voie soit asphaltée ou pas. La campagne était magnifique ; il avait plu la nuit précédente. Les tamariniers, les banians, les autres arbres innombrables étaient pleins de vie, leurs feuillages si verts et frais, bien que certains dussent être très vieux. Les collines de terre rouge n'avaient rien de vertigineux, elles étaient douces et vieilles, peut-être les plus vieilles sur terre, sereines dans la lumière du soir qui leur donnait ce ton bleu, ancien, qu'on ne trouve qu'à certaines collines.

Quelques-unes étaient rocheuses, arides, et d'autres couvertes de broussailles, d'autres encore portaient quelques arbres, mais toutes étaient amicales, comme si elles avaient été les témoins de toute souffrance. Et la terre à leur pied était rouge, les pluies l'avait rougie davantage ; ce n'était pas le rouge du sang, du soleil ou d'une teinture fabriquée, mais le rouge de tous les rouges, si clair et pur que le vert n'en était que plus éclatant. C'était un soir merveilleux, l'air fraîchissait car nous étions à une certaine altitude.

Dans la lumière du soir, quand le bleu des collines bleuissait davantage, que le rouge de la terre devenait plus profond, l'« otherness » survint en silence, avec bénédiction. Chaque fois merveilleusement nouveau, pourtant toujours le même. Empreint d'une force immense, celle de la destruction, de la vulnérabilité. Venu dans une telle plénitude et disparu aussi vite que l'éclair ; l'instant avait échappé au temps. Le jour avait été fatigant, mais le cerveau était étonnamment alerte et voyait par lui-même, sans la participation de l'observateur ; vision issue non de l'expérience, mais du vide.

Le 24.

La lune montait au-dessus des collines, enveloppée d'un long nuage lui donnant un aspect fantastique. Elle était énorme, écrasant les collines, comme la terre et les pâturages verts ; sa course la conduisait vers un ciel plus clair, mais elle disparut bientôt dans de lourds nuages de pluie. Quelques gouttes tombèrent et la terre se réjouit ; il ne pleut pas beaucoup ici et chaque goutte compte ; le grand banian, le tamarinier, le manguier pourraient lutter pour survivre, mais la petite plante et le riz se réjouissaient de la moindre pluie. Ce ne fut malheureusement qu'une brève ondée et la lune brilla bientôt dans un ciel limpide. Il pleuvait en trombe sur la côte, mais ici, sur la terre assoiffée, les nuages passèrent. C'était un beau soir aux ombres profondes multiformes. Dans l'éclat de la lune, les feuillages lavés étincelaient dans l'ombre immobile. Alors que nous parlions en nous promenant, la méditation sous-tendait les

mots et la beauté de la nuit. Elle se poursuivait à une grande profondeur, s'écoulant au-dedans comme au-dehors, explosant, s'étendant. On en était conscient, elle était en mouvement ; ce n'était pas une expérience, laquelle est limitatrice ; tout cela avait lieu. Non que l'être y participât ; la pensée ne pouvait la partager, elle est trop futile et mécanique pour cela, l'émotion ne pouvait s'y mêler ; son activité était trop perturbante pour l'une comme pour l'autre. Elle se déroulait à une profondeur tellement inconnue, sans mesure possible. Tout cela dans un grand calme. C'était tout à fait surprenant, pas ordinaire du tout.

Les feuillages sombres brillaient et la lune était haute dans sa course vers l'ouest ; la chambre était inondée de lumière. De nombreuses heures passeraient avant l'aube ; pas un son, même les chiens du village gardaient le silence. Présent avec clarté et précision, l'« otherness » exigeait un état de veille et non de sommeil ; c'était un choix délibéré, celui d'être pleinement conscient de ce qui avait lieu. Dans le sommeil, cela aurait pu paraître un rêve, une suggestion venue de l'inconscient, un stratagème du cerveau, mais en plein éveil, cet étrange et inconnaissable « autrement » était une réalité tangible, un fait et non une illusion ou un rêve. Il était empreint d'une qualité - mais ce mot convient-il - impondérable et d'une force impénétrable. Là encore, ces mots sont dotés d'un certain sens, défini, comraunicable, mais ils perdent leur signification quand ils doivent évoquer l'« otherness » ; les mots sont des symboles, mais aucun symbole ne pourra jamais rendre la réalité. L'« otherness » était là, empreint d'une force si incorruptible que rien ne pouvait le détruire, car il était inapprochable. Le familier nous est accessible ; pour établir un dialogue avec lui, il faut un langage commun, un processus de pensée verbal ou non et surtout une connaissance mutuelle. Il n'y en avait pas. On peut, pour sa part, le qualifier d'une qualité ou d'une autre, mais au moment de sa manifestation il n'y avait plus de verbalisation, le cerveau était absolument immobile, sans le moindre mouvement de pensée. Mais l'« otherness » n'a de relation à rien et toute pensée, tout être, n'existe que par le processus de cause à effet ; ainsi, il n'était possible ni de le comprendre, ni de s'y relier. C'était une flamme inapprochable et l'on ne pouvait que la regarder à distance. Dans un réveil soudain, il était là. Et avec lui, une extase inattendue, une joie sans raison, sans cause puisqu'elle n'avait jamais été recherchée, poursuivie. Cette extase était encore là au réveil à l'heure habituelle ; sa présence demeura assez longtemps.

Le 25.

Il existe une plante à longue tige, une variété d'herbe qui pousse à l'état sauvage dans le jardin et fleurit en plumes d'or brûlé ; elle scintille dans la brise, se ploie presque au point de se rompre, ce qui n'arrive jamais, sauf par très grand vent. Une touffe de ces herbes d'un beige doré attire le regard ; elle danse quand la brise l'anime et chaque tige a son rythme, sa splendeur ; toutes ensemble ondulent en une vague et, dans la lumière du soir, leur couleur est alors indescriptible ; c'est celle du couchant, de la terre et des collines d'or, des nuages. Auprès d'elles, les fleurs étaient trop précises, trop crues, exigeant d'être regardées. Ces herbes folles avaient une étrange délicatesse ; leur léger parfum évoquait le blé des temps anciens ; elles étaient pures et vigoureuses, pleines de vie abondante. Un nuage du soir passait, empli de lumière, tandis que le soleil descendait derrière la colline obscurcie. L'averse avait donné une bonne odeur à la terre et l'air était frais, agréable. Les pluies allaient arriver et la campagne était pleine d'espoir.

C'est arrivé soudain, à notre retour dans la chambre ; il était là, nous accueillant chaleureusement, ample, tellement inattendu. Nous ne faisons que passer, parlant de choses et d'autres de peu d'importance. L'accueil de cet « otherness » fut un choc et une surprise ; il attendait dans la chambre, en une invite si franche que toute excuse aurait été futile. A plusieurs reprises, sur le pré communal (A Wimbledon (aux envi-

rons de Londres). Il évoquait un séjour qu'il y avait fait en mai.), loin d'ici, à l'ombre de quelques arbres, il attendait au tournant du chemin que tant de gens empruntaient ; et l'on se tenait là étonné, près de ces arbres, totalement ouvert, vulnérable, sans voix, sans mouvement. Ce n'était pas une fantaisie imaginaire ou la projection d'une illusion personnelle ; l'autre personne aussi l'a senti ; plusieurs fois présent, presque incroyable, en un grand accueil d'amour, il avait à chaque fois une qualité, une beauté, une austérité nouvelles. Et il en était encore ainsi dans cette chambre. Totalement neuf, inattendu, sa beauté laissait le corps et l'esprit sans mouvement ; pourtant l'esprit, le cerveau et le corps en devenaient intensément alertes, sensibles. Le corps se mettait à trembler et, après quelques minutes, cet « otherness » si bienveillant se retirait aussi vite qu'il était sans doute venu. Aucune pensée, aucune émotion fantaisiste n'auraient pu provoquer un tel événement ; la pensée est de toute façon mesquine, le sentiment si fragile, trompeur ; l'une pas plus que l'autre, même dans leurs tentatives les plus folles, ne pourraient produire de tels événements. Trop grands, trop immenses dans leur force et leur pureté pour la pensée ou le sentiment, ils n'ont pas de racines, alors que ces derniers en ont. On ne peut les inviter, les retenir ; la pensée-sentiment peut se livrer à toutes sortes d'habiles stratagèmes, mais non pas inventer ou contenir l'« otherness ». Il se suffit à lui-même, rien ne peut le toucher.

La sensibilité diffère totalement du raffinement ; elle est un état intégral alors que le raffinement est toujours partiel. Il n'y a pas de sensibilité partielle, celle-ci reflète l'état de l'être tout entier, de toute la conscience ou bien elle n'est pas. Elle ne peut s'amasser petit à petit ni être cultivée ; elle n'est pas le produit de l'expérience ou de la pensée, ni un état d'émotivité. Elle a la qualité de la précision, sans être sous-tendue de romantisme, de chimère. Seul l'être sensible peut affronter le fait sans chercher la fuite en toutes sortes de conclusions, d'opinions, d'évaluations. Il n'y a que lui qui puisse être seul et cette solitude est destructrice. Cette sensibilité est dépouillée de tout plaisir ; elle a donc une austérité issue non du désir ou de la volonté, mais du fait de voir et de comprendre. Il y a du plaisir dans le raffinement ; il est lié à l'éducation, la culture, l'environnement. Il se développe sans fin ; il est le résultat du choix, du conflit et de la souffrance et implique toujours celui qui choisit, affine, juge. Conflit, contradiction et souffrance sont donc toujours présents. Le raffinement conduit à l'isolement, à une réserve à l'égard d'autrui, séparation que nourrissent l'intellect et le savoir. Aussi esthétique et moralement éclairé soit-il, le raffinement n'en est pas moins une activité égocentrique. Celle-ci procure une grande satisfaction, mais la joie profonde en est absente ; elle est mesquine, superficielle et sans grande portée. La sensibilité et le raffinement sont des choses totalement différentes ; l'une conduit à une mort isolatrice et l'autre à la vie qui n'a pas de fin.

Le 26.

Face à la véranda, un arbre aux larges feuilles couvert de grandes fleurs rouges, spectaculaires, contre le vert intense avivé par les pluies récentes. Ces fleurs rouges, orangées, se détachent sur la verdure et la colline rocheuse, elles semblent avoir pris possession de la terre et emplissent tout l'espace du petit matin. Un merveilleux matin nuageux, sa lumière purifiait, affirmait chaque couleur. Pas un mouvement dans les feuilles, toutes attendaient, espéraient encore la pluie ; la terre en avait besoin car le soleil serait chaud. Depuis plusieurs années les lits des rivières étaient silencieux, il y poussait des broussailles et l'eau manquait partout ; les puits étaient au plus bas et les villageois souffriraient s'il ne tombait pas plus d'eau. Au-dessus des collines les nuages étaient noirs, lourds d'une promesse de pluie. Un éclair lointain puis le tonnerre suivi de l'averse, suffisante pour cet instant ; elle n'a pas duré longtemps, mais le ciel permettait d'en espérer davantage.

La route descend vers le pont et franchit le lit asséché d'une rivière ; le sable est rouge ; à l'ouest, les collines sombres sont lourdes de rêveries et, dans la lumière du soir, les rizières vertes, luxuriantes, incroyablement belles. Derrière elles se profilaient des arbres sombres et les collines du nord étaient violettes ; la vallée s'étendait, offerte aux cieux. Ce soir, toutes les teintes visibles ou cachées la recouvraient, chacune avec ses harmoniques et chaque feuille, chaque tige de riz explosaient dans une joie de couleur. La couleur était souveraine et non calme douceur. Les nuages s'amas-saient, lourds et noirs, surtout sur les collines ou apparaissaient des éclairs lointains, silencieux. Déjà quelques gouttes ; la pluie tombait sur les hauteurs et nous rejoindrait bientôt. Une bénédiction pour une terre assoiffée.

Après un dîner léger, nous parlions tous ensemble de problèmes concernant l'école, du besoin d'une chose ou d'une autre, de la difficulté à trouver de bons professeurs, du manque de pluie... Alors qu'ils parlaient, soudain, inattendu, survint l'« otherness » ; il était là, d'une telle immensité, animé d'une telle force que l'on devint totalement silencieux ; les yeux, le corps le ressentaient, le cerveau était alerte et pourtant sans pensée. La conversation n'était pas trop sérieuse et dans cette atmosphère détendue, une chose vertigineuse avait lieu. Elle nous accompagna jusqu'à l'heure du coucher et se maintint en un murmure tout au long de la nuit. La chose n'est pas du domaine de l'expérience, elle est simplement là, en une force furieuse, une bénédiction. Il faut à l'expérience un expérimentateur, mais quand ni l'un ni l'autre n'existent, le phénomène est absolument différent. Il n'y a pas à l'accepter ou le nier ; sa présence est simplement un fait. Et ce fait n'est relié à rien, pas plus au passé qu'à l'avenir ; la pensée ne saurait établir de communication avec lui. En termes d'utilité, de profit, il était sans valeur, on ne pouvait rien en retirer. Mais il était là et son existence même était présence d'amour, de beauté, d'immensité. Sans lui rien n'existe. Sans pluie la terre périrait.

Le temps est illusion. Demain et les nombreux hiers existent, ce temps là n'est pas une illusion. La pensée qui se sert du temps pour amener un changement intérieur poursuit un non-changement, qui n'est que la continuité modifiée de ce qui a été ; une telle pensée est paresseuse, remettant à plus tard, elle s'abrite derrière l'illusion, derrière un progrès graduel, des idéaux, le temps. La mutation n'est pas possible par l'action du temps. Le refus même du temps est la mutation ; elle a lieu une fois repoussés les attributs nés du temps que sont l'habitude, la tradition, la réforme, les idéaux. Refusez le temps et la mutation a lieu, une mutation totale et non le changement des formes, ni la substitution d'une forme par une autre. Mais l'acquisition du savoir, d'une technique, exigent une durée qui ne peut ni ne doit être niée ; ces capacités sont essentielles à l'existence quotidienne. Le temps nécessaire pour se rendre d'un point à un autre n'est pas une illusion, mais toute autre forme de temps est illusoire. Cette mutation comporte l'attention dont naît une toute autre forme d'action. Cette action ne devient pas habitude, répétition d'une sensation, d'une expérience, d'un savoir engourdissant le cerveau qui devient alors insensible à la mutation. La vertu dans ce cas n'est pas la meilleure disposition, la meilleure conduite ; elle n'a ni plan, ni limitation ; elle est dépourvue du sceau de la respectabilité ; elle n'est pas alors un idéal à atteindre qui serait échafaudé dans le temps. La vertu devient alors un danger et non plus un produit apprivoisé de la société. Aimer est alors destruction, une révolution qui n'est pas économique ou sociale, mais qui engage la totalité de la conscience.

Le 27.

Nous étions plusieurs à chanter et psalmodier, apprenant de nouveaux versets, des chants. La pièce donnait sur le jardin entretenu avec peine, car l'eau était rare ; c'est avec de petit seaux, en fait des bidons d'essence, que l'on arrosait les buissons et

les fleurs. C'était un assez joli jardin, très fleuri, mais les arbres dominaient ; leurs formes étaient belles et leurs branches, largement étendues, se couvraient de fleurs à certaines époques. Un seul fleurissait ces jours-ci, en de grands pétales rouges, orangés, à profusion. D'autres avaient de petites feuilles fines, délicates, ils ressemblaient au mimosa, mais leur feuillage était plus abondant. Tant d'oiseaux y venaient et maintenant, après deux grosses averses, ils étaient tout dépenaillés, mouillés jusqu'aux os, les plumes détremées. Il y avait un oiseau jaune aux ailes noires, plus grand qu'un sansonnet, presque aussi gros qu'un merle ; son plumage était éclatant contre le vert sombre des feuillages et ses yeux brillants observaient tout, le moindre mouvement dans les feuilles, les allées et venues des autres oiseaux. Deux merles étaient perchés près de l'oiseau jaune, sur le même arbre ; ils avaient déployé les plumes de leur queue et agitaient leurs ailes pour les faire sécher ; plusieurs oiseaux de toutes tailles venaient dans cet arbre, tous alertes, observateurs, en paix les uns avec les autres. La vallée avait bien besoin de pluie et chaque goutte était bienvenue ; les puits étaient très bas, les grands réservoirs urbains vides, cette eau aiderait à les remplir. Ils étaient à sec depuis plusieurs années et maintenant l'espoir renaissait. La vallée était magnifique, fraîche, lavée par la pluie, emplie de verts abondants, aux mille nuances. Sur les collines, les rochers aussi avaient été nettoyés, leur chaleur s'était dissipée, et les buissons chétifs contre leurs flancs semblaient heureux ; les lits asséchés des rivières chantaient à nouveau. La campagne avait retrouvé le sourire.

Le chant, la psalmodie, se poursuivaient dans cette pièce sans meubles et il semblait normal, confortable, d'être assis sur le sol. Au milieu d'un chant, soudain, inattendu, l'« otherness » apparut ; les autres continuaient, mais bientôt, sans en être conscients, eux aussi devinrent silencieux. Il était là, avec bénédiction, emplissant l'espace qui sépare la terre des cieux. Quand il s'agit de choses ordinaires, la communication est possible jusqu'à un certain point ; les mots ont un sens, mais, quand nous essayons d'évoquer des événements qui ne peuvent être décrits verbalement, le sens limité des mots tombe complètement. L'amour n'est pas le nom qu'on lui donne, il est tout autre chose quand cessent la verbalisation ainsi que la stupide division entre ce qui est et ce qui n'est pas. Cet événement n'est pas une expérience, un objet de la pensée, la constatation d'un événement de la veille, ni un produit de la conscience à quelque profondeur que ce soit. Il n'est pas touché par le temps. Il est au-delà, au-dessus de tout cela ; il était présent et cela suffit pour le ciel et la terre.

Toute prière est supplication et il n'y a pas de demande quand tout est clair, que le cœur est sans fardeau. En cas de tourment, une supplication monte instinctivement aux lèvres pour détourner celui-ci, sa douleur, ou gagner quelque avantage. Il y a l'espoir qu'un dieu terrestre ou les dieux de l'esprit répondent favorablement, et parfois le hasard ou une étrange coïncidence font qu'une prière est exaucée. Dieu alors a répondu, la foi se trouve justifiée. Les dieux de l'homme, seuls vrais dieux, sont là pour le reconforter, le protéger, pour répondre à toutes ses demandes, nobles ou mesquines. Il y a abondance de ces dieux, dans chaque église, chaque temple, chaque mosquée. Les dieux terrestres sont encore plus puissants, plus proches ; chaque état en est pourvu. Mais en dépit de toute forme de prière et de supplication, l'homme continue à souffrir.

Ce n'est qu'avec la passion de la compréhension que peut prendre fin la souffrance, mais l'autre manière est plus facile, respectable, moins exigeante. Et la souffrance épuise le cerveau et le corps, amenant l'engourdissement, l'insensibilité, la lassitude. La compréhension exige la connaissance de soi, qui n'est pas l'affaire d'un instant ; apprendre sur soi-même est une tâche infinie, c'est là sa grandeur, sa beauté. Mais la connaissance de soi se fait d'instant en instant et n'existe que dans un présent actif ; tout comme le savoir, elle n'a pas de continuité. C'est l'habitude, le processus

mécanique de la pensée qui implique une continuité. La compréhension n'a pas de continuité.

Le 28.

Une fleur rouge dans les feuillages sombres, c'est elle seule que l'on voit depuis la véranda. Il y a les collines, le sable roux des lits desséchés, le grand banyan et les nombreux tamariniers, mais on ne voit que cette fleur, si gaie, si pleine de couleur ; il n'y a pas d'autre couleur ; les taches de ciel bleu, les nuages de lumière brillante, le mauve des collines, le vert pulpeux des rizières, tous s'effacent et seule demeure l'étonnante couleur de cette fleur. Elle emplit tout le ciel, la vallée ; elle se fanera et tombera ; elle cessera d'exister et les collines demeureront. Mais ce matin elle était l'éternité, au-delà de tout temps, de toute pensée ; elle contenait tout l'amour et la joie ; il n'y avait en elle ni sentiment, ni absurdités romantiques ; elle n'était pas non plus le symbole d'autre chose. Elle était elle-même et mourrait ce soir, mais elle contenait toute la vie. Elle n'était pas plus objet de raison que de déraison, quelque fantaisie romantique ; elle était aussi réelle que ces collines et ces voix s'appelant l'une l'autre. C'était la pleine méditation de la vie et l'illusion n'existe que quand cesse l'impact du fait. Ce nuage si plein de lumière est une réalité dont la beauté n'a pas de fort impact sur un esprit engourdi, insensibilisé par l'influence, l'habitude et l'incessante quête de sécurité. La sécurité, qu'elle réside dans la réputation, la relation ou le savoir, détruit la sensibilité et la détérioration s'installe. Cette fleur, ces collines et la mer bleue en mouvement infini sont, ainsi que les bombes nucléaires, les défis de la vie et seul l'esprit sensible peut y répondre totalement ; seule une réponse totale laisse l'être sans conflit et le conflit est l'indication d'une réponse partielle.

Les prétendus saints et les sanyasis ont contribué à l'engourdissement de l'esprit, à la destruction de la sensibilité. Toute habitude, répétition, tous rituels affermis par la croyance et le dogme, les réponses sensorielles, peuvent être raffinés et le sont, mais la lucidité alerte, la sensibilité sont une toute autre affaire. Pour voir au plus profond de soi, la sensibilité est absolument essentielle ; ce mouvement vers l'intérieur n'est pas une réaction à l'égard de l'extérieur ; l'un et l'autre procédant du même mouvement, ils ne sont pas distincts. Le partage de ce mouvement en intérieur et extérieur engendre l'insensibilité. L'extérieur s'écoule naturellement vers l'intérieur ; le mouvement intérieur a sa propre action qui, bien que s'exprimant au dehors, n'est pas une réaction de l'extérieur. La sensibilité est la conscience de ce mouvement dans son ensemble.

Le 29.

C'était vraiment un soir d'une extraordinaire beauté. Il avait bruiné par intermittences toute la journée et nous avons été confinés dans la maison ; il y avait eu une causerie, des entrevues, etc. Depuis quelques heures il ne pleuvait plus et il faisait bon sortir. A l'ouest, les nuages étaient sombres, presque noirs, chargés de pluie et de tonnerre ; en suspens sur les collines, ils leur donnaient une teinte violacée, une lourdeur menaçante, inhabituelle. Le soleil se couchait en un chaos de nuages tumultueux. A l'est, d'immenses cumulus jaillissaient, pleins de la lumière du soir, chacun avait sa forme, sa lueur propre ; ils dominaient les collines, éclatant de vie, s'élevant au plus haut des cieux. Des taches de ciel bleu, si intensément bleues, un vert d'une telle délicatesse qu'il se fondait dans le blanc lumineux des nuées en explosion. La beauté sculpturale des collines était empreinte d'une dignité éternelle ; l'une d'elles, translucide, étrangement délicate, irradiait de l'intérieur, irréelle ; une autre, sombre et solitaire, était taillée dans le granit de la forme de tous les temples de la terre. Chacune était vivante, comme en mouvement, lointaine en son éternité. C'était un soir merveilleux, de beauté, de silence, de lumière.

Au début, nous avons marché tous ensemble, puis nous nous sommes tus et quelque peu éloignés les uns des autres. La route qui longeait la vallée était précaire, elle passait les lits asséchés des rivières, au sable rouge, où seuls couraient de maigres filets d'eau. Puis la route tournait vers l'est. Il y a une ferme blanche au fond de la vallée, entourée d'arbres, mais l'un d'eux les domine tous. C'était une vision paisible et la campagne semblait enchantée. Pour rejoindre la maison, on marchait plus d'un kilomètre à travers les rizières luxuriantes ; elle était silencieuse. Nous l'avions vue bien souvent de cette route, seul passage qu'empruntaient les voitures comme les piétons pour quitter la vallée. Cette maison blanche entourée de quelques arbres était là depuis des années et il était toujours agréable de la voir, mais ce soir, quand elle apparut au tournant de la route, sa beauté et le sentiment qu'elle suscitait étaient tout différents. L'« otherness » était là, remontant la vallée comme l'aurait fait un rideau de pluie ; il venait comme la brise, doucement, sans violence, nous entourant, nous pénétrant. Il ne procédait pas de la pensée, du sentiment, ni d'une fantaisie issue du cerveau. Chaque fois si neuf, surprenant, sa force si pure et vaste étonne et emplit de joie. C'est une chose totalement inconnue et le connu ne peut la toucher. Seule la mort totale du connu lui permet d'être. L'expérience procédant du connu, ce n'était donc pas une expérience. Toute expérience révèle un état d'immaturité. Nous ne pouvons faire l'expérience que de ce que nous connaissons déjà. Mais ceci ne pouvait être objet d'expérience ou de connaissance ; toute forme de pensée, tout sentiment doivent cesser, car ils sont tous connus, connaissables ; le cerveau, la conscience entière doivent être libérés du connu, sans le moindre effort. Sa présence était autour de soi, en soi et l'on marchait en lui, avec lui. Les collines, les champs, la terre s'y trouvaient englobés.

Il était assez tôt ce matin, tout était encore sombre. La nuit avait été orageuse, pluvieuse ; des fenêtres battaient et l'eau inondait la chambre. On ne voyait aucune étoile, le ciel et les collines étaient couverts de nuages et la pluie se déchaînait, furieuse, bruyante. Au réveil, elle s'était arrêtée et tout était obscur. La méditation n'est pas un exercice selon un système, une méthode ; ceux-ci ne font qu'obscurcir le cerveau et ne permettront jamais qu'un mouvement limité aux frontières du connu ; ce champ d'activité ne renferme qu'illusion, que désespoir. Tout était silencieux à cette heure si matinale, ni feuille, ni oiseau ne bougeait encore. Surgie de profondeurs inconnues, la méditation s'est poursuivie en une intensité croissante, en un large mouvement, imprégnant le cerveau d'un silence total, le vidant de toute trace, de toute ombre du connu. Une opération sans opérateur, sans chirurgien ; elle se poursuivait et, telle un praticien excisant un cancer, elle découpait chaque tissu contaminé, pour empêcher le mal de se répandre. Elle s'est poursuivie pendant une heure entière, méditation sans méditant. Par ses stupidités, ses vanités, ses ambitions et son avidité, ce dernier est une entrave. Le méditant est la pensée nourrie de ces conflits, de ces souffrances et, dans la méditation, la pensée doit cesser totalement. Ceci est le fondement de la méditation.

Le 30.

Partout, c'était le silence ; les collines étaient immobiles, les arbres sans mouvement et les lits des rivières vides ; les oiseaux avaient trouvé leur abri pour la nuit et tout se taisait, même les chiens du village. Il avait plu, les nuages étaient immobiles. Le silence grandit, s'intensifia, devint plus large, plus profond. Ce qui nous entourait était devenu intérieur ; le cerveau, attentif au silence des collines, des champs et des bosquets était lui-même devenu silencieux et ne s'écoutait plus ; ayant dépassé tout cela, il s'était calmé naturellement, sans aucune injonction, pourtant prêt à réagir à l'instant même. Immobile au plus profond, comme l'oiseau replie ses ailes, il s'était retiré en lui-même ; ni endormi, ni paresseux, il avait pénétré des profondeurs qui le dépassaient. Le cerveau est essentiellement superficiel par la nature de ses activités

presque mécaniques ; ses activités comme ses réactions sont immédiates, même s'il traduit cela en termes d'avenir. Ses pensées, ses sentiments sont de surface, même s'il lui arrive de penser, de sentir aux confins du futur ou du passé. La profondeur de toute expérience, de tout souvenir se heurte à leurs propres limites, mais le cerveau, immobile et tourné vers lui-même, ne ressentait plus rien, ni au-dehors, ni au-dedans. La conscience, faite de fragments de tant d'expériences, d'obligations, de peurs, d'espoirs et de désespoirs, tant du passé que de l'avenir, des contradictions de l'espèce et de ses activités égocentriques était absente, inexistante. L'être entier était totalement silencieux ; cela devenait intense, mais ne pouvait s'évaluer en termes de plus ou de moins ; c'était intense et l'on pénétrait une profondeur - ou serait-ce elle qui naissait - inaccessible à la pensée, au sentiment, à la conscience. Cette dimension échappait au cerveau, il ne pouvait la saisir ni la comprendre. Ainsi, il n'y avait pas d'observateur témoin de cette profondeur. L'être en toutes ses parties était alerte, sensible, mais intensément immobile. Cette profondeur nouvelle s'étendait, explosait, se répandait au loin, se développant en ses explosions, mais hors de la durée, au delà du temps, de l'espace.

Le 31.

C'était un soir de beauté ; l'air était pur, les collines se teintaient de bleu, de violet, de pourpre sombre ; les rizières irriguées en abondance étaient de tous les verts, tantôt clairs ou métalliques, ou encore éclatants de profondeur ; quelques arbres s'étaient retirés dans le silence pour la nuit, d'autres étaient encore ouverts à la lumière du jour. L'ouest était couvert et sombre, mais au nord, à l'est, les nuages réfléchissaient encore le soleil disparu derrière les collines pourpres. Presque personne sur la route, les rares passants étaient silencieux, pas une tache de bleu dans le ciel, les nuages s'amassaient devant la nuit. Pourtant tout semblait en éveil, les rochers, le lit asséché de la rivière, les buissons dans le jour déclinant. Au long de cette route calme, désertée, la méditation survint telle une douce pluie tombant sur les collines ; elle survenait aussi facilement, naturellement que la nuit toute proche. Pas le moindre effort, pas de contrôle, ni la concentration et la distraction qui l'accompagnent ; pas de commandement, ni de quête, pas de refus ou d'acceptation, ni de continuité par la mémoire dans la méditation. Le cerveau, conscient de ce qui l'entourait, était silencieux, sans réaction ; il ne subissait pas d'influence, mais reconnaissait tout sans réagir. Il était très calme ; les mots et la pensée s'étaient effacés. Cette étrange énergie, peu importe le nom qu'on lui donne, était présente, profondément active, sans objet, sans but ; elle était création, mais sans toile ni marbre, et elle était destructrice. Ce n'était pas le produit d'un cerveau humain, qui s'exprime et se dégrade. Elle ne pouvait être approchée, classifiée, analysée, la pensée comme le sentiment n'étant pas les instruments de sa compréhension. Elle était totalement seule dans son ampleur, son immensité. En marchant au long de cette route dans l'obscurité croissante, c'était l'extase de l'impossible, non celle de l'accomplissement, de l'atteinte, de la réussite et toutes ces exigences puériles, mais celle de la solitude de l'impossible. Le possible est mécanique et l'impossible peut être envisagé, essayé ou atteint, pour devenir à son tour mécanique. Mais l'extase n'avait ni cause, ni raison. Elle était là, simplement, pas une expérience mais un fait, il n'y avait pas à l'accepter ou la refuser, en discuter ou la disséquer.-Ni la rechercher, puisqu'aucune voie n'y conduit. Tout doit mourir pour qu'elle puisse être, elle est mort, destruction, qui est amour. Un pauvre laboureur usé, aux vêtements sales et déchirés, rentrait chez lui, menant sa vache décharnée.

Le 1er novembre.

Le ciel se consumait en d'immenses plages de feu étonnantes ; le sud était en flamme, chaque nuage rivalisant de couleur, de fureur explosive. Le soleil s'était cou-

ché derrière la colline au profil de sphinx, mais la couleur, la sérénité du soir en était absente, tout y était terne. C'est l'est et le sud qui détenaient la grandeur du jour finissant. L'est était bleu, comme la belle de jour, fleur si délicate que ses pétales translucides se détruisent au toucher ; un bleu intense, nimbé de cette incroyable lueur faite de vert pâle, de violet et de blanc incisif ; d'est en ouest, elle projetait dans le ciel des rayons de ce bleu prodigieux. Maintenant, le sud était empli de vastes feux qui semblaient éternels. Coupant le vert pulpeux des rizières, un petit champ de canne à sucre en fleur ; il semblait fait de plumes légères, à peine violacées et aussi du beige clair et tendre de la tourterelle. Il s'étendait au travers des rizières luxuriantes et la lumière du soir l'accompagnait jusqu'aux collines où il allait se fondre. Les collines, les fleurs, la terre rouge et le ciel assombri exultaient, unis dans la joie de ce soir qui leur appartenait. Dans un ciel maintenant lavé par la pluie, chaque étoile apparaissait, ruisselante de lumière. Plus tard au matin, bien avant l'aurore, Orion était seule dans le ciel et les collines se taisaient. Seul un hululement grave traversait la vallée, un autre plus aigu lui faisant écho ; ils portaient loin dans l'air pur, mais se rapprochaient jusqu'à se rejoindre pour se taire un instant dans un bosquet ; les appels respirèrent alors, doucement rythmés, l'un plus bas que l'autre, bientôt interrompus par la voix d'un homme et l'aboïement d'un chien.

C'était la méditation dans la vacuité, un vide sans limites. Laissée aux sources du temps, la pensée, non plus le sentiment qui déforme l'amour, ne pouvait suivre. C'était le vide sans espace. Le cerveau ne participait nullement à cette méditation ; il était complètement silencieux et, dans ce silence, entraînait et sortait de lui-même, mais sans partage aucun avec l'immense vide. L'esprit tout entier recevait, percevait ou était conscient de l'événement qui pourtant ne lui était ni extérieur, ni étranger. La pensée est obstacle à la méditation, mais seule la méditation peut dissoudre cet obstacle. Car la pensée dissipe l'énergie dont l'essence est liberté à l'égard de la pensée, du sentiment.

Le 2.

Le temps s'était couvert, toutes les collines étaient chargées de nuages qui s'amoncelaient de toute part. Un peu de crachin, pas un coin de ciel bleu ; le soleil s'était couché dans l'ombre, les arbres étaient étrangers, distants. Un vieux palmier se dressait contre le ciel sombre, lui seul captait un peu de lumière ; les lits des rivières étaient silencieux, sables rouges de leurs berges humides, mais point de chant ; les oiseaux prenaient abri sous les épais feuillages et se taisaient. Un vent du nord-est souffla, entraînant de nouveaux nuages sombres et même une ondée incertaine ; le déchaînement des éléments serait pour plus tard. Et devant nous, la route était vide ; elle était rouge, rude, sablonneuse, surplombée par les sombres collines ; elle était agréable, presque sans voitures, seuls les paysans l'empruntaient pour aller de village en village, sur leurs charrettes tirées par des boeufs ; sales et squelettiques, le ventre creux, couverts de haillons, mais courageux, endurants ; ils vivaient ainsi depuis des siècles, aucun gouvernement ne pourra changer cela d'un jour à l'autre. Pourtant, malgré la lassitude de leur regard, ces gens souriaient. Ils pouvaient encore danser après le lourd labeur du jour, un feu les habitait ; ils n'étaient pas inexorablement vaincus. Depuis plusieurs années, la campagne n'avait pas reçu de bonne pluie, peut-être que celle-ci serait heureuse, qu'elle apporterait de meilleures récoltes, plus de fourrage pour leur maigre bétail. Et la route continuait jusqu'à l'entrée de la vallée, rejoignant la grande voie où passaient quelques autobus, quelques voitures. Et cette route conduisait aux villes lointaines et sales, avec leurs industries, leurs riches demeures, leurs temples et leurs esprits éteints. Ici, sur cette route libre, régnaient la solitude et les collines nombreuses, vénérables, indifférentes.

La méditation consiste à vider l'esprit de toute pensée, de tout sentiment, car ceux-ci dissipent l'énergie ; ils sont répétitifs, engendrant des activités mécaniques qui sont partie nécessaire de l'existence. Mais ils n'en sont qu'une partie, la pensée et le sentiment ne sauraient pénétrer l'immensité de la vie. Il y faut une approche toute différente qui n'est pas le chemin de l'habitude, de l'association, du connu ; il faut en être délivré. La méditation consiste à vider l'esprit du connu, ce qui ne peut être accompli par la pensée ou sa secrète injonction, ni par le désir sous-tendant la prière, ou par l'hypnose des mots, des images, des espoirs et vanités, masques de l'ego. Tous ceux-ci doivent s'effacer, facilement, sans effort, sans choix, dans la flamme de la conscience lucide.

Et là, en marchant sur la route, le cerveau était totalement vide et l'esprit était libre de toute expérience, de toute connaissance des jours écoulés, malgré leur multitude. Le temps issu de la pensée, s'était arrêté ; il n'y avait littéralement aucun mouvement, ni avant, ni après, ni départ, ni arrivée, ni immobilité. L'espace-distance n'était plus ; les collines, les buissons étaient là, mais ne se mesuraient plus en termes de haut et de bas. Aucune relation à quoique ce soit, mais une perception du pont, du passant. L'esprit dans sa totalité, englobant le cerveau, ses pensées, ses sentiments, était vide ; et de par ce vide, l'énergie de plus en plus profonde, s'élargissait sans mesure. Car toute comparaison, toute mesure, proviennent de la pensée et donc du temps. L'« otherness » était esprit sans le temps, souffle de l'innocence et de l'immensité. Les mots ne sont pas la réalité ; ils ne sont qu'un moyen de communication et non l'innocence, l'incommensurable. Le vide était seul.

Le 3.

La journée avait été morne et lourde ; les nuages s'étaient accumulés et la pluie s'était déchaînée. Les lits rougeâtres des rivières contenaient un peu d'eau, mais il en fallait bien plus à la terre pour emplir les retenues, les citernes et les puits ; les pluies cesseraient pendant plusieurs mois et le soleil allait brûler la campagne. Le besoin d'eau était urgent dans cette partie du pays, chaque goutte était précieuse. Il faisait bon sortir après toute une journée passée à l'intérieur. Une grosse averse avait transformé les routes en torrents et laissé des flaques au pied des arbres ruisselants. La nuit tombait ; les collines se devinaient, sur un fond de nuages ; les arbres silencieux étaient sans mouvement, perdus dans leur rêve ; ils semblaient s'être retirés, refusant de communiquer. Et soudain, ce fut la conscience de cet « otherness » ; il était là depuis un certain temps, mais les entretiens, les entrevues, n'avaient pas permis de repos suffisant pour le percevoir et ce ne fut qu'en allant au-dehors que sa présence devint évidente, avec la conscience qu'il était déjà là auparavant. Néanmoins, il était toujours inattendu, soudain, empreint de cette intensité qui est l'essence de la beauté. Et, au long de la route, sa présence se maintenait, non pas comme une entité extérieure ou une expérience, un objet d'observation, dont on se souvient. Ce sont là les voies de la pensée, mais celle-ci avait cessé et il n'y avait donc plus à en faire l'expérience. Toute expérience fait partie du mécanisme de la pensée qui détruit et détériore, comme le font tous les processus mécaniques. C'était chaque fois totalement neuf, et le neuf n'a aucun rapport avec le connu, le passé. Et la beauté était présente, au delà de toute pensée, de tout sentiment.

Le hibou ne hululait pas dans la vallée silencieuse ; il était très tôt ; le soleil n'apparaîtrait que beaucoup plus tard sur la colline. Le ciel était nuageux, sans étoiles ; s'il avait été clair, Orion se serait trouvé de ce côté-ci, face à l'ouest, mais tout n'était qu'obscurité, silence. L'habitude et la méditation ne pourront jamais aller de pair ; la méditation ne saurait devenir habitude ; elle ne pourra jamais suivre ce schéma qu'établit la pensée. La méditation n'est pas la pensée prise dans ses propres rets, ses visions et ses vaines poursuites ; elle est sa destruction. La pensée brisant ses liens

devant sa propre insignifiance est l'explosion de la méditation. Cette méditation a son mouvement propre, étant sans direction, elle est sans cause. Et dans cette chambre, dans ce silence particulier qui règne quand les nuages bas effleurent presque le faite des arbres, la méditation était un mouvement au sein duquel le cerveau se vidait, demeurait silencieux. C'était un mouvement englobant la totalité de l'esprit, dans le vide, hors du temps. La pensée est matière contenue dans les frontières du temps ; la pensée n'est jamais libre, jamais neuve ; chaque expérience ne fait que renforcer ces frontières, entraînant ainsi la souffrance. L'expérience ne pourra jamais libérer la pensée ; elle la rend plus habile et le raffinement n'est pas la fin de la souffrance. La pensée, si astucieuse et chargée d'expérience soit-elle, ne pourra jamais mettre fin à la souffrance ; elle peut la fuir, mais jamais la faire cesser. La pensée qui prend fin est la fin de la souffrance. Il n'est personne qui puisse y mettre fin (à la pensée), ni même ses propres dieux, ses idéaux, ses croyances et ses dogmes. Chaque pensée, qu'elle soit sage ou mesquine, façonne la réponse au défi de la vie sans bornes, et cette réponse du temps engendre la souffrance. Étant mécanique, la pensée ne pourra jamais être libre ; ce n'est que dans la liberté qu'il n'est point de souffrance. La fin de la pensée est la fin de la souffrance.

Le 4.

La pluie avait menacé, mais n'était pas tombée ; les collines bleutées étaient lourdes de nuages, changeants à l'infini ; ils se mouvaient d'un promontoire à l'autre, mais l'un d'eux, blanc ombré de gris, s'étirait longuement au-dessus des monts, d'est en ouest, jusqu'à l'horizon ; il semblait jaillir de là, du flanc d'une colline, et roulait vers l'ouest animé de la lumière du couchant ; il était blanc et gris, mais recelait en sa profondeur un pourpre pâlisant ; il semblait entraîner avec lui les collines qu'il recouvrait. Au couchant, dans une éclaircie, le soleil glissait dans une orgie de nuages, les collines se grisaient d'ombre, les arbres étaient lourds de silence. Il y a au bord de la route un énorme banyan ; chargé d'ans, magnifique, immense, plein de vie, indifférent et empreint de majesté, il était ce soir le roi des collines, de la terre et des cours d'eau ; les étoiles derrière lui semblaient très petites. Un couple de villageois marchait le long de la route, le mari précédant sa femme. Ils semblaient un peu plus prospères que d'autres déjà croisés sur cette route. Ils nous ont dépassés, la femme nous a ignorés et le regard de l'homme s'est porté au loin, vers le village. Nous les avons rejoints ; elle était petite, ses yeux ne quittaient pas le sol ; elle n'était pas très propre, son sari vert était sale et sa blouse saumon taché de sueur. Elle marchait pieds nus, une fleur piquée dans ses cheveux huilés. Son visage était sombre et son être empreint d'une grande tristesse. On discernait pourtant dans sa démarche une certaine fermeté, une gaieté qui n'affectait aucunement sa tristesse ; chacun menait sa propre existence indépendante, essentielle, et sans rapports avec celle de l'autre. Mais cette grande tristesse se ressentait immédiatement, elle était irrémédiable, insoluble, elle ne pouvait être évitée ni adoucie, rien ne pouvait en être changé, elle était là et demeurerait. La femme était sur la route à quelques pas de nous et rien ne pouvait la toucher. Nous avons marché un moment côte à côte, puis elle a bifurqué pour traverser le lit de sable rouge de la rivière, vers son village, le mari la précédant sans jamais se retourner et elle suivant. Juste avant qu'elle ne tourne, il s'est produit une chose étrange : les quelques mètres de route qui nous séparaient ont disparu et, avec eux, les deux entités ; il ne restait que cette femme marchant dans son impénétrable tristesse. Ce n'était pas une identification, ni une sympathie débordante d'affection à son égard ; bien que présents, ces éléments n'étaient pas la cause du phénomène. L'identification à un autre, si profonde soit-elle, maintient encore la séparation, la division ; deux entités demeurent, l'une s'identifiant à l'autre, par un processus conscient ou inconscient d'affection ou de haine ; ce processus recèle une certaine tentative, subtile ou évidente. Mais ici, il n'y en avait aucune. Elle était le seul être humain existant sur

cette route. Elle était et l'autre n'était pas. Ce n'était pas un fantasme, une illusion, mais un simple fait qu'aucun raisonnement habile, qu'aucune subtile explication ne pouvaient altérer. Même lorsque cette femme a bifurqué, l'autre n'était pas d'avantage sur cette route qui continuait. Un certain temps s'est écoulé avant que l'autre se retrouve, longeant un tas de pierres concassées, destinées à l'entretien de la route.

Au long de cette route, franchissant les collines du sud, survint cet « otherness », avec une telle intensité, une telle puissance, que le corps ne put rester debout et poursuivre la promenade qu'avec la plus grande difficulté. C'était comme un violent orage, mais sans vent, sans bruit et d'une intensité bouleversante. Curieusement, chaque fois qu'il survient, il a toujours quelque chose de nouveau ; il n'est jamais le même, toujours inattendu. Cet « otherness » n'est pas quelque chose d'extraordinaire, quelque mystérieuse énergie, mais il a du mystère en ce qu'il n'appartient ni au temps, ni à la pensée. Un esprit captif du temps et de la pensée ne pourra jamais l'appréhender. Il n'y a pas à le comprendre, pas plus que l'amour ne peut être analysé ou compris, mais sans cette immensité, cette force, cette énergie, la vie et toute existence, à quelque niveau que se soit, deviennent insignifiantes et cause de souffrance. Il possède un caractère d'absolu, mais non de finalité ; il est énergie absolue ; il existe par lui-même, sans cause ; il n'est pas l'énergie ultime, car il est toute énergie. Toute forme d'énergie et d'action doivent cesser pour qu'il soit. Mais en lui réside toute action. Aime et fais ce que tu voudras. Il faut la mort et la destruction totale pour que cela soit ; non pas la révolution des choses extérieures, mais la destruction totale du connu, dans lequel s'alimente toute existence. Il faut un vide total et là seulement apparaît cet « otherness », l'intemporel. Mais ce vide ne saurait être cultivé ; il n'est pas l'effet d'une cause qui puisse s'acheter ou se vendre ; il n'est pas non plus le fruit du temps ou d'un processus d'évolution ; le temps ne peut engendrer que le temps. La destruction du temps n'est pas un processus ; toutes les méthodes, tous les procédés prolongent le temps. L'arrêt du temps est l'arrêt de toute pensée, de tout sentiment.

Le 5.

La beauté n'est jamais personnelle. Les collines bleues sombres portaient la lumière du soir. Il avait plu et de grands espaces bleus apparaissaient ; le bleu était embrasé, entouré de nuages blancs ; c'était le bleu des yeux brillants de larmes oubliées, le bleu de la petite enfance et de l'innocence. Et ce bleu passa au pâle vert Nil des premières feuilles du printemps et au-delà se profilait le feu d'un nuage s'appêtant à traverser les collines. Au-dessus d'elles, des nuées chargées de pluie, sombres, lourdes, immuables ; elles s'amoncelaient à l'ouest devant les collines et le soleil semblait pris entre ces masses. La terre était détrempeée, rouge et nue et chaque arbre, chaque buisson était gorgé d'eau ; les feuilles nouvelles étaient déjà là ; celles du manguier étaient longues, tendres, teintées de roux et le tamarinier était couvert de petites feuilles jaune vif, tandis que l'arbre à pluie montrait quelques pousses de vert clair et frais ; après de longs mois d'attente sous le soleil cuisant, les pluies apportaient l'apaisement à la terre ; la vallée souriait. Le village ravagé de pauvreté était sale, nauséabond et tant d'enfants y jouaient dans les cris et les rires, rien ne leur importait sinon leurs jeux. Leurs parents semblaient si las, hagards, oubliés de tous ; jamais ils ne connaîtraient une journée de repos, de propreté, de confort ; la faim, le travail et encore la faim ; ils étaient tristes, malgré leur sourire spontané, leurs yeux recelaient un désespoir irrémédiable. Tout n'était que beauté, dans l'herbe, les collines et le ciel plein de vie ; les oiseaux chantaient et l'aigle tournoyait là haut, dans l'air pur. Sur les collines, quelques chèvres efflanquées, insatiables, dévoraient la moindre pousse et leurs petits gambadaient de rocher en rocher. Ils étaient doux au toucher, leur poil luisant, propre et sain. Assis sur un rocher, leur jeune gardien chantait gaiement, les appelant de temps en temps.

La recherche personnelle du plaisir, de la beauté, est une activité égocentrique qui conduit à l'insensibilité.

Le 6.

C'était un beau matin tout clair, chaque étoile brillait intensément et la vallée était emplie de silence. Les collines étaient sombres, plus sombres que le ciel, et l'air frais sentait la pluie, le parfum des feuilles et du jasmin en fleur. Tout était endormi et chaque feuille immobile, la beauté du matin était magique ; c'était la beauté de la terre, des cieux et de l'homme, celle des oiseaux endormis et celle du frais ruisseau dans le lit sec de la rivière ; et cette beauté, incroyablement, n'était pas personnelle. Il en émanait une certaine austérité, non pas l'austérité que l'on cultive, qui n'est que l'action de peur et de négation, mais celle de la plénitude, si parfaitement totale qu'elle ignorait la corruption. Et là, sur la véranda, alors qu'Orion brillait encore à l'ouest, la puissance de la beauté balayait les barrières du temps. Ainsi dans cette méditation, au-delà des limites du temps, devant le ciel illuminé d'étoiles et la terre silencieuse, la beauté n'est pas la poursuite personnelle du plaisir, d'un assemblage des choses, du connu, ou des images inconnues, des visions du cerveau, de ses pensées, de ses sentiments. La beauté n'a rien à voir avec la pensée, le sentiment, ni avec l'agréable sensation que suscite un concert, un tableau ou un match de football ; les plaisirs du concert, des poèmes, sont sans doute plus raffinés que ceux du football, mais tous sont du même ordre, tout comme la Messe ou la Puja dans un temple. C'est la beauté au-delà du temps, au-delà des souffrances et des plaisirs de la pensée. La pensée et le sentiment dissipent l'énergie, aussi la beauté n'est-elle jamais perçue. Il faut l'énergie et son intensité pour percevoir la beauté, cette beauté qui réside au-delà du regard. S'il y a quelqu'un pour voir et observer, il n'y a pas de beauté.

Là, dans le parfum de la véranda, dans l'aube à venir et les arbres silencieux, l'essence est beauté. Mais cette essence ne peut être expérience ; toute expérience doit cesser, car elle ne fait qu'affermir le connu. Le connu n'est jamais l'essence. La méditation n'est jamais la poursuite de l'expérience ; elle est non seulement la cessation de l'expérience, la réponse au défi, qu'il soit petit ou grand, mais est aussi l'ouverture à l'essence, l'ouverture à une fournaise dont le feu détruit totalement, sans laisser de cendres ; il ne reste rien. Nous sommes ce qui reste, ceux qui acceptent les milliers de jours passés, maillons d'une chaîne sans fin faite de souvenirs, de choix, de désespoir. Le Grand Soi et le petit soi sont la trame de l'existence, l'existence est pensée, la pensée existence, en une souffrance sans fin. Dans la flamme de la méditation, la pensée prend fin, et avec elle le sentiment, car aucun n'est l'amour. Sans amour il n'est point d'essence ; sans lui tout n'est que cendres sur lesquelles repose notre existence. C'est du vide que naît l'amour.

Le 7.

Les hiboux se sont appelés très tôt ce matin. On les entendait de plusieurs coins de la vallée, l'un à l'ouest, l'autre au nord. Leurs hululements distincts portaient loin dans l'air immobile. Au début, ils étaient assez éloignés les uns des autres et se sont peu à peu rapprochés, leurs cris sont devenus rauques, très profonds, non plus prolongés, mais courts et insistants. Ils s'appelaient plus fréquemment en se rapprochant l'un de l'autre ; ce devait être de grands oiseaux qu'on ne pouvait distinguer dans l'obscurité, même quand ils se sont posés dans l'arbre tout proche. La sonorité de leurs hululements changeait ; ils communiquaient sur un ton si profond qu'il était à peine perceptible. Ils sont restés longtemps, jusqu'à la venue de l'aube. Alors, progressivement, des sons se sont fait entendre, un chien a aboyé, quelqu'un a appelé, un pétard a éclaté - depuis deux jours il y avait une sorte de fête - une porte s'est ouverte et, avec la clarté, tous les bruits du jour ont commencé.

Le refus est fondamental. Rester éveillé, c'est refuser aujourd'hui sans savoir ce que demain apportera. Refuser le schéma social, économique et religieux, c'est être seul, c'est à dire être sensible. Être incapable de refuser totalement, c'est être médiocre. Ne pas pouvoir refuser l'ambition et toutes ses voix, c'est accepter la norme de l'existence qui engendre le conflit, la confusion et la souffrance. Refuser le politique et ainsi, le politicien en nous-même, refuser la réaction à l'immédiat, la vie à courte vue, c'est être délivré de la peur. Le refus total est le refus du positif, du besoin d'imitation, du conformisme. Mais ce refus même est positif car il n'est pas une réaction. Refuser les canons de la beauté, qu'elle soit passée ou actuelle, c'est découvrir la beauté qui réside au-delà de la pensée et du sentiment ; mais il faut de l'énergie pour la découvrir. Cette énergie survient quand il n'est plus de conflit, de contradiction, et que l'action n'est plus partielle.

Le 8.

L'humilité est l'essence de toute vertu. L'humilité ne doit pas être recherchée, pas plus que la vertu. La moralité respectable de toute société n'est qu'une adaptation au modèle créé par l'environnement social, économique et religieux ; mais étant issue d'un souci d'adaptation, une telle moralité n'est pas vertu. Le conformisme et la recherche de sécurité imitatrice que l'on appelle moralité est négation de la vertu. L'ordre n'est jamais permanent, son maintien doit être quotidien comme doit l'être la propreté d'une chambre. L'ordre doit être maintenu d'instant en instant, quotidiennement. Cet ordre n'est pas une adaptation personnelle à des réactions acquises de sympathie ou d'aversion, de plaisir ou de douleur. Cet ordre n'est pas un moyen d'échapper à la souffrance ; la compréhension de la souffrance et sa cessation est la vertu, laquelle amène l'ordre. L'ordre n'est pas une fin en soi ; l'ordre qui serait une fin en soi conduit à l'impasse de la respectabilité, qui est détérioration et déclin. Apprendre est l'essence même de l'humilité, apprendre de toute chose et de chacun. Apprendre ne comporte aucune hiérarchie. L'autorité exclut l'apprendre et un disciple n'apprendra jamais.

Un seul nuage à l'est, derrière les collines, le soleil couchant l'embrassait ; nul fantôme n'aurait pu le créer. C'était la quintessence de toute forme, aucun architecte n'aurait pu concevoir une telle structure. Elle était l'aboutissement de tant de vents, de soleils et de nuits, de pressions et de tensions. D'autres nuages sombres, sans lumière, n'avaient ni hauteur ni profondeur, mais celui-ci faisait exploser l'espace. Devant lui la colline semblait privée de vie, de force ; elle avait perdu son habituelle dignité, la pureté de sa ligne. Le nuage avait absorbé la grandeur, le silence des collines. Au-dessous de ce géant reposait la vallée verte, lavée de pluie ; plus belle encore après la pluie, cette ancienne vallée devient étonnamment brillante, verte de tous les tons, et la terre encore plus rouge. Dans l'air transparent, les gros rochers des collines sont polis de rouge, de bleu, de gris, de violet pâle.

Plusieurs personnes étaient assises dans la pièce, les unes par terre, d'autres sur des sièges ; il y régnait une tranquillité faite d'appréciation et de plaisir. Un homme jouait d'un instrument à huit cordes. Il jouait les yeux clos, aussi heureux que le petit auditoire. C'était le son pur, sur lequel on s'envolait très loin, très profondément, chaque son nous amenant à un seuil plus profond. La sonorité de cet instrument nous transportait en un voyage infini ; dès le premier toucher, jusqu'au moment où sa main l'a quitté, seul le son importait et non plus l'instrument, l'homme ou l'auditoire. Il neutralisait tout autre son, même celui des pétards que les enfants allumaient au-dehors. On les entendait craquer, éclater, mais ils étaient partie du son et le son était tout, le chant des cigales, le rire des garçons, l'appel d'une petite fille et le son du silence. Il a sans doute joué plus d'une demi-heure et, pendant tout ce temps, le voyage s'est poursuivi loin, profondément ; ce n'était pas un voyage entrepris dans l'imagi-

naire, sur les ailes du temps ou dans la frénésie de l'émotion. Ces voyages-là sont courts, ils ont une sorte de signification ou de plaisir ; celui-ci ne signifiait rien, ne comportait pas de plaisir. Il n'y avait que le son et rien d'autre, pas de pensée, pas de sentiment. Ce son nous emmenait à travers et au-delà des confins du temps et avançait calmement, dans une immense vacuité, sans retour. Ce qui revient est toujours mémoire, chose passée, mais là, il n'y avait pas de mémoire, pas d'expérience. Le fait n'a pas d'ombre, de mémoire.

Le 9.

Le ciel était sans nuage quand le soleil s'est incliné derrière les collines ; dans l'air immobile, pas une feuille ne bougeait. Tout semblait être contenu dans l'éclat d'un ciel immaculé. Au bord de la route, le reflet de la lumière du soir dans une petite étendue d'eau était plein d'énergie extatique et la vie toute entière reposait dans la fleur sauvage du chemin. Une colline semblable à un temple ancien, sans âge ; elle était d'un pourpre plus sombre que le violet, intense et indifférente, animée d'une lumière intérieure, sans ombre ; toutes ses roches, tous ses buissons exultaient de joie. Une charrette de foin tirée par deux boeufs et conduite par un homme apparut sur la route, faisant beaucoup de bruit ; un garçon y était juché. Leur silhouette se détachait clairement contre le ciel, on distinguait surtout les traits de l'enfant ; son nez et son front étaient nets et doux ; ce visage n'avait pas reçu d'éducation et n'en recevrait sans doute jamais ; c'était un visage intact qui ne portait pas encore les traces du labeur et de la responsabilité ; ce visage souriant reflétait le ciel clair. La méditation semblait toute naturelle pendant la promenade au long de cette route ; il régnait une ferveur et une transparence qui en offrait l'occasion. La pensée est un gaspillage d'énergie, comme l'est aussi le sentiment. La pensée et le sentiment invitent à la distraction et la concentration tend à absorber l'être en lui-même en une attitude défensive, comme l'enfant absorbé dans son jeu. Le jeu est fascinant et il s'y perd, il s'agite dès qu'on le lui retire. Il en est de même pour les adultes, leurs jeux sont leurs nombreuses fuites. Là, sur cette route, la pensée avec son sentiment n'avait pas de pouvoir absorbant ; étant sans énergie propre, elle s'est arrêtée. Le cerveau s'est calmé comme les eaux quand cesse la brise. C'était l'immobilité qui précède la création. Et là sur cette colline, tout près, un hibou a hululé doucement, pour s'arrêter soudain, quand un de ces grands aigles bruns a traversé le ciel au-dessus de la vallée. C'est la qualité de l'immobilité qui importe ; une immobilité provoquée est stagnation ; une immobilité achetée est un bien pratiquement sans valeur ; une immobilité résultant du contrôle, de la discipline, de la répression est criante de désespoir. Il n'y avait pas un son dans la vallée, ni dans l'esprit, mais l'esprit allait au-delà de la vallée et du temps. Et ne l'ayant jamais quitté, il n'avait pas à en revenir. Le silence est la profondeur de la vacuité.

Après un tournant, la route descend doucement, elle passe sur quelques ponts au-dessus des lits de rivières asséchées, jusqu'à l'autre versant de la vallée. La charrette avait descendu cette route ; quelques villageois la remontaient, timides et silencieux ; des enfants jouaient sur le lit de la rivière, un oiseau lançait des appels répétés. Et quand la route s'est incurvée vers l'est, cet « otherness » est survenu. Il est venu en grandes vagues abondantes de bénédiction, splendide, immense. Il semblait que les cieux s'entrouvraient et que de cette immensité soit venu ce qui n'a pas de nom ; on comprenait soudain, et seulement alors, qu'il avait été là toute la journée, mais ce n'est que seul, les autres étant un peu en retrait, que l'on prenait conscience du fait et de son extraordinaire manifestation ; ce n'était pas un incident isolé mais la culmination d'un fait continu. La lumière était là, ce n'était pas celle du couchant, ni une forte lumière artificielle, lesquelles projettent des ombres ; il y avait une lumière sans ombres, c'était la lumière.

Le 10.

Un hibou au cri profond hululait dans les collines ; sa voix grave pénétrait la pièce et stimulait l'oreille. Si ce n'étaient ces hululements, tout était silencieux ; pas même un coassement de grenouille, ni le bruissement d'un animal. Le silence s'intensifiait entre les hululements venus des collines du sud ; ils emplissaient la vallée, les collines et l'air palpitait dans cet appel. Longtemps il n'y eut pas de réponse, puis elle est venue de très loin, du fond de la vallée, vers l'ouest ; à eux deux, ces oiseaux avaient la garde du silence et de la beauté de la nuit. L'aube était proche, mais l'obscurité régnait encore ; on pouvait distinguer les contours de la colline ainsi que le grand bannian. Orion et les Pléiades s'inclinaient dans un ciel clair, sans nuages ; l'air s'était rafraîchi après une courte averse ; il avait le parfum des vieux arbres, de la pluie, des fleurs et des très vieilles collines. C'était un matin vraiment merveilleux. Ce qui avait lieu au-dehors se manifestait au-dedans ; la méditation est en réalité l'harmonie non divisée de ces deux mouvements. Les nombreux systèmes de méditation ne font qu'emprisonner l'esprit dans un schéma qui offre de merveilleuses évasions, des sensations ; seuls en jouent les êtres sans maturité, qui en retirent une grande satisfaction. Sans connaissance de soi, toute méditation conduit à l'illusion et à différentes formes de duperie de soi-même, que ce soit dans les faits ou dans l'imaginaire. C'était un mouvement d'intense énergie, de cette énergie que le conflit ne peut connaître. Le conflit pervertit et dissipe l'énergie, comme le font les idéaux et le conformisme. La pensée était et avec elle le sentiment, mais le cerveau restait alerte et pleinement sensible. Tout mouvement, toute action issu d'un motif est inaction ; C'est cette inaction qui corrompt l'énergie. L'amour issu d'un motif cesse d'être l'amour ; il existe un amour sans motif. Le corps était absolument immobile et le cerveau totalement silencieux, tous deux étaient en fait conscients de tout, mais sans pensée ni mouvement. Ce n'était pas une forme d'hypnose, un état provoqué, puisqu'on n'en attendait rien, ni vision, ni sensation, toutes ces sornettes. C'était un fait et un fait ne comporte ni plaisir, ni souffrance. Et ce mouvement échappait à toute souvenance, au connu.

L'aube apparaissait et avec elle l'« otherness » qui est essentiellement partie de la méditation. Un chien aboya, le jour avait commencé.

Le 11.

Il n'est que des faits, pas de plus grands ou de moindres faits. Abordé avec des jugements ou des opinions, le fait, ce qui est, ne peut être compris: ce sont ces opinions, ces jugements qui deviennent alors le fait, se substituant à celui que l'on cherche à comprendre. C'est en recherchant le fait, ce qui est, en l'observant, que le fait enseigne et son enseignement n'est jamais mécanique ; il faut une écoute, une observation aiguë pour suivre ses enseignements ; cette attention est écartée quand l'écoute a un motif. Le motif dissipe l'énergie, il la déforme ; l'action qui découle d'un motif est inaction, elle conduit au désordre et à la souffrance. La souffrance a été construite par la pensée et la pensée, qui se nourrit d'elle même, produit le je et le moi. De même qu'une machine est douée d'énergie, ainsi en est-il du je et du moi dont l'existence se nourrit de la pensée et du sentiment. Le fait détruit ce mécanisme.

La croyance est si inutile, tout comme les idéaux. Tous deux dissipent l'énergie nécessaire pour suivre le déploiement du fait, de ce qui est. Les croyances comme les idéaux sont évasions loin du fait et, dans l'évasion, la souffrance n'a pas de fin. La fin de la souffrance est la compréhension du fait d'instant en instant. Aucun système, aucune méthode ne peut donner la compréhension, sinon la lucidité sans choix devant le fait. Tout système de méditation est une évasion devant le fait de ce que l'on est ; il est bien plus important de se comprendre soi-même, de voir le changement constant des faits en soi-même, que de méditer pour trouver dieu, pour avoir des visions, des sensations et d'autres formes de distractions.

Un corbeau croassait à tue-tête ; perché sur une branche touffue, il n'était pas visible. D'autres corbeaux volaient alentour, mais il poursuivait sans arrêt son croassement perçant, pénétrant ; il était peut-être fâché ou se plaignait de quelque chose. Les feuillages autour de lui s'agitaient et même quelques gouttes de pluie ne l'ont pas interrompu, tant il était absorbé par ce qui le dérangeait. Il a émergé des branches et, après s'être ébroué, s'est envolé pour reprendre encore sa plainte lancinante ; il a fini par se fatiguer et s'est reposé. Puis un autre corbeau, différent, est venu au même endroit, subjugué, assez amical et engageant. Il y avait d'autres oiseaux dans cet arbre, le coucou indien, jaune vif aux ailes noires, un gros oiseau argenté, comme ceux qui, nombreux, picoraient au pied de l'arbre. Un de ces petits écureuils au dos rayé apparut et y grimpa aussi. Ils étaient tous là, dans l'arbre, mais le cri du corbeau était le plus fort et le plus persistant. Le soleil sortit des nuages et l'arbre porta une ombre épaisse ; franchissant la petite déclivité, étrangement émouvant, le son d'une flûte se fit entendre.

Le 12.

Tout le jour le ciel avait été chargé de lourds nuages sombres, mais ils n'avaient pas apporté de pluie ; pourtant elle était nécessaire, si elle ne tombait pas en abondance pendant plusieurs heures les gens allaient souffrir, les champs ne donneraient rien et les voix ne résonneraient plus dans le lit de la rivière ; le soleil durcirait le sol, la verdure de ces quelques semaines disparaîtrait, la terre serait nue. Ce serait un désastre dont souffriraient tous les villages alentour ; ils étaient habitués à la souffrance, aux privations, à une nourriture parcimonieuse. La pluie était une bénédiction et, si elle ne tombait pas maintenant, il n'y en aurait pas pour les six mois à venir sur ce sol pauvre, sablonneux, rocheux. Il faudrait se servir des puits pour arroser les rizières et eux aussi risquaient de tarir. L'existence était dure, brutale, elle offrait peu de joies. Les collines étaient indifférentes ; elles avaient vu la souffrance se perpétuer de génération en génération ; elles étaient les témoins de tous les aspects de la misère, des naissances et des morts, elles étaient parmi les plus vieilles collines du monde et savaient qu'elles ne pouvaient pas grand chose. Les hommes abattaient leurs forêts, coupaient leurs arbres pour en faire du feu, les chèvres détruisaient leurs buissons, il fallait bien que les gens vivent. Elles étaient indifférentes, la souffrance ne les toucherait jamais, distantes, si proches et pourtant lointaines. Ce matin certaines étaient bleues, d'autres violettes et grises dans leur verdure. Elles ne pouvaient offrir aucune aide malgré leur force et leur beauté, et cette sorte de paix qui se dégage si naturellement, facilement, sans profonde intensité intérieure, complète, mais sans racines. Mais si les pluies ne venaient pas, il n'y aurait ni paix ni abondance. Il est tragique de dépendre de la pluie pour son bonheur, les rivières et les canaux d'irrigation étaient loin et le gouvernement occupé à sa politique, à ses projets. C'était d'eau que l'on avait besoin, de l'eau vivante de lumière, dansante, infatigable, et non de mots d'espoir. Il bruina et juste au-dessus de la colline apparut un arc en ciel, si délicat, irréel ; son cercle touchait les arbres et s'étendait jusqu'aux collines du nord. Il n'a pas duré longtemps car la bruine était passagère, elle avait pourtant déposé des milliers de gouttelettes sur les feuilles dentelées de l'arbre tout proche. Trois corbeaux s'y ébrouaient, agitant leur ailes gris-noir pour y faire pénétrer l'eau jusqu'au duvet de leur corps ; ils s'appelaient et leurs croassements étaient joyeux ; ayant épuisé toutes les gouttes d'eau, ils se sont déplacés vers d'autres branches. Leurs yeux brillants vous fixaient et leurs becs très noirs étaient tranchants ; un peu d'eau coule dans le lit de la rivière toute proche, elle forme une flaque suffisante pour le bain des oiseaux qui s'y rendent souvent. Mais ces trois corbeaux avaient eu la fantaisie de prendre leurs ablutions matinales dans la fraîcheur des feuilles mouillées. C'est un arbre de large envergure, sa forme est très belle et de nombreux oiseaux s'y réfugient au milieu du jour. Il y en a toujours dans ses branches qui crient ou piaillent ou se chanfaillent. Les

arbres sont beaux dans la vie comme dans la mort ; ils vivent et ne pensent jamais à la mort ; ils se renouvellent sans cesse.

Comme il est facile de dégénérer, de tant façons, de laisser le corps s'abîmer, devenir mou et gras ; de laisser se faner les sentiments et l'esprit sombrer dans la superficialité, la mesquinerie, la monotonie. L'esprit ingénieux, malin, est sans profondeur, il ne peut se renouveler et se dessèche dans sa propre amertume ; il se dégrade par l'exercice de sa fragile acuité, par sa propre pensée. Chaque pensée coule l'esprit dans le moule du connu ; chaque sentiment, chaque émotion, si affinés soit-ils, deviennent vides et inutiles, et le corps, nourri de pensée et de sentiment, perd sa sensibilité. Ce n'est pas l'énergie physique, pourtant nécessaire, qui peut faire une brèche dans la médiocrité usante ; ce n'est pas l'enthousiasme ou le sentiment qui suscitent la sensibilité de l'être entier ; l'enthousiasme et le sentiment corrompent. C'est la pensée qui est le facteur de désintégration, car elle prend ses racines dans le connu. Une vie fondée sur la pensée et ses activités devient mécanique ; même quand elle fonctionne sans heurt, elle est toujours l'action mécanique. L'action découlant d'un motif dissipe l'énergie et la désintégration s'installe. Tous motifs, qu'ils soient conscients ou inconscients, ont leur source dans le connu. Une vie faite du connu est décrépitude, même lorsqu'elle est projetée dans l'avenir sous le nom d'inconnu ; une telle vie n'a pas de renouveau. La pensée ne pourra jamais susciter l'innocence et l'humilité ; c'est pourtant l'innocence et l'humilité qui gardent l'esprit jeune, sensible, incorruptible. Se libérer du connu met fin à la pensée ; se libérer du connu, c'est mourir à la pensée d'instant en instant. C'est cette mort qui met fin à la décrépitude.

Le 13

Un gros rocher se détache sur les collines du sud ; d'heure en heure il change de couleur, passe du rouge au rose profond d'un marbre finement poli, puis au brique assourdi, à la terre cuite tantôt lavée de pluie, tantôt brûlée de soleil, pour devenir gris verdâtre, mousseux, comme une fleur de toutes les nuances ; parfois il n'est qu'un gros bloc de rocher sans aucune vie, il est tout cela et, ce matin, quand l'aube teintait de gris les nuages, ce rocher était en feu, une flamme dans les buissons verts ; il est aussi changeant qu'une personne capricieuse, mais ses humeurs ne sont jamais sombres ni menaçantes ; calme ou flamboyant, strident ou souriant, accueillant ou réservé, il est toujours plein de couleur. Il pourrait être un de ces dieux vénérés, mais il demeure un roc de couleur et de dignité. Chacune de ces collines semble avoir quelque chose de particulier, aucune n'est trop haute, mais toutes sont dures dans un climat dur, elle semblent sculptées et éclatantes. Elles s'harmonisent avec cette vallée qui n'est pas très grande, loin des villes et de la circulation, arides ou vertes quand il pleut ; les arbres dans les rizières vertes font la beauté de cette vallée. Certains, aux troncs et aux branches massifs, sont splendides dans leur forme ; d'autres, en attente de la pluie, sont rabougris, mais poussent lentement ; d'autres encore sont chargés de feuilles et d'ombre. Ils ne sont pas très nombreux, mais ceux qui survivent sont vraiment beaux. Le vert des arbres se détache sur la terre rouge et les buissons poussent au ras du sol. Tous survivent pendant les longs mois sans pluie, sous le soleil impitoyable et quand il pleut enfin, leur joie ébranle le calme de la vallée ; chaque arbre, chaque buisson exulte de vie et la feuille verte est presque irréelle ; et les collines s'unissent à leur chant et toute la terre devient la gloire de la vie.

Pas un son dans la vallée ; Il faisait nuit, pas une feuille ne bougeait ; l'aube viendrait sans doute dans une heure. La méditation n'est pas une auto-hypnose pas la parole ou la pensée, la répétition ou l'image ; il faut écarter toutes idées imaginaires, car elles conduisent à l'illusion. C'est la compréhension des faits et non les théories, ce n'est pas la recherche de conclusions et l'adaptation à celles-ci ou l'ambition d'avoir des visions. Tous cela doit être écarté, la méditation est la compréhension de ces faits

et donc leur dépassement. La connaissance de soi est le commencement de la méditation ; autrement, la soi-disante méditation ne fait que révéler l'immaturité et la sottise sous toutes leurs formes. Il était têt, la vallée était endormie. Au réveil, la méditation prolongeait ce qui s'était déroulé jusque là ; le corps était immobile, mais sans y avoir été forcé ; vide de pensée, le cerveau était pourtant attentif, mais sans aucune sensation ; ni pensée ni sentiment n'existaient. Alors commença un mouvement hors du temps. Le mot est temps, il indique un espace ; le mot appartient au passé et à l'avenir, mais il n'y a pas de mot pour le présent actif. Ce qui est mort peut être figé dans les mots, mais non ce qui vit. Chaque mot dont on use pour évoquer le vivant en est la négation. Ce mouvement traversait les parois du cerveau, mais celui-ci n'avait avec lui aucun contact ; il était incapable de poursuivre ou de reconnaître. Ce mouvement n'était pas né du connu ; le cerveau pouvait suivre le connu, puisqu'il pouvait le reconnaître, mais ici aucune reconnaissance n'était possible. Un mouvement est animé d'une direction, mais celui-ci n'en avait pas et pourtant il n'était pas statique. Étant sans direction, il était l'essence de l'action. Toute direction relève de l'influence ou de la réaction. Mais une action qui n'est pas le fruit de la réaction ou d'une interaction est énergie totale. Cette énergie, l'amour, a son propre mouvement. Mais le mot amour, le connu, n'est pas l'amour. Il n'y que le fait, la liberté à l'égard du connu. La méditation était l'explosion du fait.

Nos problèmes se multiplient et se poursuivent ; la poursuite d'un problème pervertit l'esprit et le corrompt. Un problème est un conflit, un dilemme qui n'a pas été élucidé ; de tels problèmes laissent des cicatrices qui détruisent l'innocence. Chaque conflit doit être compris et ainsi dépassé. Laisser se poursuivre un problème est un facteur de détérioration ; chaque problème en engendre un autre, un esprit consumé de problèmes, qu'ils soient personnels ou collectifs, sociaux ou économiques, est en état de détérioration.

Le 14.

La sensibilité et la sensation sont choses différentes. Les sensations, les émotions, les sentiments laissent toujours un résidu dont l'accumulation engourdit et déforme. Les sensations sont toujours contradictoires et donc conflictuelles ; le conflit engourdit l'esprit, pervertit la perception. L'appréciation de la beauté ne se fait pas en termes de-sensation, de plaisir ou de déplaisir ; la sensation ne peut que diviser en beauté et laideur, mais la division n'est pas la beauté. Comme les sensations, les sentiments engendrent le conflit, pour l'éviter on a recours à la discipline, au contrôle, à la répression, mais ceci ne fait que créer la résistance et donc augmenter le conflit, d'où une plus grande torpeur, une plus grande insensibilité. La sainte discipline répressive, tant admirée, n'est en fait que sainte insensibilité, engourdissement brutal. Pour rendre l'esprit plus stupide et morne, on invente et répand des idéaux, des conclusions. Toutes les formes de sensations, qu'elles soient grossières ou raffinées, cultivent la résistance et un déclin. La sensibilité consiste à mourir à tout résidu de sensation ; être sensible totalement, intensément, à une fleur, une personne, un sourire, c'est n'en garder aucune trace dans sa mémoire, car toute trace détruit la sensibilité. Être conscient de chaque sensation, de chaque sentiment, de chaque pensée dès qu'ils surgissent, d'instant en instant et sans choix, c'est être libéré de traces, celles-ci n'ayant jamais pu se former. Les sensations, les sentiments et les pensées sont toujours partiels, fragmentaires et destructeurs. La sensibilité procède de l'ensemble du corps, de l'esprit et du cœur.

Le savoir est mécanique et fonctionnel ; le savoir, l'aptitude, utilisés à acquérir un rang social, engendrent conflit, antagonisme et envie. Le cuisinier comme le chef d'état représentent des fonctions et quand l'un ou l'autre se prévalent d'une situation particulière, alors commencent les querelles, le snobisme et le culte de la situation, de

la fonction et du pouvoir. Le pouvoir est toujours mauvais et c'est ce mal qui corrompt la société. L'importance psychologique de la fonction engendre la hiérarchie des situations. Refuser la hiérarchie c'est refuser le statut ; il existe une hiérarchie de la fonction, mais non du statut. Les mots ont peu d'importance, mais le fait a une immense signification. Le fait n'engendre jamais la souffrance, mais les mots qui le recouvrent et les évasions loin du fait sont source de conflit et d'une souffrance sans nom. Un troupeau de vaches paissait dans le pré vert ; elles étaient toutes brunes et, quand elles se déplaçaient, les nuances de leur pelage donnaient l'illusion que la terre bougeait. Assez grandes, indolentes et harassées par les mouches, ces vaches sont particulièrement soignées, bien nourries, contrairement à celles du village ; celles-là sont petites, squelettiques, donnent très peu de lait, sentent plutôt mauvais et semblent avoir une faim insatiable. Il y a toujours auprès d'elles un garçon ou une fillette qui les gronde, leur parle ou les appelle. Partout la vie est dure, avec la maladie et la mort. Une vieille femme passe chaque jour, portant un petit pot de lait ou quelque nourriture ; elle semble timide et n'a pas de dents, ses vêtements sont sales et son visage reflète la misère ; elle a parfois un sourire, mais celui-ci est plutôt forcé. Elle vient du village voisin et va toujours pieds nus ; ses pieds sont étonnamment petits et durs, mais il y a du feu en elle ; c'est une vieille femme sèche et nerveuse. Sa démarche légère n'a rien de doux. Partout la misère et un sourire forcé. Les dieux ont tout déserté, sauf les temples, et les puissants de cette terre n'ont jamais un regard pour cette femme. Mais il a plu, en une longue et lourde averse, et les nuages enserrèrent les collines. Les arbres suivent les nuages, les collines les poursuivent et l'homme est laissé à son sort.

Le 15.

C'était l'aurore ; les collines étaient dans les nuages et chaque oiseau chantait ou lançait des appels, des cris aigus, une vache meuglait et un chien a hurlé. C'était un matin agréable, la lumière était douce et le soleil caché derrière les collines et les nuages. Sous le vieux banian, il y avait un joueur de flûte, un petit tambour l'accompagnait. La flûte dominait le tambour et emplissait l'air de son chant ; elle semblait pénétrer tout l'être de ses notes très douces et tendres ; on l'écoutait malgré la présence d'autres bruits ; les battements changeants du petit tambour vous parvenaient sur les vagues de la flûte avec le cri discordant du corbeau. Chaque son nous pénètre, nous résistons à certains et en accueillons d'autres, selon que nous les trouvons désagréables ou agréables, et ainsi nous perdons quelque chose. La voix du corbeau est venue avec le tambour et le tambour était porté par la note délicate de la flûte, ainsi le son entier pouvait pénétrer en profondeur, au-delà de toute résistance, de tout plaisir. Et il y avait dans tout cela une grande beauté qui n'est pas celle que connaissent la pensée, le sentiment. Et sur ce son est venue la méditation explosive ; et dans cette méditation, la flûte, le tambour palpitant, le croassement discordant du corbeau et toutes les choses de la terre se sont unies, donnant ainsi profondeur et espace à l'explosion. L'explosion est destructrice et la destruction est la terre et la vie, comme l'amour. Cette note est explosive si vous la laissez libre, mais vous ne le ferez pas, car vous désirez une vie de sécurité qui, de ce fait, devient une morne affaire ; vous essayez alors de donner un sens et une raison à sa laideur avec sa beauté mesquine. Et la musique est donc un objet de jouissance, suscitant beaucoup de sentiment, tout comme le football ou certains rituels religieux. Le sentiment, l'émotion sont un gaspillage qui se transforme donc facilement en haine. Mais l'amour n'est pas une sensation, une chose que le sentiment puisse capturer. Écouter complètement, sans résistance, sans aucune défense, c'est permettre le miracle de l'explosion qui ébranle le connu ; écouter cette explosion, sans motif, sans direction, c'est pénétrer là où la pensée, le temps, ne peuvent se maintenir. En son point le plus étroit, la vallée doit être large d'environ mille cinq cents mètres ; c'est là que les collines se rencontrent et

s'orientent d'est en ouest ; pourtant, une ou deux d'entre elles rompent cet alignement à l'ouest ; mais l'espace est ouvert, de colline en colline, sur le parcours du soleil. Avec hauteur et précision, ces collines se fondent dans l'horizon ; il en émane cette étrange qualité de bleu violacé qui vient avec les âges et le soleil brûlant. Le soir, ces collines s'emparent de la lumière du couchant et deviennent alors tout à fait irréelles, somptueuses de couleurs ; alors à l'est le ciel prend les couleurs du soleil, comme si celui-ci s'y était réfugié. C'était un soir de rose pâle et de lourds nuages. Dès le seuil franchi, alors que nous parlions de choses très différentes, cet « otherness », cet inconnaissable était là. Sa présence était inattendue, car nous étions en pleine conversation sérieuse et il était là avec une telle insistance que l'entretien cessa très facilement, naturellement. L'autre personne n'ayant pas remarqué de changement dans la qualité de l'atmosphère, dit encore quelque chose qui ne demandait pas de réponse. Nous avons marché longtemps, presque sans un mot, accompagné, enveloppé, immergé. C'est l'inconnu total, malgré ses venues, ses départs ; toute tentative de reconnaître a cessé car reconnaître relève encore du connu. Chaque fois, la beauté est plus « grande », plus intense et la force impénétrable. Ceci est également la nature de l'amour.

Le 16.

C'était un soir très calme, les nuages s'étaient retirés pour se rassembler autour du soleil couchant. Les arbres agités par la brise se calmaient maintenant dans l'attente de la nuit ; les oiseaux rentraient prendre abri dans les épais feuillages. Deux petites chouettes perchées sur les fils nous regardaient de leurs yeux fixes. Et comme toujours, les collines demeuraient seules et distantes, loin de toute agitation ; durant le jour elles avaient enduré les bruits de la vallée, mais se retiraient maintenant de tout et, à part la faible clarté de la lune, l'obscurité se refermait sur elles. La lune était entourée d'un halo de nuages vaporeux ; tout se préparait au repos, sauf les collines. Elles ne dormaient jamais ; toujours en état de veille, en attente, elles observaient et conversaient entre elles, sans fin. Ces deux petites chouettes sur les fils faisaient des bruits saccadés, comme des pierres agitées dans une boîte de métal ; leur vacarme paraissait bien puissant pour leur petit corps pas plus gros qu'un poing ; mais la nuit, leur vol d'arbre en arbre était aussi silencieux que celui des hiboux. Elles quittèrent leur fil d'un vol bas, rasant les buissons, pour s'élever à nouveau jusqu'aux premières branches de l'arbre et observer de là, à distance prudente ; mais leur intérêt ne dura pas. Plus bas, sur le poteau tordu, était perché un gros hibou brun aux yeux énormes, son bec tranchant semblait jaillir entre ses yeux fixes. Il s'est envolé d'un coup d'aile, si doucement, si posément, que l'on restait songeur devant la structure et la force de ces ailes gracieuses ; parti dans les collines, il s'est fondu dans l'obscurité. C'est sûrement ce hibou et sa femelle aux profonds hullements qui s'appellent l'un l'autre dans la nuit ; la nuit dernière, ils sont sans doute allés dans d'autres vallées, derrière les collines ; ils reviendraient, car ils habitaient une des collines du nord où l'on peut entendre leurs appels si l'on y passe en silence à la tombée de la nuit. Il y avait, au-delà de ces collines, d'autres terres fertiles, des rizières vertes et abondantes. Mettre en question n'est plus désormais qu'une révolte et toutes les réactions n'ont plus beaucoup de sens. Les communistes se révoltent contre les capitalistes et le fils contre son père ; c'est le refus d'accepter les normes sociales, le désir de faire éclater le carcan social et économique. Peut-être nécessaires, ces révoltes ne sont pas très profondes : un nouveau schéma se crée à la place de l'ancien, il ne naît que de la destruction du précédent, ce qui enferme l'esprit et, par là, le détruit. La révolte sans fin dans l'enceinte de la prison n'est que réaction à l'immédiat ; ce nouvel aménagement, cette décoration des murs de la prison semblent nous satisfaire si intensément que jamais nous ne les abattons. La mise en question, le mécontentement, restent dans l'espace carcéral, ce qui ne nous conduit pas bien loin ; cela pourrait nous conduire jusqu'à la

lune ou aux bombes à neutron, mais tout cela n'en reste pas moins dans les limites de la souffrance. Cependant, s'interroger sur la structure de la souffrance et au-delà n'est pas une réaction de fuite. Cette remise en question est infiniment plus urgente que d'aller sur la lune ou au temple ; c'est cette remise en question qui en renverse la structure et non l'édification d'une nouvelle prison plus coûteuse que la précédente, avec ses dieux et ses sauveurs, ses économistes et ses leaders. C'est cette mise en cause qui détruit le mécanisme de la pensée et non la substitution d'une pensée, d'une conclusion, d'une théorie, par une autre. Cette mise en question ébranle l'autorité, celle de l'expérience, du mot et celle maléfique du pouvoir, la plus respectée de toutes. Cette remise en question qui n'est pas née de la réaction, du choix et du motif, fait exploser l'activité égocentrique morale et respectable ; c'est cette activité qui est sans cesse réformée et jamais démolie. Cette réforme est la souffrance sans fin. Ce qui a une cause et un motif engendre inévitablement angoisse et désespoir.

Nous avons peur de cette destruction totale du connu, base de l'ego, du moi et du mien ; le connu est préférable à l'inconnu, ce connu avec sa confusion, son conflit, son malheur ; la liberté à l'égard de ce connu pourrait détruire ce que nous nommons l'amour, la relation, la joie, etc. Se libérer du connu, cette remise en question explosive qui ne vient pas de la réaction, met fin à la souffrance, et l'amour est ainsi ce que ni la pensée ni le sentiment ne peuvent mesurer.

Notre vie est si vide et superficielle, elle est faite de pensées et d'activités insignifiantes imprégnées de conflit et de souffrance, elle vogue toujours du connu au connu, dans sa quête de sécurité psychologique. Aussi fort qu'en soit notre désir, le connu n'offre pourtant pas de sécurité. La sécurité est du temps et le temps psychologique n'existe pas ; c'est un mythe, une illusion qui nourrit la peur. Il n'est rien de permanent, tant dans le présent que dans l'avenir immédiat, le futur ; le schéma façonné par la pensée et le sentiment, le schéma du connu, est pulvérisé par une mise en question et une écoute justes. La connaissance de soi, des habitudes de la pensée et du sentiment, par l'écoute de chacun de leurs mouvements, met fin au connu. Le connu engendre la souffrance et l'amour est la liberté à l'égard du connu.

Le 17.

La terre avait la couleur du ciel ; les collines, les rizières vertes, mûrissantes, les arbres et le lit sablonneux de la rivière se confondaient en lui ; sur les collines, chaque rocher ainsi que les énormes blocs erratiques devenaient nuages et ceux-ci étaient rochers. Le ciel était la terre et la terre, le ciel ; le soleil couchant avait tout transformé. Le ciel était devenu un feu incandescent qui éclatait dans chaque parcelle de nuage, dans chaque pierre et chaque brin d'herbe, dans chaque grain de sable. Le ciel en furie était embrasé de vert, de pourpre, de violet, d'indigo. Sur cette colline, c'était un vaste mouvement de pourpre et d'or, alors qu'au sud se consumaient un vert délicat, des bleus évanescents ; à l'est, face au couchant, le ciel était paré de rouge cardinal où se mêlaient l'ocre brûlée, le magenta, le violet pâissant. Il explosait d'autant de splendeur qu'à l'ouest ; quelques nuages s'étaient rassemblés autour du soleil couchant, en un feu pur, sans fumée, qui ne s'éteindrait jamais. L'immensité, l'intensité de ce feu pénétrait tout, même le corps de la terre. La terre était les cieus et les cieus la terre. Tout était vivant, éclatant de couleur et la couleur était dieu, mais pas le dieu de l'homme. Les collines devinrent transparentes, chaque rocher, chaque roc, sans poids, flottait dans la couleur et les collines lointaines se teintaient de bleu, du bleu de toutes les mers, du ciel de tous les rivages. Les rizières mûrissantes étaient touchées de rose, de vert intense, leur étendue s'offrant à notre attention immédiate. Et la route à travers la vallée, pourpre et blanche, était si vivante qu'elle semblait un rayon traversant le ciel. Nous étions faits de cette lumière, brûlante, furieuse, explosant sans ombre, sans racine et sans mots. Et comme le soleil descendait plus bas, chaque

couleur devint plus intense, plus violente et nous étions perdus, anéantis. C'était un soir sans mémoire.

Chaque pensée, chaque sentiment doivent s'épanouir pour vivre et mourir ; tout doit s'épanouir dans l'être, l'ambition, l'avidité, la haine comme la joie, la passion ; c'est dans leur épanouissement que se trouvent leur mort et la liberté. Toute chose ne peut s'épanouir que dans la liberté, non dans le refoulement, la contrainte et la discipline, qui ne font que corrompre et pervertir. L'épanouissement et la liberté sont la bonté et la vertu totale. Il n'est pas facile de permettre à l'envie de s'épanouir ; elle est condamnée ou nourrie, mais n'est jamais laissée libre. Ce n'est que dans la liberté que le fait de l'envie révèle sa couleur, sa forme, sa profondeur et ses caractéristiques ; elle ne se révélera pas pleinement, librement, dans le refoulement. Quand elle s'est complètement dévoilée, elle ne prend fin que pour révéler d'autres faits qui sont le vide, la solitude, la peur ; quand chaque fait est libre de fleurir dans son intégralité, le conflit cesse entre l'observateur et l'observé ; alors, il n'y a plus de censeur, seule demeure l'observation, la vue de la chose. La liberté ne peut exister que dans l'accomplissement, non dans la répétition, le refoulement, l'obéissance à un schéma de pensée. Il n'est d'accomplissement que dans l'épanouissement et la mort ; sans épanouissement il n'est point de fin. C'est la pensée dans le temps qui est douée de continuité.

L'épanouissement de la pensée met fin à la pensée, car ce n'est que dans la mort que naît le neuf. Le neuf ne peut exister sans liberté à l'égard du connu. La pensée, le passé, ne peut susciter le neuf ; elle doit mourir pour que le neuf soit. Ce qui fleurit doit mourir.

Le 20.

La nuit était profonde, les étoiles scintillaient dans un ciel limpide, l'air de la montagne était frais. Les phares saisissaient les cactus élancés qui semblaient faits d'argent poli et brillaient de rosée, comme les petites plantes, mais leur vert fugitif, étincelant, n'était pas celui du jour. Chaque arbre était silencieux, plein de mystère, rêveur, inapprochable. Orion et les Pléiades s'inclinaient vers les collines sombres ; même les hiboux étaient lointains, silencieux ; dans la campagne endormie, on n'entendait que le bruit de la voiture ; seuls les engoulevants saisis par les phares, nous regardaient fixement de leurs yeux rouges, étincelants, puis s'éloignaient d'un battement d'ailes. En cette heure si matinale les villages étaient endormis ; quelques passants marchaient péniblement sur la route, leur corps emmitouflé ne laissant voir que leur visage ; ils se rendaient d'un village à l'autre et semblaient avoir marché toute la nuit ; quelques-uns étaient blottis autour d'une flambée, leurs longues ombres se projetaient au travers de la route. Un chien se grattait au milieu de la chaussée ; comme il ne bougeait pas, la voiture l'a contourné. Alors soudain apparut l'étoile du matin, au moins aussi grande qu'une soucoupe, étonnamment brillante, elle semblait régner sur l'Orient. Puis Mercure apparut juste au-dessous d'elle, pâle, tout puissant. Une légère lueur au loin, c'était le début de l'aube. La route se déroulait de courbe en courbe, les arbres qui la bordaient l'empêchant de s'égarer dans les champs. Puis nous avons passé de grandes étendues d'eau destinée à l'irrigation de l'été, quand elle serait rare. Comme l'aube approchait, les oiseaux endormis commencèrent de s'éveiller, les corbeaux, les vautours, les pigeons et les innombrables petits oiseaux. La voiture grimpa et traversa un bois épais, sans rencontrer d'animal sauvage. On voyait maintenant des singes sur la route, l'un d'eux énorme, assis sous un grand tamaris, n'a pas bougé à notre passage, alors que ses compagnons filaient dans toutes les directions. Il y avait un petit de quelques jours sans doute, cramponné au ventre d'une mère assez mécontente des choses. L'aube maintenant s'effaçait devant le jour et les camions bruyants avaient éteint leurs phares. Et les villages s'éveillaient, les gens balayaient devant leur porte, jetaient leurs ordures au milieu de la chaussée où des chiens galeux

dormaient encore obstinément ; ils semblaient préférer cet endroit entre tous ; les camions les contournaient, comme les voitures et les piétons. Des femmes, suivies de petits enfants, rapportaient l'eau du puit. Sous un soleil devenu brûlant et aveuglant, les collines étaient âpres et les arbres rares, car nous quitions les montagnes et avançons vers la mer par la plaine ouverte ; l'air chaud et moite annonçait l'approche de la grande ville surpeuplée et sale (Madras. Il y séjournait dans une maison entourée d'un jardin d'environ 4 hectares, sur la rive nord du fleuve Adyar. Ce fleuve se jette dans la baie du Bengale, au sud de Madras.) ; les collines étaient bien loin.

La voiture avançait assez vite et il était tout indiqué d'y méditer. Être libre à l'égard du mot, ne pas lui donner trop d'importance ; réaliser que le mot n'est pas la chose et que la chose n'est jamais le mot ; user des mots avec attention et compréhension, sans pourtant devenir prisonnier de leurs résonances ; être sensible aux mots sans se laisser entraîner par leur poids ; franchir la barrière des mots pour examiner le fait ; éviter le poison des mots, mais ressentir leur beauté ; écarter toute identification aux mots et les examiner, car ils sont des pièges trompeurs. Ils sont symbole et non réalité. L'écran des mots sert de refuge à l'esprit paresseux, irréfléchi et trompeur. L'enchaînement aux mots est le début de l'inaction que l'on peut prendre pour l'action, mais un esprit prisonnier des symboles ne peut aller bien loin. Chaque pensée façonne l'esprit et sans la compréhension de chaque pensée, l'esprit devient l'esclave des mots et la souffrance commence. Les conclusions, les explications, ne mettent pas fin à la souffrance.

La méditation n'est pas le moyen d'atteindre un but ; il n'y a point de fin, point d'arrivée ; c'est un mouvement dans le temps et hors du temps. Tout système, toute méthode relie la pensée au temps, mais être lucide sans choix, devant chaque pensée, chaque sentiment, comprendre leurs motifs et leur mécanisme, puis les laisser s'épanouir, c'est là le début de la méditation. Quand la pensée et le sentiment fleurissent et meurent, la méditation est le mouvement hors du temps. Il y a de l'extase dans ce mouvement ; dans le vide total se trouve l'amour et avec l'amour, la destruction et la création.

Bombay et Rishi Valley

Du 20 Octobre au 20 Novembre 1961

Carnets

Madras, Inde

Du 20 Novembre au 17 Décembre 1961

Le 21.

Toute existence est choix ; ce n'est que dans l'unicité qu'il n'est pas de choix. Toute forme de choix est un conflit ; le choix implique inévitablement la contradiction ; cette contradiction intérieure et extérieure engendre le trouble et la détresse. Pour échapper à cette détresse, les dieux, les croyances, le nationalisme ou l'engagement à différents schémas d'activité deviennent d'inévitables nécessités. Ayant permis de fuir, celle-ci deviennent prééminentes et l'échappatoire devient le chemin de l'illusion. Puis s'installent la peur et l'anxiété. Le désespoir et la souffrance sont compagnons du choix en une douleur sans fin. Le choix et la sélection seront présents tant qu'existera celui qui choisit, cette mémoire accumulée de plaisir et de peine, et toute expérience de choix ne fait que fortifier la mémoire qui réagit en pensée, en sentiment. La mémoire n'a qu'une importance partielle, celle de la réaction mécanique ; cette réaction est le choix. Il n'y a pas de liberté dans le choix. On choisit selon son milieu, son éducation, selon son conditionnement social, économique et religieux. Le choix fortifie invariablement ce conditionnement auquel on ne peut échapper et qui ne fait qu'engendrer davantage de souffrance.

Quelques nuages de feu s'amassaient autour du soleil, au ras de l'horizon. Les palmiers noirs contre ce ciel embrasé émergeaient des rizières d'or vert, étendues vers l'infini. L'un d'eux se dressait, perdu dans le vert jaunissant des épis ; il n'était pas seul, bien que paraissant abandonné et lointain. Une douce brise soufflait de la mer et quelques nuages, plus rapides, se pourchassaient. Les flammes se sont apaisées et la lune a souligné les ombres partout répandues, doucement reliées entre elles. La lune était au-dessus de nous et les ombres profondes et trompeuses, au travers de la route. Ce pourrait être une couleuvre se glissant doucement à la poursuite d'une grenouille ; dans les rizières inondées, on entendait des coassements presque rythmiques ; dans la longue étendue d'eau bordant la route, les grenouilles se pourchassaient, plongeaient, remontaient pour disparaître encore dans cette eau d'argent poli, étincelante et chaude, pleine de bruissements mystérieux. Des chars à boeufs passaient, apportant à la ville du bois à brûler ; on entendit le timbre d'une bicyclette, puis, dans un tintamarre de ferraille, un camion aux phares éblouissants exigea le passage et les ombres demeurèrent immobiles. C'était un soir de beauté et là, sur cette route, si près de la ville, le silence était profond, aucun bruit, ni la lune, ni même le camion ne pouvait le troubler. C'était un silence qu'aucune pensée, aucun mot, ne pouvaient rompre, il accompagnait les grenouilles comme les bicyclettes, il nous suivait ; on marchait, on respirait dans ce silence, on pouvait le voir. Il n'était pas timide, sa présence était insistante, accueillante. Il nous dépassait en de vastes, d'immenses espaces et l'on ne pouvait l'y suivre que dans l'immobilité absolue de la pensée et du sentiment qui s'oubliaient, se perdaient dans l'eau avec les grenouilles ; ils étaient sans importance et pouvaient si aisément se perdre, pour être repris quand ils seraient utiles. C'était un soir d'enchantement, plein de clarté, de sourire évanescent.

Le choix engendre toujours la détresse. Il suffit de l'observer pour le voir tapi, dissimulé, exigeant, insistant et suppliant, nous enserrant à notre insu dans ses rets d'inévitables devoirs, de responsabilités, de désespoirs. Observez le fait, vous en prendrez conscience. Soyez-en conscient, car il ne peut être changé ; il peut être occulté, mais pas altéré. Il est là. Si vous le laissez à l'écart, sans y mêler vos opinions et vos espoirs, vos peurs et vos désespoirs, la ruse et le calcul de vos jugements, il s'épanouira et montrera toutes ses complexités, ses ruses subtiles et elles sont nombreuses, son importance apparente et son éthique, ses motifs cachés, ses caprices. Si vous ne touchez pas au fait, il vous montrera tout cela et davantage. Mais il faut être conscient de lui sans choix, l'aborder sur la pointe des pieds. Vous verrez alors que s'étant épanoui, le choix meurt et que surgit la liberté, non que vous soyez libre, mais la liberté est là. Vous êtes l'acteur du choix, vous avez cessé de faire le choix. Il n'y a rien à choisir. C'est dans cet état sans choix que fleurit l'unicité. Sa mort n'a point de fin. Elle fleurit sans cesse et est toujours nouvelle. Mourir au connu, c'est être un, seul. Tout choix procède dans le connu et l'action dans ce domaine engendre toujours la souffrance. C'est dans l'unicité que prend fin la souffrance.

Le 22 (Il a donné, ce matin-là, la première de ses huit causeries à Madras ; celle-ci devait se poursuivre jusqu'au 17 décembre.)

Dans l'éclosion des masses de feuillages se dressait une fleur rose à trois pétales ; enchâssée de vert, elle aussi semblait surprise de sa propre beauté. Elle poussait sur un grand buisson qui essayait de survivre dans toute cette verdure ; un arbre énorme les surplombait et d'autres buissons aussi luttaient pour la vie. Ce buisson portait beaucoup d'autres fleurs, mais celle-là se détachait, isolée dans le feuillage, d'autant plus frappante. Une légère brise soufflait dans les branches, mais ne l'atteignait pas ; elle était immobile et seule, ce qui lui conférait une étrange beauté, comme celle d'une étoile dans un ciel vide. Et derrière cette verdure apparaissait le tronc noir du palmier ; il n'était pas vraiment noir, mais ressemblait à la trompe d'un éléphant. Puis le noir s'adoucit en une lueur de rose, le soleil l'avait touché, comme les sommets des arbres qui s'embrasèrent, immobiles. La brise était tombée et quelques taches de lumière effleuraient les branches. Un petit oiseau y était posé, lissant ses plumes. Puis il a regardé alentour et s'est envolé dans le soleil. Nous étions assis devant les musiciens qui faisaient face au couchant ; nous étions très peu nombreux et le petit tambour était frappé avec une adresse et un plaisir remarquables ; ces * doigts étaient d'une agilité extraordinaire. Le musicien ne regardait jamais ses mains qui semblaient avoir une vie propre, se mouvant avec une rapidité, une fermeté étonnantes, précises, frappant la peau tendue sans la moindre hésitation. La main droite ignorait ce que faisait la gauche, puisqu'elle battait un rythme différent, mais toujours accordé. Le musicien était assez jeune, sérieux, les yeux étincelants ; il avait du talent et était ravi de jouer devant ce petit auditoire qui l'appréciait. Alors se joignit un instrument à cordes et le petit tambour suivit. Il n'était plus seul.

Le soleil avait disparu et les quelques nuages épars prenaient une teinte rose pâle ; il n'y a pas de crépuscule à cette latitude, et la lune presque pleine était claire dans le ciel limpide. La marche au long de cette route, avec le reflet du clair de lune dans l'eau et le coassement des grenouilles, devenait une bénédiction. Il est étrange que le monde soit si loin et le voyage intérieur si profond. Les poteaux télégraphiques, les autobus, les chars à boeufs et les villageois usés nous côtoyaient, mais l'esprit était loin, si profondément qu'aucune pensée ne pouvait suivre ; chaque sentiment restait bien loin. C'était une marche consciente de tout ce qui surgissait alentour, de l'ombre des masses nuageuses sur la lune, du timbre de la bicyclette, mais l'être était très loin, ce n'était plus soi, mais une très grande, très vaste profondeur. Cette profondeur descendait en elle-même, toujours plus loin, au-delà du temps et des limites de l'espace. La mémoire ne pouvait la suivre ; la mémoire est entravée, mais cette profondeur ne

l'était pas. C'était la liberté totale, sans racine, sans direction. Et tout au fond, loin de la pensée, jaillissait une énergie qui était extase, un mot chargé d'un sens gratifiant, mais que la pensée ne pourrait jamais capter ni poursuivre dans l'espace sans distance. La pensée est une chose stérile qui ne peut jamais suivre l'intemporel, ni communiquer avec lui. L'autobus vrombissant aux phares aveuglants nous a presque poussés hors de la route, dans les eaux dansantes.

L'essence de la discipline est le refoulement. La vision pure met fin à toute forme de refoulement ; il est infiniment plus subtil de voir que de maîtriser. La maîtrise est relativement facile, elle ne demande pas beaucoup de compréhension ; la soumission à un exemple, l'obéissance à l'autorité établie, la crainte de ne pas faire la chose juste, le désir de réussite sont les choses même qui suscitent le refoulement de ce qui est, ou sa sublimation. Le simple acte de voir le fait, quel que soit ce fait, amène sa propre compréhension, et de là survient la mutation.

Le 25.

Le soleil était derrière les nuages et les terres plates s'étendaient loin à l'horizon d'or brun virant au rouge. La route franchissait un petit canal qui traversait les rizières vertes et dorées, étendues de part et d'autre, d'est en ouest, jusqu'à la mer et au couchant. La beauté des palmiers noirs dressés dans les rizières contre le ciel brûlant a quelque chose de très émouvant ; non que la scène soit romantique, sentimentale ou du style carte postale ; elle était probablement tout cela, mais il y avait une intensité, une vaste dignité, un bonheur, qui émanaient de la terre et de toutes les choses devant lesquelles on passe chaque jour. Le canal, étroit ruban de métal fondu, solitaire et silencieux, allait du nord au sud à travers les rizières. Il n'y avait par beaucoup de passage ; quelques péniches de fabrication grossière, aux voiles carrées ou triangulaires, transportaient du sable, du bois de chauffage et des hommes au visages graves, blottis les uns contre les autres. Les palmiers dominaient la large étendue verte, ils étaient de toutes les formes, de toutes les tailles, indépendants, nonchalants, balancés par les vents, brûlés par le soleil. Les rizières mûrissaient en or jaune, survolées par de grands oiseaux blancs qui filaient maintenant dans le couchant, battant paresseusement des ailes, leurs longues pattes étendues derrière eux. Des chars à boeufs passaient, grinçants, en longue file, apportant à la ville du bois de casuarine pour le chauffage ; les hommes allaient à pied, car la charge était lourde ; l'enchantement de cette soirée ne provenait pas de ce spectacle habituel ; toutes ces choses faisaient partie de ce soir pâlisant, le bruit des autobus, les bicyclettes silencieuses, le coassement des grenouilles, l'odeur de la nuit qui approche. Une profonde intensité allait s'élargissant, une clarté imminente de cet « otherness » avec sa pureté, sa force impénétrable. Cette beauté se trouvait maintenant glorifiée en splendeur ; tout s'y trouvait enveloppé et l'extase, le rire, émanaient maintenant du fond de l'être et aussi des palmiers, des rizières. L'amour n'est pas chose courante, mais il était présent dans la hutte où brûlait la lampe à huile ; il était avec cette vieille femme transportant sur la tête une lourde charge, avec ce garçon nu, balançant sur un fil un morceau de bois qui lançait des étincelles, son feu de bengale. Il était partout, si abondant qu'on aurait pu le ramasser sous une feuille morte ou dans ce jasmin, près de la vieille mesure croulante. Mais chacun était occupé, affairé et perdu. Il était là, emplissant le coeur, l'esprit et le ciel ; il demeurait et ne s'en irait jamais. Il faudrait seulement mourir à toute chose, sans racines, sans une larme. Avec un peu de chance, il viendrait alors à vous, si vous cessiez pour toujours de le poursuivre, de supplier, d'espérer, de pleurer, indifférent à lui, mais sans souffrance, la pensée laissée au loin. Et il serait là, sur cette route sombre et poussiéreuse.

La floraison de la méditation est le bien. Ce n'est pas une vertu qui s'acquiert peu à peu, lentement, dans l'espace du temps ; ce n'est pas la morale acceptée par la société

ou sanctionnée par l'autorité. C'est la beauté de la méditation qui donne un parfum à sa floraison. Comment la joie peut-elle imprégner la méditation si celle-ci est induite par le désir et la douleur ; comment peut-elle éclore quand elle est recherchée par la discipline, le refoulement et le sacrifice ; comment peut-elle fleurir dans l'obscurité de la peur, de l'ambition corruptrice et de l'odeur du succès ; comment peut-elle s'épanouir à l'ombre de l'espoir et du désespoir ? Il faudra laisser tout cela loin derrière soi, sans regrets, facilement, naturellement. Car voyez-vous, la méditation n'a pas le pouvoir d'ériger des barrières, de résister et de s'évanouir ; elle ne résulte d'aucun système, d'aucune pratique soutenue. Tous les systèmes modèlent inévitablement la pensée selon un schéma et le conformisme détruit la floraison de la méditation. Elle ne peut éclore que dans la liberté et l'effacement de ce qui existe. Sans liberté il n'est pas de connaissance de soi et sans cette connaissance il n'est pas de méditation. La pensée est toujours mesquine et superficielle, aussi loin qu'elle aille à la recherche du savoir ; l'acquisition, le développement du savoir, n'est pas la méditation. Elle ne fleurit que dans la liberté à l'égard du connu et s'évanouit dans le connu.

Le 26.

Un palmier se dresse tout seul au milieu de la rizière ; il n'est plus très jeune et n'a que quelques palmes. Il est très grand et très droit et a cette sorte de rigidité faite des embarras et du bruit de la respectabilité. Il est là et il est seul. N'ayant jamais connu autre chose, il restera ainsi jusqu'à sa mort ou sa destruction. Il était saisissant de l'apercevoir au tournant de la route, au milieu des riches rizières et de l'eau abondante ; comme elles le font depuis toujours, l'eau et la verdure des champs échangeaient leurs murmures, mais ces sonorités si douces ne l'atteignaient pas, il était seul avec le ciel si haut et les nuages rapides. Il était seul, entier et distant, il ne changerait pas. L'eau scintillait dans la lumière du soir ; loin de là, à l'ouest, au-delà du palmier, brillaient d'autres rizières ; mais il fallait pour s'y rendre traverser des rues bruyantes, sales et poussiéreuses, pleines d'enfants, de chèvres et de bétail ; sur la chaussée encombrée de chiens étiques, les autobus soulevaient des nuages de poussière qui ne semblaient gêner personne. La voiture quitta l'artère principale qui continuait, passa de nombreuses petites maisons avec leurs jardins, puis des rizières. Elle tourna sur la gauche, franchit d'imposantes grilles et nous conduisit un peu plus loin, devant des daims qui paissaient à découvert. Ils devaient être une trentaine ; certains avaient des bois très lourds alors que les plus jeunes montraient déjà leur force incisive ; plusieurs d'entre eux étaient tachetés de blanc ; ils agitaient nerveusement leurs grandes oreilles, mais continuaient à brouter. Quelques-uns ont traversé la route de terre rouge, tandis que les autres attendaient prudemment dans les buissons ; la petite voiture s'étant arrêtée, ils ont alors rejoint le reste du groupe. Le soir était clair et les étoiles apparaissaient vives et distinctes ; les arbres se retiraient en eux-mêmes pour la nuit et le pépiement impatient des oiseaux avait pris fin. La lumière du soir s'étendait sur l'eau.

Dans cette clarté, au long de la route étroite, l'intensité du ravissement augmenta ; il n'avait pas de cause. Il avait commencé avec l'observation d'une petite araignée sauteuse qui saisissait les mouches avec une rapidité étonnante et les tenait farouchement ; il avait commencé devant la seule feuille frémissante dans le feuillage immobile ; il avait commencé devant le petit écureuil strié qui poussait des cris de protestation en agitant sa longue queue. Le ravissement était sans cause, la joie qui n'est qu'un résultat est si triviale et change avec le changement. Cet étrange ravissement inattendu s'intensifia ; l'intense n'est jamais brutal ; capable de céder, il demeure intense. Ce n'est pas l'intensité de toute l'énergie concentrée ; il n'est pas suscité par la pensée poursuivant une idée ou centrée sur elle-même ; ni par un sentiment exalté, car tout cela aurait un but, un motif. Cette intensité était sans cause, sans finalité, elle n'avait pas non plus été suscitée par la concentration qui est en fait un obstacle à

l'éveil de l'énergie totale. Elle grandissait sans intervention ; elle était comme extérieure à l'être qui n'avait aucune prise sur elle ; il n'y pouvait rien. Et cette intensité dans sa croissance même était empreinte de douceur. Ce mot est altéré, il indique la faiblesse, la mollesse, l'irrésolution, l'incertitude, un retrait timide, une certaine peur, etc. Mais elle n'était rien de tout cela, vitale et forte, sans défense et par là, intense. Même en le voulant, on ne pouvait la cultiver ; elle n'appartenait à aucune catégorie, ni à la force, ni à la faiblesse. Elle était vulnérable comme l'amour. Le ravissement et sa douceur s'intensifiaient. Il n'y avait plus rien d'autre. Les allées et venues de gens, la promenade en voiture, la conversation, les daims et les palmiers, les étoiles et les rizières étaient là dans leur beauté, leur fraîcheur, mais tous étaient à la fois dans cette intensité en dehors d'elle. La flamme prend une forme, une ligne, mais en elle il n'y a que chaleur intense, sans forme, sans ligne.

Le 27.

poussés par un vent puissant, les nuages s'amoncelaient au sud-ouest ; ils étaient magnifiques, immenses, houleux, pleins de furie et d'espace ; blancs et gris, chargés de pluie, ils emplissaient le ciel. Ils provoquaient avec le vent l'irritation des vieux arbres ; ceux-ci désiraient la paix et pourtant la pluie leur était nécessaire, qui les laverait de toute poussière et laisserait leur feuillage brillant ; mais, comme les gens âgés, ils n'aimaient pas être dérangés. Il y avait tant de fleurs dans le jardin, tant de couleurs et chaque fleur dansait une gigue, chaque feuille frémissait, jusqu'aux brins d'herbe de la petite pelouse. Deux femmes âgées y enlevaient les mauvaises herbes ; deux femmes maigres, usées, vieillies avant l'âge ; accroupies sur la pelouse, elles désherbaient nonchalamment tout en bavardant, elles étaient ailleurs, entraînées par leurs pensées. Elles semblaient intelligentes, leurs yeux étaient vifs, mais peut-être que trop d'enfants et un manque de nourriture les avaient fatiguées, vieillies. On se sentait faire partie d'elles, elles devenaient nous, comme l'herbe et les nuages ; ce n'était pas par une passerelle verbale empruntée par pitié, ou quelque autre sentiment vague et inconnu ; il n'y avait aucune pensée, aucune émotion. L'un était l'autre, la distance et le temps étaient abolis. Une voiture avança conduite par un chauffeur, et il pénétra dans ce monde. Son salut, son sourire timide était vôtre et vous vous demandiez à qui il s'adressait ; Il se sentait un peu gauche, ce sentiment de communion ne lui était pas très familier. Les femmes, le chauffeur étaient vous et vous étiez eux ; leur limite était abolie et alors que les nuages passaient au dessus de nous, tout semblait partie d'un cercle allant s'élargissant, englobant tant de choses, la route immonde, le ciel splendide et le passant. Cela ne participait en rien de la pensée qui n'est de toute façon que petitesse, le sentiments non plus n'intervenait en aucune sorte. Ce n'était pas une expérience qui puisse se reprendre avec ses souvenirs, mais plutôt une flamme consumant tout sur son passage sans laisser de trace ou de cendre. Ils étaient vous et vous étiez eux, et cela s'effaçait avec l'esprit.

Le désir de briller ou d'être quelqu'un est étrange. L'envie est la haine et la vanité corrompt. Il semble tellement difficile d'être simple, d'être ce que l'on est, de ne pas feindre. Être soi-même est déjà très ardu sans essayer de devenir quelque chose, ce qui est moins difficile. Vous pouvez toujours simuler, mettre un masque, mais être vous-même est une entreprise extrêmement complexe, car vous changez constamment, vous n'êtes jamais le même et chaque moment révèle une nouvelle facette, une nouvelle profondeur, une nouvelle surface. Il n'est pas possible d'être tout cela à la fois, car chaque instant apporte son changement. Alors, avec un peu d'intelligence, vous renoncez à être quoi que ce soit. Vous vous croyez très sensible quand un incident, une pensée passagère, montrent que vous ne l'êtes pas ; vous vous croyez intelligent, instruit, artiste, moral ; cependant, il suffit d'un geste et vous réalisez que vous n'êtes rien de tout cela, mais en fait profondément ambitieux, envieux, incapable, brutal et plein d'anxiété. Vous êtes cela tour à tour, tout en désirant que quelque

chose soit continu, permanent, bien sûr seulement pour ce qui est profitable, agréable. Vous poursuivez alors cette chose et tous les autres aspects de vous-même se rebellent, exigeant à grands cris leur accomplissement. Et vous devenez le champ de bataille où le plus souvent l'ambition gagne, avec ses plaisirs, ses souffrances, avec l'envie et la peur. Et le mot amour s'ajoute, tant au nom de la respectabilité que pour sauvegarder la cohésion familiale, mais vous êtes pris au piège de vos propres activités, de vos engagements ; isolé, vous exigez l'approbation et la gloire, vous et votre patrie, vous et votre parti, vous et votre dieu réconfortant. Il s'avère donc très difficile d'être vous-même ; si vous êtes tant soit peu éveillé, vous connaissez la souffrance inhérente à tout cela. Vous vous noyez alors dans votre travail, votre croyance, dans vos méditations et vos idéaux fantastiques. Et vous voilà au seuil de la vieillesse et de la tombe, si vous n'êtes déjà mort intérieurement. Écarter toutes ces choses, leurs contradictions et leur souffrance croissante pour n'être rien, serait l'attitude la plus naturelle, la plus intelligente. Mais avant de n'être rien, il faut avoir déterré toutes ces choses cachées, pour les exposer et les comprendre. Pour comprendre ces désirs et ces contraintes cachés, il faudra en avoir une conscience sans choix, comme pour la mort ; alors, dans le pur acte de voir, elles se faneront et vous serez sans souffrance, et par là vous ne serez rien. N'être rien n'est pas un état négatif ; la négation même de tout ce que vous avez été est l'acte le plus positif qui soit, non pas le positif de la réaction, laquelle est inaction ; c'est cette inaction qui cause la souffrance. Cette négation est la liberté. Cette action positive est source d'énergie, alors que les idées la dissipent. L'idée est du temps, et la vie dans le temps est désintégration, souffrance.

Le 28.

Il y avait une grande clairière dans le bois touffu, bordant une route tranquille ; il était sombre et déserté vers le soir, et la clairière invitait les cieux. En contrebas de la route, dans une hutte fragile au toit de palmes tressées, deux personnes, un homme et une femme, étaient assis sur le sol, dans la lueur vacillante d'une mèche trempée dans une petite soucoupe d'huile ; ils prenaient leur repas du soir, parlaient fort et riaient parfois. Deux hommes avançaient à travers les rizières, par un chemin étroit qui divisait les champs et servait de retenue d'eau. Ils parlaient avec volubilité et portaient quelque chose sur la tête. Puis ce fut un groupe de villageois aux rires aigus, qui discutaient en faisant de grands gestes. Une femme conduisait un petit veau suivi de sa mère douce et rassurante. Une nuée d'oiseaux blancs, aux longues pattes, volaient vers le nord, leurs ailes battant l'air en un rythme lent. Le soleil s'était couché dans un ciel clair, traversé d'un rayon rose effleurant les deux extrémités de l'horizon. C'était un soir très calme, les lueurs de la ville étaient loin. Le soir était retenu dans cette petite clairière, son silence extraordinaire nous saisissait au passage ; toutes les lumières et les éblouissements de la journée étaient oubliés, de même que les va-et-vient affairés des humains. La clairière était calme maintenant, enclose dans les arbres sombres et le jour déclinant. Le calme, mais aussi la joie l'habitaient, celle de la solitude immense, et comme nous y arrivions, cet « otherness » étrange à jamais, vint en une vague, recouvrant le coeur et l'esprit de sa beauté, sa clarté. Le temps s'arrêta, l'instant suivant n'eut point de commencement. Ce n'est que du vide que naît l'amour. La méditation n'est pas un jeu de l'imagination.

Elle ne peut s'épanouir qu'en abolissant toutes les images, les mots et les symboles. L'esprit doit se libérer de son asservissement aux mots et à leurs effets. La pensée est du temps et le symbole, si ancien et signifiant soit-il, doit perdre son emprise sur elle. La pensée cesse alors d'être continue, elle ne se manifeste plus que d'instant en instant et perd son insistance mécanique ; dès lors, elle ne façonne plus l'esprit pour l'insérer dans le cadre des idées et le conditionner à la culture, à la société dans laquelle il vit. Il s'agit d'être libre non à l'égard de la société, mais à l'égard de l'idée ; alors la relation, la société, ne conditionnent plus l'esprit. L'ensemble de la conscience

est un résidu qui change, se modifie, s'adapte, et la mutation n'est possible que lorsque le temps et l'idée ont pris fin. Cette fin n'est pas une conclusion, un mot à détruire, une idée à rejeter ou accepter. Sa compréhension passe par la connaissance de soi ; connaître n'est pas apprendre, car savoir c'est reconnaître et accumuler, ce qui constitue un obstacle à l'acte d'apprendre. Apprendre a lieu d'instant en instant, puisque le soi, le moi n'est jamais stable et change à chaque instant. Le savoir, l'accumulation entraîne une déformation et met fin à l'acte d'apprendre. Amasser un savoir, même aux limites élargies, devient mécanique, et un esprit mécanique n'est pas un esprit libre. L'esprit se libère du connu par la connaissance de soi ; vivre une vie entière dans l'activité du connu provoque un conflit, une souffrance infinie. La méditation n'est pas une réussite personnelle, une quête personnelle de la réalité ; elle le devient quand elle est enfermée dans des méthodes, des systèmes qui mènent aux leurres, aux illusions. La méditation libère l'esprit de l'étroitesse d'une existence limitée, pour l'amener à la vie en perpétuelle expansion, hors du temps.

Le 29.

Il ne peut y avoir d'affection sans sensibilité ; une réaction personnelle n'indique pas une sensibilité ; on peut être sensible à sa famille, à sa réussite, sa position sociale ou ses capacités personnelles. Cette sorte de sensibilité est une réaction, elle est limitée, étroite, et a un effet détériorant. La sensibilité n'est pas le bon goût, car celui-ci est personnel ; être conscient de la beauté consiste à se libérer de la réaction personnelle. Il n'est point d'amour sans l'appréciation de la beauté, sans la conscience sensible que nous en avons. Cette perception sensible de la nature, de la rivière, du ciel, des gens, de la rue immonde, est l'affection. L'essence de l'affection est la sensibilité. Mais la plupart des gens ont peur de la sensibilité, ils craignent qu'elle ne les expose aux blessures ; alors ils se durcissent et protègent ainsi leur souffrance. Ils fuient aussi dans les distractions de toutes sortes, l'église, le temple, les potins, le cinéma et les réformes sociales. Mais la sensibilité n'est pas personnelle et quand elle l'est, cela conduit à la douleur. Dépasser cette réaction personnelle c'est aimer, et l'amour est à tous et à chacun, il n'est pas réservé à un seul ou à tous. Pour atteindre la sensibilité, tous les sens doivent être actifs, en plein éveil, et craindre l'esclavage des sens n'est que tenter d'éviter un fait naturel. La conscience d'un fait ne conduit pas à l'esclavage à son égard ; c'est la peur du fait qui nous y enchaîne. La pensée procède des sens, elle est la cause de notre limitation, et pourtant nous ne la craignons pas. Elle est au contraire nimbée de noblesse, de respectabilité, et sertie de vanité. La sensibilité consciente à l'égard de la pensée, du sentiment, du monde qui nous entoure, de notre bureau comme de la nature, est, d'instant en instant, une explosion dans l'affection. Sans affection, toute action se transforme en fardeau, elle devient mécanique et mène à la dégradation.

La matinée était pluvieuse et le ciel chargé de nuages sombres et tumultueux ; la pluie avait commencé très tôt, on l'entendait tomber sur les feuillages. Il y avait tant d'oiseaux sur la petite pelouse, des petits et des grands, gris clair, bruns aux yeux jaunes, de grands corbeaux noirs et d'autres, plus petits que les moineaux ; agités, ils grattaient, tiraient, se plaignaient et gazouillaient de plaisir. La pluie légère ne semblait pas les déranger, mais quand elle est tombée plus drue, ils se sont tous envolés en protestant bruyamment. Mais les grands vieux arbres et les buissons se réjouissaient ; leurs feuilles étaient lavées de la poussière de bien des jours. Des gouttes d'eau étaient suspendues au bout des feuilles, quand l'une tombait, une autre se formait pour tomber à son tour ; chaque goutte était la pluie, la rivière, la mer. Et toutes étaient brillantes, scintillantes, plus précieuses que tous les diamants, et plus jolies ; l'eau devenait goutte, demeurait en sa beauté et disparaissait dans le sol, sans laisser de trace. Cette procession sans fin était hors du temps. Avec cette pluie, la terre s'imprégnait, en prévision des longs mois brûlants. Le soleil était loin derrière les nuages

et la terre se reposait de la chaleur. La route, en très mauvais état, était couverte de nids de poule remplis d'eau brunâtre ; la petite voiture passait dessus ou les évitait, mais continuait son chemin. Des fleurs roses grimpaient à l'assaut des arbres le long des barbelés, recouvraient les buissons ; et la pluie les pénétrait, les rendait plus douces, plus discrètes ; elles étaient partout et ne pouvaient être ignorées. La route traversait un village dégoûtant, aux échoppes dégoûtantes et aux restaurants dégoûtants, puis, après un tournant, elle longeait une rizière bordée de palmiers qui l'entouraient de toutes parts et semblaient la garder pour que les hommes ne l'abîment pas. La rizière épousait les lignes incurvées des arbres et l'on discernait entre leurs palmes les grandes feuilles luisantes des bananeraies toutes proches. C'était une rizière enchantée, si étonnamment verte, si riche, surprenante ; incroyable, elle emportait l'esprit et le coeur. Un regard sur elle et l'on disparaissait, pour n'être plus jamais le même. Cette couleur était dieu, elle était la musique, l'amour de la terre ; les cieux s'inclinaient jusqu'aux palmes et couvraient la terre. Mais cette rizière était l'exultation de l'éternité. Et la route continuait jusqu'à la mer, cette mer vert pâle aux énormes rouleaux qui se brisaient sur une plage de sable ; ces vagues étaient meurtrières, chargées de la fureur contenue de nombreuses tempêtes. Le calme de cette mer était menaçant et ses vagues en laissaient entrevoir le danger. Il n'y avait pas d'embarcations en mer, de ces fragiles catamarans si précairement assemblés par un bout de cordage ; les pêcheurs étaient tous restés dans ces huttes sombres aux toits de palmes, si près de l'eau. Et les nuages avançaient inexorablement, poussés par des vents qui ne se faisaient pas encore sentir. Et la pluie reviendrait, avec son rire joyeux.

Aux yeux des gens soi-disant religieux, la sensibilité est un péché, un mal réservé aux profanes ; ils considèrent la beauté comme une tentation à combattre, une distraction mauvaise à rejeter. Les bonnes oeuvres ne sont pas un substitut à l'amour, et sans amour toute activité, qu'elle soit noble ou ignoble, conduit à la souffrance. L'absence de l'affection est la sensibilité et sans elle, toute dévotion n'est qu'une fuite de la réalité. Pour le moine, le sanyasi, les sens sont les voies de la douleur, sauf la pensée, qui doit être consacrée au dieu de leur conditionnement. Mais la pensée procède des sens. C'est elle qui tisse le fil du temps, c'est elle qui charge de péché la sensibilité. Le dépassement de la pensée est la vertu, et cette vertu est la sensibilité agrandie, l'amour. Aimez et il n'y aura point de péché ; aimez et faites ce que vous voudrez, alors il n'y aura point de souffrance.

Le 30.

Un pays sans fleuve est un pays désolé. C'est un petit fleuve, si on peut lui donner ce nom, mais il a un assez grand pont de pierre et de brique (Le pont Elphinstone, sur le fleuve Adyar. La maison dans laquelle il séjournait se situait au nord-ouest du pont.), pas très large, et souvent encombré d'autobus et de voitures qui avancent lentement parmi les piétons et l'inévitable bicyclette. Il veut être un fleuve et semble en être un, plein et profond, à la saison des pluies, mais maintenant qu'elles sont presque passées, il n'est plus qu'une large nappe d'eau, avec une grande île où poussent de nombreux buissons. Il se dirige vers la mer, à l'est, dans la joie et l'animation. Mais, pour l'instant, un large banc de sable l'oblige à attendre la prochaine saison des pluies. Du bétail paissait sur l'île et quelques pêcheurs essayaient d'attraper des poissons ; toujours petits, de la taille d'un petit doigt, ils sentaient très mauvais, étalés sous les arbres pour être vendus. Et ce soir, sur les eaux calmes, un grand héron se tenait immobile, figé. Il était le seul oiseau sur le fleuve ; d'habitude à cette heure, les corbeaux et d'autres oiseaux volent sur l'eau, mais ils n'étaient pas là ce soir ; il n'y avait que ce seul héron. On ne pouvait le manquer, il était si blanc, immobile dans le ciel lumineux. Le soleil jaune et la mer vert pâle étaient distants, et là où la terre les rejoignait, trois grands palmiers leur faisaient face. Les rayons du soir se po-

saient sur eux et au-delà, sur la mer agitée, dangereuse, d'un bleu agréable. Vu du pont, le ciel semblait si vaste, si proche et immaculé ; on était loin de l'aéroport. Mais ce soir, ce héron solitaire et ces trois palmiers étaient toute la terre, le temps passé et présent, et la vie sans passé. La méditation devint une floraison sans racines et ainsi une mort d'instant en instant. La négation est un merveilleux mouvement de la vie et l'affirmation n'est qu'une réaction à la vie, une résistance. Il n'y a pas de mort dans la résistance, mais seulement la peur ; la peur engendre encore de la peur et la dégénérescence. La mort est la floraison du nouveau ; la méditation est la mort du connu.

Il est étrange que l'on ne puisse jamais dire « je ne sais pas ». Pour le dire vraiment et le sentir, il faut l'humilité. Mais l'on admet jamais le fait de ne pas savoir ; c'est la vanité qui nourrit l'esprit de savoir. La vanité est une étrange maladie, toujours promiseuse et toujours rejetée. Mais admettre qu'on ne sait pas, c'est arrêter le processus mécanique du savoir. Il y a plusieurs manières de dire « je ne sais pas » : la prétention, avec tous ses procédés subtils et sournois pour impressionner, se donner de l'importance, etc. ; le « je ne sais pas » qui est en réalité un répit pour trouver, et le « je ne sais pas » qui ne cherche pas à savoir ; le premier n'apprend jamais, il ne fait qu'amasser sans jamais apprendre, et le dernier est toujours en état d'apprendre, sans jamais accumuler. Pour apprendre, il faut qu'il y ait liberté, ainsi l'esprit peut rester jeune et innocent ; l'accumulation détériore l'esprit, qui vieillit et se fane. L'innocence n'est pas le manque d'expérience, mais la liberté à l'égard de l'expérience ; cette liberté consiste à mourir à toute expérience, à ne pas la laisser s'enraciner dans le sol du cerveau avide d'enrichissement. La vie n'est pas vide d'expérience, mais la vie n'est pas quand le sol est encombré de racines. L'humilité n'est pas l'élimination consciente du connu, celle-ci est la vanité de l'accomplissement ; l'humilité est le non-savoir absolu qui est mourir. La peur de la mort n'existe que dans le connu, non dans ce que l'on ignore. Il n'y a pas de peur de l'inconnu, elle n'existe que dans le changement du connu, dans sa cessation.

Mais l'habitude du mot, son contenu émotionnel, ses implications cachées, font obstacle à ce que nous nous en libérons. Sans cette liberté, nous sommes esclaves des mots, des conclusions, des idées. Quand nous vivons de mots comme tant de gens, nous en avons une faim insatiable, qui laboure toujours et ne sème jamais. Et nous vivons dès lors dans le monde de l'irréalité, de l'illusion, de la souffrance sans nom. Une croyance est un mot, une conclusion de la pensée ; elle est faite de mots, et c'est cela qui corrompt, abîme la beauté de l'esprit. Détruire le mot, c'est démolir la structure interne de la sécurité, qui de toute façon est dénuée de fondement. Être dans l'insécurité, non pas cet arrachement violent de la sécurité qui conduit à différentes formes de maladie, mais dans l'insécurité qui émane de la floraison de la sécurité, c'est l'humilité de l'innocence dont l'arrogant ne connaîtra jamais la force.

Le 1er décembre 1961.

La route boueuse, creusée de profondes ornières, était pleine de monde ; hors de la ville où s'édifiait peu à peu une banlieue, elle était incroyablement sale, pleine de trous, encombrée de chiens, de chèvres, de bétail errant, d'autobus et de bicyclettes, de voitures et encore de gens ; des boutiques vendaient des boissons colorées en bouteilles, d'autres des tissus, de la nourriture, du bois de chauffage ; il y avait une banque, un réparateur de cycles, encore de la nourriture, des chèvres et toujours du monde. Il y avait encore des champs de part et d'autre de la route, des palmiers, des rizières et de grandes mares. Derrière les palmiers, le soleil apparaissait au milieu de nuages éclatants de couleur et d'ombres immenses ; les mares étaient en feu et chaque buisson, chaque arbre exultait devant l'immensité du ciel. Les chèvres grignotaient leurs racines, les femmes lavaient leurs vêtements au robinet, les enfants poursuivaient leur jeu ; tout fourmillait d'activité et personne ne se donnait la peine de je-

ter un coup d'oeil au ciel ou à ces nuages pleins de couleur ; ce soir allait bientôt disparaître pour toujours et personne ne semblait s'en soucier. L'immédiat était plus important que tout, cet immédiat qui peut s'étendre à perte de vue dans le futur. La vision qui porte le plus loin est la vision immédiate. Quand l'autobus est venu, dévalant la route, sûr de lui au centimètre près, tout le monde s'est écarté, mais le lourd buffle l'a arrêté ; il était là, au milieu de la chaussée, avançant pesamment à son propre rythme, sans prêter la moindre attention au klaxon qui s'arrêta, exaspéré. Chacun au fond de lui est un politicien, préoccupé par l'immédiat, essayant d'y ramener toute l'existence. Et plus tard, la souffrance apparaîtrait au tournant du chemin, mais elle pourrait être évitée ; il y avait pour cela les médicaments, la boisson, le temple et l'usage des choses immédiates. On pourrait y mettre fin par une foi ardente en quelque chose, en s'engageant dans un schéma de pensée ou en se noyant dans le travail. Mais tout cela a été essayé et, l'esprit désert comme le coeur, on a changé son fusil d'épaule pour se perdre dans l'immédiat. Le ciel était maintenant couvert de lourds nuages, il ne restait plus qu'une tache de couleur à la place du soleil. La route continuait dans une succession sans fin de palmiers, de casuarines, de rizières, de huttes et soudain, comme toujours inattendu, est venu cet « otherness » qu'aucune pensée, aucune folie ne pourrait formuler ; il était là et le coeur semblait exploser, en extase dans le vide des cieux. Le cerveau était totalement silencieux, immobile, mais sensible, observant. Il ne pouvait poursuivre dans le vide ; il était du temps, mais le temps s'étant arrêté, il ne pouvait plus faire d'expérience ; l'expérience consiste à reconnaître et ce que l'on reconnaît procède du temps. Il était donc immobile, à peine frémissant, sans demander, sans chercher. Et cette totalité de l'amour, qu'on l'appelle comme on voudra, le mot n'est pas la chose, entra en toute chose et se perdit. Tout avait sa place, son espace, mais ceci n'ayant aucune place est donc introuvable ; on ne le trouvera, quoique l'on fasse, ni au marché, ni dans aucun temple ; tout doit être détruit, chaque pierre retournée, toute fondation renversée, mais même ce vide doit être sans larme et peut-être alors cet inconnaissable viendra-t-il à passer. Il était là, et la beauté aussi.

Tout schéma de changement délibéré est le non changement ; le changement a un motif, une direction, il n'est donc que la poursuite modifiée de ce qui a été. Un tel changement est futile ; il équivaut à changer les vêtements d'une poupée, mais demeure mécanique, sans vie, fragile, prêt à être brisé et jeté. La mort est la fin inévitable du changement ; la révolution économique et sociale est la mort dans le schéma du changement. Elle n'est nullement une révolution, mais la continuation, la poursuite modifiée de ce qui a été. La mutation, la révolution totale n'a lieu que lorsque le changement, schéma du temps, est perçu comme faux, et dans son abandon total la mutation a lieu.

Le 2.

La mer était grosse, couverte de vagues grondantes qui venaient de loin ; il y avait tout près de là, un village construit autour d'une mare profonde que l'on appelle un réservoir, ainsi qu'un temple en ruines. L'eau du réservoir était vert pâle et des marches y conduisaient de toutes parts. Le village était négligé et sale, il n'y avait presque pas de routes et l'on avait bâti les maisons autour de cette eau ; un temple aux murs striés de rouge, relativement récent, s'élevait près des ruines du précédent ; ce village aux maisons délabrées avait pourtant une atmosphère familière, amicale. Près du chemin qui menait à la mer, un groupe de femmes marchandaient du poisson en criant à tue-tête ; elles riaient aussi et semblaient très excitées à propos de tout, car c'était leur divertissement du soir. Les balayures de la route s'amoncelaient en tas dans un coin, et les chiens du village, étiques, y fourraient leurs nez ; juste à côté, une boutique vendait des boissons, de la nourriture, et une pauvre femme en haillons mendiait à la porte, son bébé dans les bras. La mer cruelle, grondante, était tout près

et, au delà du village, les rizières verdoyantes étaient paisibles, pleines de promesses dans la lumière du soir. Des nuages avançaient sans hâte sur la mer, éclairés de soleil, l'activité régnait partout et personne ne regardait le ciel. Le poisson mort, le groupe bruyant, les eaux vertes et profondes de la mare, les murs striés du temple, semblaient retenir le soleil couchant. Si vous vous promenez sur cette route qui traverse le canal, passe près de la rizière et des bois de casuarine, les passants, que vous croisez s'arrêtent pour vous parler amicalement, vous proposer de venir vivre parmi eux, disant qu'ils s'occuperaient de vous ; et le ciel s'assombrit, le vert des rizières s'est effacé et les étoiles brillent intensément.

Pendant cette marche dans la nuit sur cette route, la lueur de la ville éclairant les nuages, cette force inviolable est venue en telle abondance, avec tant de clarté, qu'elle coupait littéralement le souffle. Toute vie était cette force. Ce n'était pas la force de la volonté méticuleusement élaborée, ni celle des nombreux interdits, des résistances ; ce n'était pas la force du courage, ni celle de la jalousie et de la mort. Elle était inqualifiable, indescriptible, et pourtant elle était là, comme ces sombres et lointaines collines, comme ces arbres au bord de la route. Elle était trop immense pour que la pensée la suggère, ou en spéculer. Étant une force sans cause, rien ne pouvait lui être ajouté ou retiré. Elle est inconnaissable ; sans contours, sans forme, elle est inapprochable. Savoir est reconnaître, mais, toujours neuve, elle ne peut être mesurée dans le temps. Présente tout le jour, incertaine, sans insistance, comme un murmure, elle était là maintenant avec une telle urgence, une telle abondance que rien d'autre n'existait. Les mots ont été abîmés et sont devenus ordinaires ; le mot amour est sur le marché, mais sur cette route déserte, son sens était totalement différent. Il venait avec cette force impénétrable dont il était inséparable, comme la couleur d'un pétale. Le cerveau, le cœur et l'esprit totalement consumés, il ne restait rien d'autre que cela. Les autobus pourtant circulaient bruyamment, les villageois parlaient fort et les Pléiades apparaissaient à l'horizon. Et cela s'est maintenu pendant la marche solitaire ou avec d'autres et toute la nuit, jusqu'à l'arrivée du matin sur les palmiers. Mais c'est comme un murmure dans les branches.

Quelle chose extraordinaire que la méditation. Dès qu'elle comporte une obligation quelconque, un effort pour discipliner la pensée, une imitation, elle devient un épuisant fardeau. Le silence désiré cesse d'être éclairant ; quand la méditation est la poursuite de visions et d'expériences, elle conduit aux illusions et à l'auto-hypnose. La méditation n'a de sens que dans l'épanouissement de la pensée et donc sa fin ; la pensée ne peut s'épanouir que dans la liberté et non dans des systèmes de savoir, sans cesse élargis. Le savoir peut procurer de nouvelles expériences, de plus fortes sensations, mais un esprit qui recherche les expériences, quelles qu'elles soient, est immature. La maturité est la liberté à l'égard de toute expérience ; elle ne subit plus d'influence pour être et ne pas être. La maturité dans la méditation consiste à délivrer l'esprit du savoir, car celui-ci façonne et contrôle toute expérience. Un esprit qui est sa propre lumière n'a pas besoin d'expériences. Le désir ardent d'expériences, toujours plus grandes et plus larges, est l'immaturité. La méditation consiste à passer par le monde du savoir et à en être libéré pour entrer dans l'inconnu.

Le 3.

Dans cette petite hutte éclairée par une lampe à huile, ils se disputaient ; elle hurlait d'une voix aiguë à propos de l'argent qui manquait pour acheter du riz, et lui, marmonnait quelque chose d'un ton penaud. La voix de la femme portait loin, couverte seulement par le passage de l'autobus bondé. Les palmiers étaient silencieux et même les casuarines avaient arrêté la douce ondulation de leurs têtes plumeuses. C'était un soir sombre, sans lune, le soleil s'était couché quelque temps auparavant dans une masse de nuages. Des voitures, des autobus défilaient très nombreux, car

tout le monde s'était rendu à un ancien temple au bord de la mer ; puis la route redevenait calme, isolée, lointaine. Les quelques villageois qui passaient parlaient doucement, épuisés par une journée de labeur. Cette étrange immensité approchait, elle était là, empreinte de douceur, d'incroyable affection ; de même qu'une tendre feuille de printemps peut être si aisément détruite, elle était là, totalement vulnérable, ainsi éternellement indestructible. Toute pensée, tout sentiment disparurent, toute reconnaissance cessa.

Comme il est étrange que l'argent soit devenu si important, aussi bien pour celui qui le donne que pour celui qui le reçoit, pour l'homme au pouvoir, comme pour le pauvre. Tous en parlent constamment, ou évitent de le faire par correction, mais ils en sont tous conscients. L'argent pour les bonnes oeuvres, l'argent pour le parti, l'argent pour le temple et l'argent pour acheter le riz. Si vous avez de l'argent, vous êtes misérables et si vous n'en avez pas, vous l'êtes également. On pose quelqu'un en indiquant le montant de sa fortune, tout comme sa situation, ses diplômes, ses aptitudes intellectuelles, sa compétence et ce qu'il gagne. Il y a l'envie du riche, l'envie du pauvre, la rivalité pour paraître, pour la culture, le vêtements et la conversation brillante. Chacun veut impressionner son voisin et plus grande est la foule, mieux cela vaut. Mais l'importance de l'argent surpasse tout, sauf le pouvoir. Ces deux choses forment une extraordinaire combinaison ; le saint a du pouvoir, quoiqu'il n'ait pas d'argent ; il a de l'influence sur le riche comme sur le pauvre. Le politicien se servira du pays, et le saint, des dieux existants, pour parvenir au sommet et parler de l'absurdité de l'ambition et de l'âpreté du pouvoir. Le règne de l'argent et du pouvoir est sans fin ; plus on en a, plus on en veut, et cela indéfiniment. Mais derrière tout l'argent et le pouvoir se cache l'inévitable souffrance ; on peut l'écarter, essayer de l'oublier, mais elle est toujours présente ; elle est indiscutable et reste là, blessure profonde que rien ne semble guérir.

Personne ne veut s'en libérer, car la compréhension de la souffrance est trop complexe ; tout est expliqué dans les livres et ceux-ci, les mots, les conclusions, prennent une importance primordiale, mais la souffrance, recouverte d'idées, est toujours là. Et la fuite prend une signification ; la fuite est l'essence de la superficialité, bien qu'elle puisse atteindre des profondeurs variables. Mais on ne trompe pas facilement la souffrance. Il est nécessaire de la pénétrer jusqu'au coeur pour y mettre fin ; il faut creuser très profondément en soi-même et ne rien laisser dans l'obscurité. Il faut observer chaque tour et détour de la ruse mentale, chaque sentiment quelle qu'en soit la cause, le mouvement de chaque réaction, sans retenue, sans choix. C'est comme si l'on remontait une rivière jusqu'à sa source, puisqu'elle y conduit. Il faut suivre chaque menace, chaque indice, jusqu'au coeur de la souffrance. Il n'y a plus qu'à observer, regarder, écouter ; tout est là, ouvert et évident. Il faut entreprendre le voyage, non vers la lune ou les dieux, mais au fond de soi. On peut faire une plongée rapide en soi-même et ainsi mettre promptement fin à la souffrance, ou prolonger le voyage, en flânant paresseusement, sans passion. Il faut de la passion pour mettre fin à la souffrance et cette passion ne s'obtient pas par la fuite. Elle est là quand on cesse de fuir.

Le 4.

Tout était très calme sous les arbres ; il y avait tant d'oiseaux qui appelaient, chantaient, gazouillaient dans une agitation incessante. Les branches énormes, magnifiquement formées et lisses, étaient saisissantes de beauté dans leur large mouvement plein de grâce qui faisait venir les larmes aux yeux et s'étonner de la beauté de la terre. L'arbre était la plus belle créature de la terre, il serait beau même dans la mort ; chaque branche nue, blanchie par le soleil, lui serait offerte, et des oiseaux se poseraient sur sa forme dépouillée. Les hiboux s'y abriteraient, dans ce creux profond, et les perroquets criards, aux couleurs vives, nicheraient là haut, dans le trou de cette

branche ; les piverts, avec leur couronne de plumes rouges dressées sur leur tête, viendraient forer quelques trous ; il y aurait bien sûr ces écureuils striés, courant sur les branches, curieux, se plaignant éternellement de quelque chose et, sur la dernière branche, un aigle blanc et rouge se poserait, solitaire et majestueux, scrutant la campagne. Il y aurait des légions de fourmis rouges et noires, se hâtant de haut en bas sur son tronc, et leur piqûre serait douloureuse. Mais maintenant, l'arbre était vivant, merveilleux, offrant une ombre généreuse que le soleil brûlant ne pénétrait pas ; on pouvait s'y asseoir longuement et regarder, être à l'écoute de tout ce qui était vivant, ou mort, au dehors comme au dedans. On ne peut regarder, écouter l'extérieur, sans s'aventurer à l'intérieur. En réalité, l'extérieur est l'intérieur, et l'intérieur l'extérieur, il est difficile, presque impossible de les séparer. En contemplant cet arbre splendide, on se demande qui observe et il finit par ne plus y avoir d'observateur du tout. Tout est si intensément vivant, il n'y a que la vie, et l'observateur est aussi mort que cette feuille. Il n'y a pas de démarcation entre l'arbre, les oiseaux, cet homme assis à l'ombre, et la vie si abondante. La vertu est là, sans pensée, et l'ordre règne ; l'ordre n'est pas permanent ; il n'existe que d'instant en instant et, avec le soleil couchant, cette immensité survient si fortuite, si librement accueillante. Les oiseaux se sont tus, car l'obscurité gagne et tout se calme pour la nuit. Le cerveau, cette merveilleuse chose sensible, vivante, est totalement silencieux, il ne fait qu'observer, écouter, sans la moindre réaction, sans enregistrer, sans faire d'expérience. Cette immensité s'accompagne de l'amour et de la destruction et cette destruction est une force inapprochable. Ce ne sont là que des mots, comme cet arbre mort, le symbole de ce qui fut, il n'a jamais d'existence. Quittant le mot, il a disparu ; le mot est mort, il ne pourrait jamais capter ce vide profond. Ce n'est que de ce vide immense qu'émergent l'amour avec son innocence. Comment le cerveau peut-il être conscient de cet amour, lui qui est si actif, encombré, chargé de savoir, d'expérience? Tout doit être nié pour que cela soit.

L'habitude, si commode soit-elle, détruit la sensibilité ; elle donne en effet un sentiment de sécurité, mais comment pourrait-il y avoir une sensibilité alerte, quand se cultive l'habitude? Non que l'insécurité provoque la vivacité de la conscience. Comme tout devient vite habitude, la peine autant que le plaisir, puis l'ennui s'installe et aussi cette chose curieuse, le loisir. Après quarante ans d'habitude, nous avons recours au loisir, du moins à la fin de la journée. Chaque chose a son tour, l'habitude, puis le loisir, qui devient lui-même habitude. Sans sensibilité il n'existe pas une affection intègre qui ne serait pas une réaction à l'existence contradictoire. Le mécanisme de l'habitude est la pensée, toujours à la recherche de sécurité, d'un état de confort d'où elle ne sera jamais dérangée. Cette quête de permanence exclut la sensibilité. Il n'est jamais douloureux d'être sensible, seules les choses choisies comme refuge sont cause de douleur. Être totalement sensible, c'est être totalement vivant et c'est là l'amour. Mais la pensée est très rusée, elle échappe à ce qui la poursuit, qui n'est qu'une autre pensée ; la pensée ne peut poursuivre une autre pensée. Seul l'épanouissement de la pensée peut se voir, s'écouter, et ce qui s'épanouit dans la liberté s'éteint et meurt, sans laisser de trace.

Le 5.

Ce coucou qui chantait depuis l'aube était plus petit qu'un corbeau, plus gris ; il avait une longue queue, des yeux rouges et brillants ; perché sur un petit palmier, à demi caché, il chantait d'une voix douce et claire ; on apercevait sa queue et sa tête, et sa compagne était tout près, sur un petit arbre. Elle était plus petite, plus timide, plus effacée ; puis le mâle s'est envolé vers la femelle qui s'est posée sur une branche, à découvert ; ils sont restés là, le mâle a chanté, puis ils se sont envolés. Il y avait des nuages dans le ciel et une douce brise se jouait dans les feuillages ; mais les lourdes palmes ne bougeaient pas, pour elles, le moment viendrait plus tard, vers le soir, elles

se livreraient alors à leur lourde danse, mais pour l'instant elles étaient immobiles, léthargiques et indifférentes. Il avait dû pleuvoir pendant la nuit, le sol était mouillé et le sable friable ; le jour n'avait pas encore commencé et le jardin était paisible ; les grands arbres somnolaient et les petits étaient tout éveillés, deux écureuils jouaient à se pourchasser dans leurs branches. Les nuages de l'aube cédaient la place à ceux du jour et les casuarines se balançaient doucement.

Aucun acte de méditation n'est jamais le même, il y a toujours un nouveau souffle, un nouveau bouleversement ; il n'y a pas de système à détruire puisqu'il n'y en a pas à construire, ce qui ne serait qu'une nouvelle habitude recouvrant l'ancienne. Toutes les habitudes sont anciennes, aussi récemment acquises soient-elles ; elles se forment à partir du vieux, mais la méditation n'ébranle pas un vieux système pour lui en substituer un nouveau. C'était neuf et bouleversant, c'était neuf, hors du domaine du connu, n'y ayant jamais pénétré ; c'était neuf, sans avoir jamais connu le passé ; ne démolissant rien, c'était intrinsèquement fracassant, la destruction même. C'était destructeur, neuf, et la création avait lieu.

Dans la méditation, il n'y a pas de jouet pour vous absorber. C'est la destruction de tous les jouets, des visions, des idées et de l'expérience, qui constitue la méditation. Il faut poser les fondements de la vraie méditation, l'on risque sinon d'être prisonnier de diverses formes d'illusions. La méditation est la forme la plus pure de la négation, une négation qui n'est pas issue de la réaction. Nier et demeurer avec la négation est une action sans motif, qui est amour.

Le 6.

Il y avait un oiseau gris tacheté, presque aussi grand qu'un corbeau ; pas du tout timide, il se laissait observer à loisir ; il mangeait des baies qui pendaient en lourdes grappes vertes et argentées, les choisissant avec grand soin. Deux autres oiseaux, presque aussi grands que lui, sont venus s'agripper à d'autres grappes. C'étaient les coucous d'hier, mais cette fois ils ne chantaient pas d'une voix douce, car tous étaient très occupés à manger. Ces coucous sont généralement des oiseaux timides, mais ceux-ci ne semblaient pas être gênés par la présence de quelqu'un les observant de si près, à quelques pas seulement. Quand l'écureuil strié est venu les rejoindre, tous trois se sont envolés et l'écureuil s'est installé pour manger avec voracité. Soudain est arrivé un corbeau coassant, et il a détalé, c'en était trop pour lui. Le corbeau n'a pas mangé de baies, mais il ne voulait sans doute pas que les autres soient contents. C'était un matin frais, le soleil se levait lentement derrière les arbres épais ; les ombres étaient longues et l'herbe encore couverte de douce rosée ; dans l'étang poussaient deux nénuphars bleus au coeur d'or pâle ; ce bleu était celui des ciels de printemps et sur une de leurs feuilles rondes, très verte, se tenait une petite grenouille immobile, le regard fixe. Les deux nénuphars faisaient la joie de tout le jardin, ils étaient délicats, doux et calmes dans leur étang, même les grands arbres s'inclinaient vers eux, sans ombre. En les regardant, toute réaction cessait, les pensées, les sentiments s'arrêtaient et seules demeuraient ces fleurs dans leur beauté, leur tranquillité, intenses comme l'est toute créature, excepté l'homme sans cesse préoccupé de lui-même. En les regardant, le monde était changé, non que l'ordre social se soit amélioré, avec moins de tyrannie, davantage de liberté, ou l'élimination de la pauvreté, mais il n'y avait pas de douleur, pas de souffrance, ni l'anxiété intermittente ou le poids de l'ennui ; tout était changé par la présence de ces deux fleurs bleues au coeur d'or. C'était le miracle de la beauté. Cette route qui nous était devenue familière, avec les villageois, la longue file de quinze ou vingt chars à boeufs, chacun guidé par un homme marchant sur le côté, avec les chiens, les chèvres et les rizières mûrissantes, elle était souriante ce soir, ouverte, et les cieus étaient très proches. Il faisait sombre et la route brillait sous la lueur du ciel, la nuit se refermait. La méditation n'est pas la

voie de l'effort ; tout effort contredit, résiste ; l'effort et le choix engendrent toujours le conflit, et la méditation ne devient alors qu'une fuite devant le fait, devant ce qui est. Mais sur cette route la méditation cédait à l'« otherness », le cerveau, déjà calme, entrainé dans le silence absolu ; il n'était qu'un passage pour cet incommensurable ; ainsi qu'un fleuve profond entre deux falaises abruptes, cet étrange « otherness » se mouvait sans direction, hors du temps.

Le 7.

On apercevait par la fenêtre un jeune palmier, ainsi qu'un arbre vert couvert de fleurs roses aux larges pétales. Les palmes maladroitement se balançaient lourdement dans toutes les directions, mais les fleurs étaient immobiles, la mer était au loin, on l'entendait toute la nuit, profonde, pénétrante. Ce bruit sourd et cadencé roulait, lancinant, on y sentait la menace, la force brutale, sans repos. Le grondement de la mer s'est effacé avec l'aurore, cédant à d'autres rumeurs, celles des oiseaux, de la circulation, et au martèlement du tambour. La méditation était le feu consumant toute durée et toute distance, tout accomplissement et toute expérience. Il n'y avait que le vide, vaste, sans limite, mais en lui le mouvement, la création. La pensée ne peut être créatrice ; elle peut assembler les éléments en plans, en mots, les immobiliser dans la pierre ou en une merveilleuse fusée ; la pensée, si affinée, si subtile soit-elle, est enfermée dans les limites du temps ; elle ne peut que couvrir l'espace, elle est incapable d'aller au delà d'elle-même. Elle ne peut se purifier, ni se poursuivre ; elle ne peut que s'épanouir si elle ne se fige pas, puis mourir. Tout sentiment est une sensation et l'expérience en découle, le sentiment allié à la pensée édifie les frontières du temps.

Le 9.

On entendait la mer de très loin, grondant indéfiniment, vague après vague ; elles n'étaient pas inoffensives, mais dangereuses, furieuses, impitoyables. La mer semblait calme, rêveuse et patiente, mais ces vagues étaient énormes, hautes, effrayantes. Des gens étaient emportés, noyés et il y avait un fort courant. Les vagues n'étaient jamais douces, leurs grandes courbes, splendides à observer à distance, étaient chargées de force brutale, de cruauté. Les catamarans si frêles sont menés par ces hommes maigres à la peau sombre, qui traversent ces vagues, indifférents, insouciantes, sans jamais une pensée de peur ; ils iraient loin vers l'horizon et reviendraient sans doute tard, avec leur lourde prise. Ce soir, les vagues étaient particulièrement furieuses, hautes et impatientes, elle déferlaient dans un bruit assourdissant ; cette côte qui s'étendait du nord au sud, était faite de sable propre, tirant vers le jaune et brûlé de soleil. Et celui-ci n'était pas doux non plus, mais toujours chaud et brûlant, il n'était agréable qu'à son lever, quand il sortait de la mer, ou s'enfonçait dans l'amas des nuages. La mer furieuse et le soleil brûlant torturaient la terre et les gens étaient pauvres, maigres et toujours affamés ; la misère était là, omniprésente, et la mort si facile, plus facile que la naissance, engendrait l'indifférence et la déchéance. Les riches étaient indifférents eux aussi, sauf pour gagner de l'argent, rechercher le pouvoir, ou encore bâtir un pont ; ils étaient très capables en cette sorte de chose, obtenir toujours davantage, plus de connaissances et de savoir-faire, mais toujours perdants et finalement acculés à la mort. Elle est tellement finale, impossible à déjouer, aucun argument, si subtil et rusé soit-il, ne peut l'écarter ; elle est toujours là. On ne peut élever de murs contre elle, mais on peut en élever contre la vie ; on peut la fuir, la tromper, se rendre au temple, croire aux sauveurs, aller sur la lune ; on peut tout faire de la vie, la mort et la souffrance sont toujours là. On peut se dissimuler la souffrance, mais non la mort. Même à cette distance, le grondement des vagues était perceptible et les palmiers se dressaient contre le ciel rouge du soir. Les bassins et le canal étincelaient sous le couchant.

Toutes sortes de motifs nous entraînent, chaque acte a son motif et ainsi nous n'avons pas d'amour. Nous n'aimons pas non plus ce que nous faisons. Nous pensons ne pouvoir agir, être, ou vivre sans motif, et faisons ainsi de notre existence une chose morne et triviale. Nous nous prévalons de nos situations pour acquérir une position ; la situation n'est qu'un moyen d'obtenir autre chose. L'amour de la chose en elle-même n'existe pas, et dès lors tout devient sans intérêt et la relation, une affaire redoutable. L'attachement n'est qu'un moyen de cacher notre superficialité, notre isolement, notre insuffisance ; l'envie n'engendre que la haine. L'amour est sans motif, et c'est parce qu'il est absent que s'insinuent toutes sortes de motifs. Vivre sans motif est difficile ; cela exige l'intégrité et non le conformisme envers les idées, les croyances. Être intègre, c'est être conscient de soi sans complaisance, conscient de ce que l'on est, d'instant en instant.

Le 10.

C'était une toute nouvelle lune qui semblait suspendue entre les palmiers ; elle n'était pas là hier ; peut-être s'était-elle cachée derrière les nuages, évitant timidement de se montrer, car elle n'était qu'un petit trait, une ligne d'or délicatement incurvée et son apparition entre les palmiers sombres et solennels était un miracle de ravissement. Des nuages s'amassaient pour la voiler, mais elle était là, ouverte et tendre, si proche. Les palmiers étaient austères, rudes et silencieux, et les rizières viraient au jaune avec l'âge. Le soir était plein du bruissement des feuilles et la mer grondait à quelques kilomètres de là. Les villageois n'étaient pas conscients de la beauté du soir ; ils y étaient accoutumés ; ils acceptaient tout, leur pauvreté, leur faim, la poussière, la crasse et l'amoncellement des nuages. On s'habitue à n'importe quoi, à la souffrance et au bonheur ; sans cette habitude, on serait plus malheureux, plus perturbé. Il vaut mieux être insensible, atone, que d'inviter davantage d'ennuis ; il vaut mieux mourir lentement, c'est plus facile. On peut alléguer à tout cela des raisons économiques et psychologiques, mais le fait demeure, tant pour les riches que pour les pauvres, qu'il est plus simple de s'habituer aux choses, d'aller au bureau, à l'usine, pour les trente années à venir, avec l'ennui, la futilité de cette existence ; mais il faut bien vivre, chacun a ses responsabilités et il est plus sûr de s'habituer à tout. Nous nous habituons à l'amour, à la peur et à la mort. L'habitude devient le bien et la vertu, comme les fuites et les dieux. Un esprit pétri d'habitudes est superficiel, amorphe.

Le 11.

L'aube était lente à venir ; les étoiles brillaient encore et les arbres demeuraient indistincts ; pas un chant d'oiseau, ni même le hululement des petites chouettes qui se déplacent la nuit d'arbre en arbre, avec de petits bruits. Tout était étrangement silencieux, seul se faisait entendre le grondement de la mer. Il y avait cette odeur de fleurs, de feuilles pourrissantes, de sol humide ; elle était partout, dans l'air immobile. La terre attendait l'aube et le jour à venir ; on sentait l'espoir, la patience et un étrange silence. La méditation se poursuivait avec ce silence et ce silence était amour ; non l'amour de quelque chose ou de quelqu'un, les conceptions et le symbole, le mot et les images. C'était simplement l'amour, sans sentiment ni sensation. Une chose complète en elle-même, nue, intense, sans racine, sans direction. Le chant de cet oiseau lointain était cet amour ; il était direction et distance, présence intemporelle et sans parole. Ce n'était pas une émotion qui s'évanouit et fait mal ; le symbole, le mot, peuvent être remplacés, mais pas la chose. Nue, elle était totalement vulnérable et donc indestructible. Elle était imprégnée de la force inapprochable de cet « otherness », l'inconnaissable, qui passait à travers les arbres et au-delà de la mer. La méditation était le chant de l'oiseau appelant dans ce vide et le grondement de la mer déferlant sur la plage. L'amour ne peut être que dans le vide absolu. L'aube grise pointait là-bas, à l'horizon, les arbres sombres étaient encore plus sombres, plus intenses. Dans

la méditation il n'y a pas de répétition, cette continuité de l'habitude, mais la mort de tout le connu et l'épanouissement de l'inconnu. Les étoiles avaient disparu et les nuages s'éveillaient avec l'annonce du soleil.

L'expérience détruit la clarté et la compréhension. L'expérience est sensation, réponse à différentes sortes de stimulations et chaque expérience, si ample et étendue soit-elle, épaissit les murs qui nous enferment. L'accumulation du savoir est mécanique, comme le sont tous les processus additifs nécessaires à l'existence mécanique, mais le savoir nous attache au temps. Le besoin irrésistible d'expérience est sans fin, comme celui de toute sensation. La cruauté de l'ambition réside dans la poursuite de l'expérience de la sensation de puissance et de compétence, qui endurecit. L'expérience ne peut susciter l'humilité, qui est l'essence de la vertu. Ce n'est que dans l'humilité que l'on apprend et cela n'est pas l'acquisition du savoir.

Le cri d'un corbeau accueille le matin, les oiseaux du jardin s'y joignirent, et soudain tout s'éveilla avec la brise dans les feuillages, et ce fut la splendeur.

Le 13.

Une longue bande de nuages noirs, lourds de pluie, s'étendait du nord au sud, d'un horizon à l'autre, au dessus de la blancheur des brisants ; la pluie, très forte au nord, s'avançait vers le sud et l'on voyait, depuis le pont sur le fleuve, une longue ligne de vagues blanches dressées contre l'horizon noir. Les autobus, les voitures, les bicyclettes et les pieds nus se frayaient un chemin sur le pont et la pluie arrivait en furie. Le fleuve était vide, comme généralement à cette époque, et l'eau aussi sombre que le ciel ; même ce beau héron était absent et le fleuve désert. D'un côté du pont s'élevait une partie de la grande ville surpeuplée, bruyante, sale, prétentieuse et prospère ; un peu plus loin à gauche, les huttes de boue, les bâtiments délabrés, les petites boutiques sales, une petite usine et, sur une route encombrée, une vache couchée en travers, que les autobus et les voitures contournaient. Quelques stries rouge vif apparaissaient vers l'ouest, mais elles aussi étaient effacées par la venue de la pluie. Au delà du commissariat de police, empruntant un petit pont étroit, la route vers les rizières s'en va vers le sud, loin de la ville sale et bruyante. Puis il a commencé à pleuvoir en une lourde averse qui, en une seconde, a rempli la route de flaques, et l'eau courait sur la terre desséchée ; c'était une pluie diluvienne, explosive, qui lavait, nettoyait, purifiait la terre. Les villageois étaient trempés jusqu'aux os, mais cela ne semblait pas les gêner ; ils continuaient à rire et à bavarder, les pieds nus dans les flaques. L'eau s'infiltrait dans la petite cabane éclairée d'une lampe à huile, les autobus vrombissaient tout près, éclaboussant tout le monde, et les bicyclettes aux éclairages vacillants passaient avec un petit tintement dans la lourde pluie.

Tout était lavé, le passé et le présent, il n'y avait plus de temps, plus d'avenir. Chaque pas était hors du temps et la pensée, chose du temps, s'arrêta ; elle ne pouvait ni poursuivre ni reculer, elle n'avait pas d'existence et chaque goutte de cette pluie déchaînée était le fleuve, la mer et la neige éternelle. Tout était totalement, complètement vide, et dans ce vide était la création, l'amour et la mort, indistincts. Il fallait faire attention, les autobus vous effleuraient au passage.

Le 15.

C'était un soir magnifique ; quelques nuages s'étaient amassés autour du couchant, d'autres erraient, lourds de lumière incandescente, et la jeune lune se trouvait prise parmi eux. Le grondement de la mer nous parvenait adouci, à travers les palmes et les casuarines. Les palmiers droits et élancés se dressaient, noirs contre le rose brûlant du ciel et toute une bande d'oiseaux aquatiques se dirigeait vers le nord ; les oiseaux se succédaient en groupes, tendant leurs pattes fines en arrière et battant lentement des ailes. Des chars à boeufs avançaient en longue file vers la ville, crissant sous

leur chargement de bois de chauffage. La route d'abord encombrée, est devenue presque déserte à mesure que l'on avançait dans l'obscurité grandissante. Au moment où le soleil se couche, un sentiment de paix, de douceur, de purification, recouvre la campagne. Ce sentiment n'est pas une réaction, sa présence se fait sentir dans la ville, avec tous les bruits, la crasse et l'agitation des hommes ; elle est là, dans ce lopin de terre négligé, dans cet arbre où s'est pris un cerf volant de couleur vive ; elle est là, dans cette rue vide, de l'autre côté du temple ; elle est partout, pour autant que l'on se soit délivré du jour. Et ce soir, au long de la route, elle était là, vous attirant doucement, loin de tout et de chacun, devenant plus intense, plus belle avec l'obscurité grandissante. Les étoiles brillaient entre les palmes et Orion, surgi de la mer, les avait rejoints ; les Pléiades étaient loin, ayant déjà accompli les trois quarts de leur voyage. Les villageois commençaient à nous connaître et voulaient nous parler, nous vendre du terrain pour que nous restions parmi eux. Et comme le soir avançait, cet « otherness » est descendu en une félicité explosive, et le cerveau était aussi immobile que ces arbres aux feuilles totalement figées. Tout devint plus intense, chaque forme, chaque couleur et, dans ce pâle clair de lune, les flaques au bord de la route étaient les eaux de la vie. Tout doit être quitté, effacé, le cerveau doit être sensitif, absolument calme, non pour recevoir cet « otherness », mais pour observer, pour voir. Comme la crue d'un fleuve recouvre la terre desséchée, il est venu plein de ravissement, de clarté, et il est demeuré.

Le 17 (Le jour de sa dernière causerie.).

Longtemps avant l'aube le cri perçant d'un oiseau a éveillé la nuit, puis l'empreinte de ce cri s'est effacée. Et les arbres sont demeurés sombres, immobiles, fondus dans l'immobilité de l'air ; c'était une nuit pleine de douceur, de calme, d'une vie intarisable ; elle était vibrante, animée d'un mouvement frémissant dans le profond silence. Même le village voisin était tranquille, ses chiens se taisaient. C'était un calme étrange, terriblement puissant, vivant et destructeur, si vivant et si immobile que l'on avait peur de bouger ; le corps s'est alors figé dans l'immobilité et le cerveau, qui avait été réveillé par le cri perçant de l'oiseau, est redevenu silencieux, sa sensibilité intensifiée. C'était une nuit sans nuages, brillante d'étoiles qui semblaient si proches ; la Croix du Sud, juste au-dessus des arbres scintillait dans l'air chaud. Tout était très calme. La méditation n'est jamais dans le temps ; le temps ne peut susciter de mutation ; il ne peut amener que le changement, qui devra à son tour être changé, comme toutes les réformes ; la méditation qui prend son essort dans le temps est toujours paralysante, elle n'a pas de liberté, et sans liberté on se trouve toujours devant le choix et le conflit.

Madras, Inde

Du 20 Novembre au 17 Décembre 1961

Carnets

Rajghat et Bénarès

Du 20 Novembre Au 17 Décembre 1961

Le 18.

Très haut dans les montagnes, parmi les roches nues sans le moindre arbre, le moindre buisson, un petit ruisseau surgissait d'un roc massif, inapprochable ; c'était à peine un ruisseau, plutôt un filet d'eau. Il formait en tombant une petite cascade, un murmure, et il descendait, descendait dans la vallée, chantant déjà sa force, la longue distance qu'il couvrirait, par les villes et les vallées, les bois et les espaces découverts. Il deviendrait un fleuve irrésistible, débordant de ses rives, se purifiant au cours de sa route, s'écrasant contre les rochers, coulant à flots sur des rives lointaines, coulant sans fin jusqu'à la mer (Il se trouvait à Bénarès et évoquait la source du Gange, où il s'était rendu par le passé. Il séjournait à Rajghat, à l'école Krishnamurti, au nord de Bénarès, sur la rive du Gange. Les Indiens donnent à Bénarès les noms de Bénarès ou Varanasi.). L'important n'était pas de l'atteindre, mais d'être un fleuve, si large, si profond, riche et splendide ; il entrerait dans la mer et disparaîtrait dans ses eaux vastes et insondables ; mais elle était loin, à des milliers de kilomètres, et jusque-là c'était la vie, la beauté et une réjouissance sans fin que personne ne pourrait empêcher, ni les usines, ni les barrages. C'était vraiment un fleuve merveilleux, large, profond, ses rives étaient bordées de tant de villes ; il coulait dans une liberté si insouciante, mais toujours contenue. Toute la vie était là sur ses rives, les champs verdoyants, les forêts, les maisons solitaires, la mort, l'amour et la destruction ; Il était traversé de longs, de larges ponts gracieux et très fréquentés. D'autres cours d'eau, d'autres rivières le rejoignaient, mais il était le père de tous les fleuves, des petits comme des grands. Toujours plein, sans cesse se purifiant, c'était une bénédiction que de le regarder le soir, quand ses eaux se doraient sous les nuages aux couleurs plus intenses. Mais ce petit filet d'eau, si loin parmi les roc gigantesques qui l'avaient enfanté, était le commencement de la vie et son aboutissement se situait bien au-delà de ses rives, au-delà des mers.

La méditation était comme ce fleuve, mais elle n'avait pas de commencement, pas de fin ; elle débutait et son aboutissement était son commencement. Sans cause, son mouvement était son renouveau. Toujours neuve, elle n'amassait rien qui puisse lui donner de l'âge ; sans racines dans le temps, elle ne pouvait se flétrir. Il fait bon méditer, sans rien forcer, sans faire d'effort, de commencer par un filet d'eau et d'aller au-delà du temps et de l'espace, où ne peuvent pénétrer la pensée, le sentiment, où l'expérience n'existe pas.

Le 19.

C'était un très beau matin, l'aube était encore loin ; au cours de la nuit, près de la maison, les arbres et les buissons semblaient être devenus une forêt cachant de nombreux serpents et animaux sauvages ; cette impression était accentuée par la lueur de la lune, avec ses milliers d'ombres ; ces arbres, bien plus hauts que la maison, étaient tous silencieux, attendant l'aube. Soudain, au-delà des arbres, à travers eux, on entendit un chant, un chant de dévotion ; la voix était riche et le chanteur y mettait son cœur et le chant portait loin, dans la nuit de lune. Et l'on était porté par cette vague

sonore, faisant corps avec elle, au-delà d'elle, au-delà de la pensée, du sentiment. Puis le son d'un autre instrument se fit entendre, très doux, mais distinct.

Le 26.

Ici le fleuve est large et splendide, profond et lisse comme un lac, sans une ride. Quelques embarcations de pêcheurs pour la plupart, et une grande barque à la voile déchirée, transportait du sable à la ville, au-delà du pont. Ce qui est vraiment très beau, c'est cette étendue d'eau vers l'est et la rive d'en face ; le fleuve ressemble à un énorme lac, empli d'une beauté inouïe et d'espace, en accord avec le ciel ; c'est un pays plat où le ciel couvre la terre, l'horizon est très, très loin au-delà des arbres. On les aperçoit sur l'autre rive, derrière le blé récemment semé ; on voit l'étendue verte des champs et, plus loin, des villages entre les arbres. Pendant les pluies, le fleuve monte haut et apporte un riche limon sur lequel on sème le blé quand l'eau s'est retirée ; c'est un vert merveilleux, si riche et abondant, qui forme un tapis enchanteur sur la longue et large rive. Vus de ce côté du fleuve, les arbres semblent former une forêt impénétrable, mais il s'y niche des villages. Un de ces arbres, immense, les racines exposées, est la gloire de toute la rive ; un petit temple est construit à son pied, mais ses dieux sont les eaux qui passent, et l'arbre demeure ; la masse épaisse de ses longues feuilles fines abrite les oiseaux qui ont traversé le fleuve pour y passer la nuit ; il domine les autres arbres et, aussi loin que l'on marche sur cette rive-ci, on l'aperçoit toujours. Il a la présence de la beauté, la dignité du solitaire. Mais ces villages sont surpeuplés et sales et les humains souillent la terre aux alentours. De la rive où nous sommes, leurs murs blancs entre les arbres semblent frais, aimables et de grande beauté. La beauté n'est pas l'oeuvre de l'homme ; les créations de l'homme éveillent des sensations, un sentiment, qui sont sans rapport avec la beauté. La beauté ne peut être construite, ni mise dans un musée. Il faut dépasser tout cela, ainsi que le choix et le goût personnel, s'être purifié de toute émotion, car c'est l'amour qui est la beauté. En un majestueux méandre, le fleuve coule vers l'est (Bien que Rajghat se situe au nord de Bénarès, ce lieu est en aval, le fleuve faisant à cet endroit une boucle vers le nord-est. avant de couler à nouveau vers le sud.) et passe des villages, des villes et des bois profonds, mais ici, juste en aval de la ville et du pont, il est, avec sa rive opposée, l'essence de tous les fleuves, de toutes les rives ; tout fleuve a sa joie, sa malice et son chant propres, mais celui-ci contient, dans son silence même, la terre et les cieux. Il est sacré comme le sont tous les fleuves, mais dans ses longs méandres coule une douceur faite d'immense profondeur et de destruction. En ce moment ce fleuve calme à l'âge vénérable, serait, pour qui le contemplerait, une source d'enchantement dans laquelle se perdrait toute notion du ciel et de la terre. Dans ce silence tranquille vint cet étrange « otherness », et la méditation perdit son sens. Telle une vague venant de très loin, se gonflant avant de déferler sur la côte, elle balayait tout devant elle. Mais il n'y avait pas de temps, pas de distance ; cette présence empreinte de force impénétrable, de vitalité destructrice, était donc l'essence de la beauté qui est l'amour. Rien de cela ne pourrait naître de l'imagination, aucune pulsion profonde et cachée ne pourrait jamais projeter cette immensité. Chaque pensée, chaque sentiment, chaque désir et chaque besoin étaient totalement absents. Ce n'était pas une expérience ; une expérience sous-entend la reconnaissance par un centre d'accumulation, la mémoire et la continuité. Ce n'était pas une expérience ; seuls la désirent les êtres immatures, qui se trouvent par là même prisonniers de l'illusion ; ce n'était qu'un événement, un fait, comme le coucher du soleil, comme la mort et la courbe du fleuve. La mémoire ne pouvait le saisir dans ses rets pour le garder et donc le détruire. Le temps et la mémoire ne pouvaient le retenir et la pensée le poursuivre. C'était un éclair où se consumaient tout temps, toute éternité, sans laisser de cendres, de souvenir. La méditation consiste à vider l'esprit totalement, non pour recevoir, gagner, arriver, mais à le dénuder sans motif ; c'est vraiment vider l'esprit du connu, conscient et inconscient, de

chaque expérience, pensée et sentiment. La négation est l'essence même de la liberté ; la poursuite positive, affirmative, est l'esclavage.

Le 30.

Deux corbeaux se battaient sauvagement en poussant des cris furieux ; tous deux étaient sur le sol, mais celui qui avait l'avantage donnait à l'autre de grands coups de son bec dur et noir. Les gronder par la fenêtre n'a rien arrangé, et l'un des deux allait être tué quand un corbeau de passage plongea soudain, croassant plus fort qu'eux et se posa pour les frapper de ses ailes noires et brillantes. Un instant plus tard, ils furent une demi-douzaine, croassant furieusement, qui de leurs ailes et de leurs becs séparèrent les combattants qui menaçaient de s'entre-tuer. Ils pouvaient bien tuer d'autres oiseaux, d'autres créatures, mais ils n'y aurait pas de meurtre parmi eux, cela aurait mis toute l'espèce en danger. Les deux corbeaux voulaient encore se battre, mais les autres les en ont empêchés, ils se sont alors tous envolés et la petite clairière près de la rivière a retrouvé sa tranquillité. L'après-midi était avancé et le soleil déjà derrière les arbres, le froid vraiment mordant était passé, les oiseaux avaient chanté, gazouillé gaiement tout le jour. Les perroquets volaient à toute allure, avant la nuit ; il était encore un peu tôt, mais ils rejoignaient déjà le grand tamarinier qui pouvait en abriter beaucoup ; ils étaient presque de la couleur des feuilles, mais leur vert était plus intense, plus vivant ; en regardant attentivement, on voyait la différence et on distinguait aussi leurs becs brillants et incurvés qui leur servent à pincer et à grimper ; assez maladroits dans leurs déplacements d'une branche à l'autre, ils étaient pourtant la lumière du ciel en mouvement ; leur voix était dure et criarde, leur vol indécis, mais leur couleur était le printemps de la terre. Tôt ce matin, sur une branche du même arbre, deux petites chouettes se chauffaient face au soleil levant ; si on ne les avait vues sortir de leur trou dans le tamarinier, on aurait pu ne pas les remarquer, tant elles étaient immobiles, leur couleur gris tacheté se confondant avec celle de la branche. Il avait fait si exceptionnellement froid que deux gobe-mouches dorés avaient été trouvés morts ce matin ; l'un était le mâle et l'autre la femelle, ce devait être un couple ; morts au même instant, ils étaient encore souples au toucher. Ils étaient vraiment d'un vert doré, avec de longs becs incurvés, si délicats, encore extraordinairement vivants. La couleur est très étrange, elle est dieu, et ces deux oiseaux étaient la gloire de la lumière ; la mécanique de la vie s'était arrêtée, mais la couleur demeurerait. La couleur était plus forte que le cœur, elle était au-delà du temps et de la souffrance. Mais la pensée ne pourra jamais résoudre la douleur de la souffrance. On pourra raisonner en tout sens, mais elle sera toujours là, au terme du parcours long et compliqué de la pensée. La pensée ne pourra jamais résoudre les problèmes de l'homme ; la pensée est mécanique et la souffrance ne l'est pas. La souffrance est aussi étrange que l'amour, mais elle est un obstacle à l'amour. On peut résoudre la souffrance totalement, mais on ne peut inviter l'amour. Souffrir c'est s'apitoyer sur soi-même, avec ce cortège d'anxiétés, de peurs, de culpabilité, mais la pensée ne peut effacer tout cela. La pensée engendre le penseur et tous deux ensemble enfantent la souffrance. Se libérer du connu met fin à la souffrance.

Le 31.

Comme le soleil déclinait à l'ouest, le fleuve, couvert de bateaux de pêche, était animé de rires, de voix sonores ; il y en avait vingt trois, chacun avec deux ou trois hommes à son bord. Ici le fleuve est large et ces quelques barques semblaient avoir investi ses eaux ; les hommes se faisaient la course, criaient, s'appelaient les uns les autres avec une excitation d'enfants dans leurs jeux ; c'était des gens très pauvres, vêtus de haillons, mais à cet instant ils étaient sans souci, leurs voix fortes et leurs rires emplissaient l'air. Le fleuve étincelait et la brise légère dessinait sur l'eau des motifs

éphémères. Maintenant les corbeaux traversaient le fleuve pour revenir vers leur arbre habituel et les hirondelles volaient si bas qu'elles touchaient presque l'eau.

Le 1er janvier, 1962 (Il a donné ce jour-là la première de ses sept causeries à Rajghat.).

Un cours d'eau sinueux se fraie un chemin jusqu'au large fleuve ; il vient des quartiers sales de la ville, empli de toutes sortes d'immondices, et parvient au fleuve presque épuisé ; près du confluent, un pont branlant le traverse, fait de bambous, de morceaux de cordes et de paille ; quand il menace de s'effondrer, on plante un poteau dans le lit mou de la rivière et l'on ajoute de la paille et de la boue, que l'on attache par une corde pas trop grosse et pleine de noeuds. L'ensemble tient on ne sait trop comment ; il a dû être plus ou moins droit, mais il est maintenant tellement creux qu'il touche presque l'eau paresseuse et on entend, en le franchissant, la boue et la paille tomber dans l'eau. Pourtant il doit être assez solide ; c'est un pont étroit où il est difficile de se croiser sans se toucher. Des cyclistes chargés de bidons de lait le traversent allègrement, sans la moindre inquiétude pour eux-mêmes et pour les autres ; il est toujours plein de villageois qui se rendent à la ville avec leurs produits ou qui en reviennent, épuisés, chargés d'une chose ou de l'autre, des tenailles, des cerf-volants, de l'huile, un morceau de bois, une pierre plate et des choses qu'ils ne peuvent trouver dans leur village. Ils sont vêtus de haillons, sales, malades, et d'une patience infinie, parcourant pieds nus des kilomètres qui n'en finissent pas ; ils n'ont pas l'énergie de se révolter, de chasser hors du pays tous les politiciens ; s'ils le faisaient, ce serait alors eux qui le deviendraient, qui seraient rusés, exploiters, inventant des moyens de s'accrocher au pouvoir, ce mal qui détruit le peuple. Nous traversions le pont en même temps qu'un énorme buffle, plusieurs bicyclettes et des villageois ; il était prêt à s'effondrer, mais nous sommes quand même parvenus de l'autre côté, et l'animal encombrant ne montrait aucune appréhension. Remontant la rive en suivant le chemin sablonneux, usé, après un village au vieux puits, on arrivait dans la campagne plate et découverte où poussent des manguiers, des tamariniers, des champs de blé d'hiver ; c'est un pays plat qui s'étend sur des kilomètres, jusqu'au pied des collines et des montagnes éternelles. Ce chemin, qui existe depuis des millénaires, est bordé de ruines de temples ; il a été foulé pas d'innombrables pèlerins (Le chemin des pèlerins traverse le domaine de Rajghat ; il relie Kashi à Sarnath, où le Bouddha prêcha son premier sermon après son illumination.). Au tournant de ce chemin, on aperçoit le fleuve au loin, entre les arbres.

C'était un soir délicieux, frais, silencieux, et le ciel était si immense qu'aucun arbre, aucune terre ne pouvaient l'emplir ; il semblait n'avoir plus d'horizon, les arbres et la campagne étendus à l'infini se fondaient dans le ciel en expansion. Il était pâle, d'un bleu délicat et le couchant avait laissé une brume dorée à l'endroit de l'horizon. Des oiseaux gazouillaient dans l'abri de leurs arbres, une chèvre bêlait et un train sifflait au loin ; des gens du village, toutes des femmes, blotties autour d'un feu, étrangement, se taisaient elles aussi. La moutarde était en fleur et ce jaune se répandait partout ; d'un village au delà des champs, une colonne de fumée montait toute droite dans le ciel. Le silence était étrangement pénétrant ; il vous traversait et passait au-delà, sans mouvement, sans une vague ; vous marchiez en lui, le sentiez, le respiriez, vous en faisiez partie. Ce n'était pourtant pas un silence provoqué par les stratagèmes du cerveau. Il était là et vous en étiez partie ; vous n'en faisiez pas l'expérience, car ne s'y mêlait aucune pensée qui puisse faire une expérience, se souvenir, amasser. Vous n'en étiez pas distinct pour observer, analyser. Seul ce silence, et rien d'autre, était présent. Il a commencé à se faire tard et ce miracle de silence a duré presque une demi-heure, selon la montre, mais il était sans durée, hors du temps. On s'y trouvait encore en revenant au vieux puits du village, en passant le pont étroit, en rentrant dans la chambre obscure. Il s'y trouvait, et avec lui cet « otherness », submergeant et

accueillant. L'amour n'est pas un mot, ni un sentiment ; il était là avec sa force impénétrable, avec la tendresse d'une feuille nouvelle, si facile à détruire. Les Pléiades étaient au zénith et Orion au-dessus des arbres, l'étoile la plus brillante était dans les eaux.

Le 2.

Les garçons du village faisaient voler des cerfs-volants sur la rive du fleuve ; ils criaient à tue-tête, riaient, se pourchassaient et pataugeaient dans l'eau quand un cerf-volant y tombait ; leur plaisir devait être contagieux, car leurs aînés, qui les regardaient du haut de la berge, les encourageaient de la voix. Pour tout le village, cela semblait être le divertissement du soir ; même les chiens affamés, étiques, aboyaient ; chacun prenait part à la fête. Ces gens étaient tous sous-alimentés, pas un d'entre eux n'était gros, même les vieux étaient plus décharnés encore avec l'âge ; les enfants aussi étaient tous maigres, mais semblaient pleins d'énergie. Tous portaient des haillons sales et déchirés, rapiécés de différents tissus de toutes couleurs. Et tous étaient joyeux, même les vieux et les malades ; ils semblaient inconscients de leur propre misère, de leur faiblesse physique, pourtant beaucoup d'entre eux portaient de lourds fardeaux ; leur patience inouïe était bien nécessaire, car la mort était là, tout près, comme l'angoisse de la vie ; tout était là en même temps, la mort, la naissance, le sexe, la pauvreté, la famine, l'amusement et les larmes. Ils avaient un lieu de sépulture pour leurs morts, sous un groupe d'arbres, plus haut sur la berge, pas loin d'un vieux temple en ruine (Ces villageois étaient musulmans.). Il y avait plein de petits bébés qui connaîtraient la faim, l'odeur des corps non lavés et celle de la mort. Mais le fleuve était là, toujours, parfois menaçant pour le village, mais à présent tranquille, placide ; les hirondelles volaient si bas qu'elles touchaient presque l'eau doucement incandescente. Le fleuve était tout pour les villageois, ils s'y baignaient parfois, y lavaient leurs vêtements et leurs corps maigres, ils l'adoraient et y jetaient des fleurs quand ils en avaient, en signe de respect ; ils y péchaient, et mouraient près de lui. Le fleuve était si indifférent à leur joie comme à leur souffrance ; il était si profond, il en émanait tant de poids et de puissance ; il était terriblement vivant et si dangereux. Mais là il était calme, sans une ride, chaque hirondelle pouvait y poser son ombre ; elles ne s'éloignaient pas beaucoup, volaient au ras de l'eau sur cinquante mètres pour prendre un peu de hauteur, faire demi-tour et redescendre, poursuivant ce manège jusqu'à la tombée de la nuit. Il y avait aussi de petits oiseaux aquatiques à la queue tressautante et au vol rapide ; d'autres plus grands, d'un brun grisâtre comme celui de la terre humide, pataugeaient au bord de l'eau. Mais la merveille entre toutes était le ciel, si vaste, sans limites, sans horizon. La lumière tardive était douce, claire, très tendre ; elle ne laissait aucune ombre et chaque buisson, chaque arbre, chaque oiseau était seul. Le fleuve étincelant le jour était maintenant la lumière du ciel, enchantée, rêveuse, éperdue dans sa beauté, son amour. Dans cette lumière, tout cessait d'exister, le cœur qui pleure comme le cerveau plein de ruse ; le plaisir et la douleur s'en allaient, ne laissant que la lumière transparente, douce et caressante. C'était la lumière ; la pensée, le sentiment, n'y avaient point part, ils ne pourraient jamais donner la lumière ; ils étaient absents, il n'y avait que cette lumière qui existe quand le soleil est descendu derrière les murs de la ville, et que le ciel est sans nuages. Cette lumière est invisible à qui ne connaît pas le mouvement hors du temps de la méditation ; ce mouvement est l'arrêt de la pensée. Mais l'amour n'est pas la voie de la pensée ou du sentiment.

Tout était très calme, pas une feuille ne bougeait dans l'obscurité profonde ; toutes les étoiles qui parvenaient à remplir le fleuve étaient là et débordaient jusqu'au ciel. Le cerveau, totalement silencieux mais très alerte, observait en l'absence de tout observateur, de tout centre d'observation ; il n'y avait pas non plus de sensation. Au cœur d'une profondeur perdue, cet « otherness » était là ; c'était l'action, effaçant

tout, sans laisser de trace du passé comme du présent. Il n'y avait point d'espace où puisse se tracer une limite, point de temps où puisse prendre forme la pensée.

Le 3.

Ces promenades solitaires sont étonnamment agréables, le long d'un chemin qui s'enfonce profondément dans la campagne, un chemin foulé par les pèlerins depuis plusieurs milliers d'années ; il est bordé de quelques très vieux arbres, des manguiers, des tamariniers et traverse de nombreux villages et des champs de blé vert ; souple sous le pied, il est fait de poussière fine et sèche qui se transforme sans doute en boue épaisse à la saison des pluies ; la terre douce et fine s'insinue un peu dans les pieds, dans le nez et les yeux. Il longe de vieux puits, des temples aux dieux déclinants. La campagne, plate comme la paume de la main, s'étend jusqu'à l'horizon, quand il existe. Le chemin a tant de détours, qu'il fait face en quelques minutes à tous les points cardinaux. Le ciel semble suivre ce chemin ouvert, amical. Il y a peu comme celui-ci dans le monde, et pourtant, chacun a son charme, sa beauté. Il y en a un (à Gstaad), il traverse la vallée et grimpe doucement entre les riches pâtures qui seront fauchées pour nourrir les vaches en hiver ; cette vallée est maintenant blanche de neige, mais alors (quand il s'y trouvait), à la fin de l'été, elle était couverte de fleurs, entourée de montagnes neigeuses et traversée par un cours d'eau bruyant ; presque personne n'empruntait ce chemin et l'on y marchait en silence. Et il y en a un autre (à Ojai), il grimpe à pic sur le flanc sec et poussiéreux de la montagne qui s'effrite ; il est rocheux, rude et glissant, pas un arbre ne pousse alentour, ni même un buisson ; une caille s'y tenait avec sa nouvelle couvée de plus d'une douzaine de petits, et, plus haut, un serpent à sonnette, lové sur lui-même, était tout prêt à frapper, mais vous avertis-sait loyalement. Mais ici, ce chemin ne ressemblait à aucun autre ; poussiéreux, sali ici et là par les hommes, il était bordé de vieux temples en ruines, avec leurs images ; un gros buffle broutait tranquillement le jeune blé, personne ne le dérangeait ; il y avait aussi des singes et des perroquets chatoyants sous le ciel. C'était le chemin de milliers d'hommes, depuis des millénaires. En y marchant, on se perdait ; on avançait sans une pensée, sous ce ciel incroyable, avec ces arbres lourds d'oiseaux et de feuillage. Il y a là un superbe manguiier couvert de tant de feuilles qu'on ne peut voir ses branches ; il est si vieux. Et l'on continue à marcher, sans aucun sentiment ; la pensée aussi s'est envolée, mais il y a la beauté. Elle emplit la terre et le ciel, chaque feuille et chaque brin d'herbe qui se dessèche. Elle est là, recouvrant tout, et vous en faites partie. Vous n'êtes pas fait pour la ressentir, mais elle est là parce que vous êtes absent, elle est là sans un mot, sans un mouvement. Et vous revenez dans le silence et la pénombre.

Toute expérience laisse une trace et chaque trace déforme l'expérience ; il n'y a donc pas d'expérience qui n'ait pas été. Tout est vieux et rien n'est nouveau. Mais ceci est différent. Toutes les traces d'expériences sont effacées, le cerveau, grenier du passé, devient totalement silencieux et immobile, sans réaction, mais vivant et sensitif ; il perd alors le passé et redevient neuf.

Cette immensité était là, sans passé, sans avenir ; elle était là, sans jamais connaître le présent. Emplissant la pièce, elle s'étendait au-delà de toute mesure.

Le 5.

Le soleil émerge des arbres et se couche sur la ville ; entre les arbres et la ville, il y a toute la vie. toute la durée. Le fleuve passe entre eux, profond, vivant et tranquille ; de nombreux petits bateaux le remontent et le descendent ; quelques uns ont de grandes voiles carrées et transportent du bois, du sable, de la pierre de taille et parfois des hommes et des femmes revenant à leurs villages ; mais on voit surtout des petites barques de pêche conduites par des hommes minces, à la peau sombre. Ils semblent être très heureux, volubiles, s'interpellant et criant d'une voix forte ; ils ne

sont pourtant vêtus que de haillons, sont très mal nourris et ont inévitablement beaucoup d'enfants. Ils ne savent ni lire ni écrire, n'ont aucun loisir extérieur, pas de cinéma, etc., mais se distraient par des récits religieux ou des chants de dévotion qu'ils entonnent en chœur. Ils sont tous très pauvres et la vie est très dure, la maladie et la mort sont toujours là, comme la terre et le fleuve. Ce soir les hirondelles étaient plus nombreuses que jamais, elles volaient très bas, touchant presque l'eau couleur de feu mourant. Tout était si vivant, si intense ; quatre ou cinq chiots rondelets jouaient autour de leur mère, maigre et affamée ; des corbeaux volaient en groupes vers l'autre rive et des perroquets éclatants revenaient à leurs arbres en poussant des cris rauques. Le bruit d'un train passant sur le pont se répercutait loin en aval, et une femme se lavait dans l'eau froide du fleuve. Tout luttait pour vivre, pour son existence même, mais la mort est toujours là ; cette lutte de chaque instant se termine par la mort. Mais entre le lever du soleil et son coucher derrière les murs de la ville, le temps consumait toute la vie, le passé et le présent dévoraient le cœur de l'homme ; il vivait dans le temps et par là connaissait la souffrance.

Mais les villageois, comme reliés par un fil, marchaient l'un derrière l'autre sur le chemin étroit qui borde le fleuve et semblaient ne faire qu'un. Ils étaient huit et le vieillard qui marchait en second toussait et crachait constamment, les autres avançaient plus ou moins en silence. Celui qui marchait en tête était conscient d'eux, de leur silence, de leur toux, de leur fatigue après une longue journée ; ils ne s'agitaient pas, mais étaient calmes, presque joyeux. L'homme de tête était conscient d'eux, comme il l'était du fleuve brillant, du feu très doux dans le ciel et des oiseaux regagnant leur nid ; il n'y avait pas de centre d'où il puisse voir, sentir et observer ; tout cela implique le mot, la pensée. La pensée était absente, seules ces choses existaient. Tous marchaient vite, et le temps n'était plus ; ces villageois revenaient à leurs gîtes et l'homme y allait avec eux ; ils faisaient partie de lui, sans qu'il en ait conscience. Ils coulaient avec le fleuve, volaient avec les oiseaux, ouverts et larges comme le ciel. C'était là un fait et non une idée imaginaire ; l'imagination est inconsistante et le fait, une réalité brûlante. Ces neuf hommes marchaient sans fin, venus de nulle part ils n'allaient nulle part ; c'était sans fin, une procession de la vie. Curieusement, le temps et toute identité avaient cessé. Quand l'homme de tête s'est retourné pour partir, tous les villageois, surtout le vieillard tout près de lui, l'ont salué comme s'ils étaient des amis de toujours. L'obscurité grandissait, les hirondelles étaient parties ; quelques lumières brillaient sur le grand pont et les arbres se retiraient en eux-mêmes. Au loin sonnait la cloche d'un temple.

Le 7.

Un petit canal, large d'environ trente centimètres, passe entre les champs de blés verts. Il est longé par un sentier sur lequel on peut marcher assez longtemps sans rencontrer âme qui vive. Il était particulièrement calme ce soir là ; un gros geai aux ailes d'un bleu saisissant s'y désaltérait ; il était fauve, avec ses ailes bleues, étincelantes ; ce n'était pas un de ces geais grondeurs, on pouvait l'approcher d'assez près sans recevoir d'invectives. Son regard étonné rencontrait le vôtre, qui explosait d'affection. Il était gras et confortable, très beau. Il attendait de voir ce que vous feriez et, comme vous ne bougiez pas, il s'était calmé, puis envolé sans un cri. C'était une rencontre avec tous les oiseaux jamais créés et cette explosion en était la cause. Ce n'était pas une explosion prévue, organisée ; elle était seulement survenue avec une intensité, une violence dont le choc même abolissait toute durée. Puis cet étroit sentier vous conduisait à un arbre devenu le symbole d'un temple, il était orné de fleurs et d'une image grossièrement peinte ; le temple était le symbole d'autre chose qui était aussi un vaste symbole. Les mots, les symboles, comme le drapeau, ont pris une si terrible importance. Les symboles étaient les cendres qui alimentaient l'esprit, l'esprit était stérile et la pensée, née de cette désolation, était habile, inventive, comme tout ce qui

surgit du néant aride. Mais l'arbre était splendide, couvert de feuilles, il abritait une multitude d'oiseaux ; à ses pieds, la terre était balayée et propre ; on avait construit autour de son tronc épais une plate-forme de boue, sur laquelle reposait l'image. La feuille était périssable et l'image de pierre ne l'était pas ; elle durerait, détruisant les esprits.

Le 8.

Le soleil du petit matin brillait sur l'eau chatoyante, presque aveuglante ; une barque de pêche traversait ce chemin de lumière et une brume légère nimbait les arbres de l'autre rive. Le fleuve n'est jamais immobile, toujours empreint d'un mouvement, d'une danse aux pas innombrables ; il était très vivant ce matin, les arbres et les buissons près de lui paraissaient lourds et mornes, mais les oiseaux chantaient et gazouillaient, les perroquets poussaient en passant leur cri rauque. Ces perroquets nichaient dans le tamarinier près de la maison ; infatigables, ils allaient et venaient toute la journée. Leurs corps vert-pâle brillaient dans le soleil, leurs becs rouges et incurvés étincelaient dans l'éclair de leur passage. Leur vol était vif et précis, mais en regardant bien dans l'arbre, on les voyait devenir plus maladroits, moins bruyants qu'en vol. Il était tôt, mais les oiseaux étaient sortis bien avant que le soleil ne brille sur l'eau. Même à cette heure, le fleuve était éveillé sous la lumière des cieux, et la méditation aiguësait l'immensité de l'esprit ; l'esprit ne s'assoupit jamais, n'est jamais complètement inconscient ; certaines de ses facettes, aiguësées ici et là par le conflit et la douleur, étaient alourdies par l'habitude et la satisfaction passagères, et chaque plaisir y laissait une trace de nostalgie. Mais tous ces moments d'obscurité ne laissaient pas l'espace nécessaire à la perception de la totalité de l'esprit. Ces passages prenaient une immense importance, suscitant toujours plus de considération pour l'immédiat, écartant ainsi l'immensité au profit du détail, de l'immédiat. L'immédiat est le temps de la pensée qui ne pourra jamais résoudre quelque problème que ce soit, sinon les problèmes mécaniques. Mais la méditation n'est pas la voie de la machine ; elle ne peut jamais s'élaborer en vue d'un but ; elle n'est pas l'embarcation qui conduit à l'autre rive. Il n'est point de rivage, point de débarquement et, comme l'amour, la méditation est sans motif. Elle est le mouvement sans fin, dont l'action se situe dans le temps, mais ne procède pas du temps. Toute action de l'immédiat, du temps, est le terrain de la souffrance ; rien ne peut y croître, sinon le conflit, la douleur. Mais la méditation consiste à prendre conscience de ce terrain en toute impartialité, et à ne laisser aucune graine y prendre racine, si agréable ou douloureux que ce soit. La méditation est la mort de l'expérience. Alors seulement existe la clarté dont la liberté réside dans le voir. La méditation est un étrange ravissement qui ne peut s'acquérir sur un marché ; nul gourou, nul disciple ne pourra jamais la détenir ; toute poursuite, tout directive doivent cesser, aussi facilement et naturellement que la feuille tombe au sol. L'incommensurable était là, emplissant l'espace limité et même tout l'espace ; il est venu aussi doucement que la brise sur l'eau, mais la pensée ne pouvait le retenir, et le passé, le temps, était incapable de le mesurer.

Le 9.

En un simple mouvement surgi dans le ciel, une colonne de fumée s'élevait toute droite sur l'autre rive du fleuve. Il n'y avait pas un souffle d'air, pas une ride sur le fleuve, et chaque feuille était immobile ; on n'entendait que le passage en flèche des perroquets. Même la petite barque du pêcheur ne troublait pas l'eau ; tout, sauf la fumée, semblait s'être figé dans l'immobilité. Bien qu'elle s'éleva toute droite, on y percevait une certaine gaieté, ainsi que la liberté de l'action totale. Et derrière le village et la fumée, apparaissait, rayonnant, le ciel du soir. La journée avait été fraîche sous le ciel dégagé, baignée de la lumière de mille hivers ; abrupte, pénétrante et étendue, elle vous suivait partout, sans vous quitter. Comme le parfum, elle se trouvait aux en-

droits les plus inattendus et semblait avoir pénétré les replis les plus secrets de l'être. Lumière omniprésente où chaque ombre perdait sa profondeur ; par elle, toute substance perdait sa densité ; comme si le regard pouvait tout transpercer, les arbres de l'autre côté du mur, de même que son propre être. Le soi était aussi translucide et ouvert que le ciel. Son intensité et sa force étaient telles, qu'elles vous emportaient d'une passion qui n'était pas celle du sentiment ou du désir, mais une passion immortelle qui ne se fanerait ou ne mourrait jamais. C'était une étrange lumière qui exposait tout et rendait vulnérable ; ce qui était sans protection était l'amour. Vous ne pouviez plus être vous-même, mais étiez consumé sans laisser de cendres et, chose surprenante, il ne resta plus rien que cette lumière.

Le 12.

Dans le jardin, une fillette de dix ou douze ans se tenait debout contre un poteau ; elle était sale, ses cheveux non coiffés, pleins de poussière, n'avaient pas été lavés depuis plusieurs semaines ; ses vêtements étaient déchirés et malpropres, comme sa personne. Elle portait un long chiffon autour du cou et regardait les gens qui prenaient le thé sur la véranda ; elle regardait, complètement indifférente, sans le moindre sentiment, sans pensée devant cette scène ; ses yeux se posaient sur ce groupe de gens, en bas, et ni les perroquets criards, ni les douces tourterelles couleur de terre qui se posaient si près d'elle, ne lui faisaient la moindre impression. Elle n'avait pas faim et était probablement la fille d'un des domestiques, car elle semblait être assez bien nourrie et connaître l'endroit. Elle se tenait comme une grande, pleine d'assurance, et il émanait d'elle une étrange réserve. Et, la voyant devant le fleuve et les arbres, on eut soudain l'impression de regarder la petite réunion, sans émotion, sans pensée, dans une totale indifférence à toute chose, à tout ce qui pourrait survenir. Et quand elle est allée vers cet arbre qui surplombe l'eau, c'est vous qui y êtes allé, qui vous êtes assis sur le sol rude et poussiéreux, c'est vous qui avez saisi le bâton et l'avez jeté par dessus la berge, seule, sans sourire et jamais aimée. Puis vous vous êtes levée et avez erré autour de la maison. Et curieusement, vous étiez les tourterelles, l'écureuil qui filait vers le sommet de l'arbre, ce chauffeur qui ne s'était pas lavé et le fleuve qui coulait tout près, si calmement. L'amour n'est pas la souffrance, il n'est pas non plus fait de jalousie, mais il est dangereux, car il détruit. Il détruit tout ce que l'homme a bâti autour de lui, sauf les briques. Il ne peut bâtir de temples, ni réformer la société corrompue ; il ne peut rien, mais sans lui rien ne se peut, quoi que l'on fasse. Tout ordinateur, toute automatisation, peuvent changer la forme des choses, procurer à l'homme le loisir qui deviendra un nouveau problème, alors qu'il y en a déjà tant. L'amour n'a pas de problème, c'est pourquoi il est si destructeur et dangereux. La vie de l'homme est faite de problèmes, ces choses continues, sans solution ; sans eux, il ne saurait que faire ; il serait perdu et ne gagnerait rien à cette perte. Les problèmes se multiplient donc sans fin ; la solution de l'un donne naissance à un autre, mais la mort, bien sûr, est la destruction ; elle n'est pas l'amour. La mort est la vieillesse, la maladie, et les problèmes qu'aucun ordinateur ne peut résoudre. Ce n'est pas cette destruction là qu'apporte l'amour ; ce n'est pas cette mort là qu'apporte l'amour. Elle est la cendre d'un feu préparé avec soin, le bruit des machines automatiques qui poursuivent leur travail sans interruption. L'amour, la mort, la création sont inséparables ; on ne peut choisir l'un et refuser les autres ; l'amour ne s'achète pas au marché ou dans une église ; ce sont là les derniers endroits où vous le trouveriez. Mais si vous ne le cherchez pas, si vous n'avez pas de problème, pas un seul, peut-être alors cela viendra-t-il, quand vous regarderez ailleurs.

C'est l'inconnu, tout ce que vous savez doit se consumer sans laisser de cendres ; le passé, riche ou sordide, doit être abandonné sans pensée, sans motif, comme cette fillette lance son bâton par dessus la berge. Brûler le connu est l'action de l'inconnu. On entend au loin le son d'une flûte maladroite et le soleil se couche, grande boule

rouge, derrière les murs de la ville. Le fleuve a la couleur d'un feu doux et chaque oiseau regagne son abri pour la nuit.

Le 13.

L'aube arrivait et les oiseaux, déjà réveillés, chantaient, s'appelaient, répétant inlassablement les mêmes notes, les corbeaux étaient les plus bruyants. Ils étaient si nombreux à croasser qu'il fallait tendre l'oreille pour saisir les notes des autres oiseaux. Déjà les perroquets criillaient dans leur vol, filant comme l'éclair, et le vert de leur plumage resplendissait déjà dans cette pâle lumière. Pas une feuille ne bougeait et le fleuve d'argent fondu coulait, large, étendu, dans la profondeur de la nuit ; la nuit l'avait enrichi, l'avait profondément lié à la terre dont il est inséparable ; il était vivant, avec une intensité destructrice dans sa pureté. L'autre rive était encore assoupie, les arbres, les larges étendues de blé vert encore calmes et mystérieuses, la cloche d'un temple sonnait au loin, doucement. A présent, tout s'éveillait, chantait avec la venue du soleil. Chaque croassement, chaque cri perçant s'intensifiait, comme la couleur de chaque feuille, de chaque fleur, et le parfum de la terre était fort. Le soleil s'est élevé au-dessus des feuillages et a tracé un chemin d'or en travers du fleuve. C'était un matin splendide ; sa beauté demeurerait, mais pas dans la mémoire ; la mémoire est de peu de valeur, une chose morte ; elle ne peut connaître la beauté ou l'amour. Elle les détruit. Mécanique, la mémoire a son utilité, mais la beauté n'est pas de son domaine. La beauté est toujours neuve, mais le neuf n'a pas de rapport avec le vieux, qui appartient au temps.

Le 14 (Il a donné ce jour-là, la dernière de ses sept causeries.).

La lune encore jeune dispensait pourtant assez de lumière pour dessiner des ombres ; elles étaient nombreuses et très statiques. Chacune semblait vivante le long de ce chemin étroit, toutes, comme les feuilles, chuchotaient entre elles. La forme de la feuille et celle du tronc épais se détachaient nettement sur le sol, tandis qu'au-dessous coulait le fleuve d'argent ; il était large, silencieux, son courant puissant ne laissait pas de trace en surface. Même la brise du soir avait cessé, et les nuages ne s'étaient pas amassés autour du soleil couchant ; plus haut dans le ciel, un soupçon de nuage rose et solitaire était resté immobile avant de disparaître dans la nuit. Chaque tamarinier, chaque manguier se retirait pour la nuit, et tous les oiseaux, silencieux, prenaient leur abri dans la profondeur des feuilles. Alors que vous passiez, une petite chouette perchée sur le fil télégraphique s'envola de ses ailes extraordinairement silencieuses. Après la livraison du lait, les bicyclettes rentraient dans un tintamarre de bidons vides ; elles étaient très nombreuses, seules ou en groupes, mais malgré ce bruit qui se mêlait à celui des voix, ce curieux silence de la plaine découverte, du ciel immense, demeurait. Ce soir là, rien ne pouvait le troubler, pas même un train de marchandise franchissant le pont d'acier. Un petit sentier file sur la droite, entre les champs verts ; vous y marchez, loin des visages et des larmes, et réalisez soudain que quelque chose est en train de se produire. Vous savez qu'il ne s'agit pas d'imagination, de désir, de fantaisie, de l'évocation d'une expérience passée ou encore de la résurrection de quelque plaisir, de quelque espoir ; vous savez bien qu'il ne s'agit de rien de cela, car vous l'avez déjà examiné et l'écartez rapidement du geste, et vous êtes conscient que quelque chose a lieu. C'est aussi inattendu que l'arrivée de ce grand buffle dans l'obscurité grandissante ; cet « otherness » est là, insistant, immense, aucun mot, aucun symbole ne peuvent le saisir ; il est là, emplissant le ciel et la terre, ainsi que chaque petite créature. Vous y êtes inclus, comme le petit villageois qui vous dépasse sans un mot. En ce moment hors du temps, il n'est que cette immensité, la pensée et le sentiment sont absents, le cerveau est totalement silencieux. Toute sensibilité méditative a cessé, seule demeure cette incroyable pureté. C'est la pureté de la force, impénétrable, inapprochable, mais présente à ce moment. Tout était silencieux,

sans un mouvement, sans tressaillement, même le sifflement du train faisait partie du silence. Il vous accompagnait jusqu'au retour à votre chambre, il s'y trouvait aussi, car il ne vous avait jamais quitté.

Le 16.

Nous avons tous franchi le nouveau pont sur la petite rivière, en même temps que le chameau lourdement chargé, que les cyclistes, les femmes du village revenant de la ville, un chien étique et un vieillard altier à la longue barbe blanche. Le vieux pont branlant avait été remplacé par un nouveau, fait de gros poteaux, de bambous, de paille et de boue ; il était solide et le chameau n'a pas hésité à s'y engager ; il était plus altier que l'homme, la tête haute, méprisant et plutôt malodorant. Nous avons tous traversé, la plupart des villageois sont descendus le long de la rivière. Le chameau est remonté de l'autre côté, par un sentier poussiéreux d'argile fine et sèche, sur lequel il laissait une large empreinte ; rien ne pouvait le persuader d'avancer plus vite qu'il ne le voulait ; il transportait des sacs de grain et semblait si indifférent à tout ; il est passé près de l'ancien puits, près des temples en ruine, et son conducteur le frappait de ses mains nues pour le faire avancer plus vite. Un autre chemin tourne vers la droite, passe près des champs de moutarde et de pois en fleurs, de riches champs de blé encore vert ; ce chemin n'est pas très fréquenté et il est agréable de s'y promener. La moutarde était légèrement parfumée et la senteur des pois plus accentuée ; le blé qui commençait à sortir ses épis avait aussi son odeur, et tous trois se confondaient dans l'air du soir en un parfum léger, plaisant mais discret. C'était un soir magnifique, le soleil se couchait derrière les arbres ; vous étiez loin de tout sur ce chemin, malgré les villages parsemés alentour, vous étiez très loin et rien ne pouvait vous approcher. Il ne s'agissait pas d'espace, de temps ou de distance ; vous étiez loin et cela ne se mesurait pas. La profondeur était insondable, elle n'avait pas de hauteur, pas de circonférence. Vous étiez parfois dépassé par un villageois revenant de la ville, portant ses maigres achats ; il vous touchait presque en passant, et ne vous avait pourtant pas approché. Vous étiez loin, dans un monde inconnu, sans dimension ; même en le voulant, vous ne pourriez le connaître. Il était trop loin du connu, avec lequel il n'avait pas de lien. Ce n'était pas un objet d'expérience ; il n'y avait rien à expérimenter, d'ailleurs, toute expérience se situe toujours dans le domaine du connu, c'est au regard de ce qui a été qu'elle est reconnue. Vous étiez loin, infiniment loin, mais les arbres, les fleurs jaunes et l'épi de blé étaient étonnamment proches, plus que votre pensée, et merveilleusement vivants, empreints d'une intensité, d'une beauté qui ne pourraient jamais flétrir. La mort, la création et l'amour étaient là, indifférenciés et vous en faisiez partie ; ils n'étaient pas séparés, comme le seraient des choses distinctes et évaluables, des objets de discussion. Ils étaient inséparables, intimement liés, mais non par le lien du mot, de l'action et de l'expression. La pensée ne pouvait donner de forme à cela, le sentiment ne pouvait l'appréhender, car ayant leurs racines dans le temps, ces deux modes sont trop mécaniques, trop lents. L'imagination procède de leur domaine et ne saurait jamais s'en approcher. L'amour, la mort, la création étaient un fait, une réalité présente, comme le corps que l'on brûlait sous l'arbre, au bord du fleuve. L'arbre, le feu et les larmes étaient réels, c'était des faits indéniables, mais ils étaient à la fois les faits du connu et la libération du connu, et dans cette libération ils sont tous trois inséparables. Mais il vous faut aller très loin, et être pourtant tout près.

L'homme à bicyclette chantait d'une voix assez rauque et fatiguée, il revenait de la ville avec ses bidons de lait vides, qui s'entrechoquaient ; il avait envie de parler à quelqu'un, dit quelque chose en passant, hésita, se ressaisit et poursuivit son chemin. Le lune maintenant projetait des ombres noires et d'autres presque transparentes, l'odeur de la nuit devenait plus profonde. Le fleuve apparaissait au tournant du chemin, il semblait illuminé de l'intérieur, par mille bougies ; la lumière était d'argent,

d'or pâle, totalement immobile, envoûtée par la lune. Les Pléiades étaient au-dessus de nous et Orion déjà haut dans le ciel ; un train haletait dans la montée avant de franchir le pont. Le temps s'était arrêté et la beauté était là, avec l'amour et la mort. Et sur le nouveau pont de bambou ne passait personne, pas même un chien. La petite rivière était pleine d'étoiles.

Le 20.

C'était bien avant l'aube, le ciel était clair, plein d'étoiles: une légère brume flottait au dessus du fleuve et la rive opposée se devinait à peine ; le train soufflait sur la pente avant de franchir le pont ; c'était un train de marchandises et ces trains là ont toujours une façon spéciale de haleter sur la pente, longuement, lentement, ils lancent de lourdes bouffées, contrairement aux trains de voyageurs qui, haletant rapidement, atteignent presque immédiatement le pont. Dans ce vaste silence, ce train de marchandises faisait un bruit de ferraille, plus bruyant que jamais, mais rien ne semblait troubler ce silence dans lequel tous les mouvements se perdaient. C'était un silence impénétrable, clair et fort, incisif ; il était empreint d'une insistance qu'aucun temps n'aurait pu susciter. La pâle étoile se détachait clairement et les arbres étaient sombres dans leur sommeil. La méditation était la perception de toutes ces choses et leur dépassement au-delà du temps. Le mouvement dans le temps est la pensée, et la pensée ne pouvant dépasser ses propres limites dans le temps n'est jamais libre. L'aube se levait au-dessus des arbres et le fleuve n'était encore qu'une ligne indistincte, mais les étoiles perdaient leur éclat, et déjà un oiseau, dans un arbre tout proche, lançait l'appel du matin. Mais ce silence immense persistait encore et serait toujours là, malgré les oiseaux et le bruit de l'homme.

Rajghat et Bénarès

Du 20 Novembre Au 17 Décembre 1961

Carnets

New-Delhi, Inde

Du 20 Janvier au 23 Janvier 1962

Le 21

(Il se trouvait maintenant à New Delhi où il a donné huit causeries, du 21 janvier au 14 février. Il a probablement pris l'avion de Bénarès à Delhi le 20 janvier.)

Le froid avait été trop rude ; la haie brûlée par le gel avait perdu ses feuilles ; la pelouse était d'un gris brunâtre, couleur de la terre ; hormis quelques pensées jaunes, et des roses, le jardin était dénudé. Par ce froid trop intense, les pauvres souffraient et mouraient, comme toujours ; il y avait surpopulation et les gens étaient décimés. On les voyait grelotter, presque nus sous quelques guenilles sales ; une vieille femme tremblait de la tête aux pieds, serrait ses bras contre son corps en claquant des dents ; au bord du fleuve glacé (la Jumna) une jeune femme se lavait et rinçait son vêtement déchiré, tandis qu'un vieillard toussait et que des enfants jouaient dans les cris et les rires. On disait que cet hiver était exceptionnellement froid et que la mortalité était importante. La rose rouge et les pensées jaunes étaient intensément vivantes, irradiantes de couleur ; le regard ne pouvait s'en détacher et ces deux couleurs semblaient s'étendre et remplir le jardin désert ; cette vieille femme grelottante était omniprésente, malgré les cris des enfants ; le jaune, le rouge incroyables et la mort, inévitable. La couleur était dieu et la mort était au-delà des dieux. Elle était partout, et la couleur aussi. Elles ne pouvaient être séparées, car alors il n'y aurait point de vie. On ne pourrait davantage séparer l'amour de la mort, car la beauté ne serait plus là. On a distingué chaque couleur, on en a fait grand cas, mais il n'y a que la couleur, et quand on voit chaque teinte comme la seule couleur, alors seulement celle-la dévoile-t-elle sa splendeur. La rose rouge, la pensée jaune n'étaient pas de couleurs différentes, elles étaient la couleur, qui emplissait de gloire le jardin nu. Le ciel bleu était pâle, du bleu d'un hiver froid et sans pluie, mais ce bleu était celui de toute couleur. Vous le perceviez et en faisiez partie ; les bruits de la ville se sont estompés, mais la couleur impérissable a persisté.

La souffrance est devenue respectable ; on lui a donné mille explications ; on en a fait la voie de la vertu, de l'illumination, elle a été enchâssée dans les églises, chaque foyer en fait grand cas et lui décerne la sainteté. Elle suscite partout la sympathie, les larmes et la bénédiction. Ainsi, la souffrance se perpétue ; chaque coeur la connaît, vit en elle ou la fuit, ce qui ne fait que l'affermir, l'épanouir et assombrir le coeur. Mais la souffrance est la voie de l'apitoiement sur soi-même, avec ses souvenirs incommensurables. La souffrance a sa racine dans la mémoire, dans les débris d'hier. Mais hier est toujours très important ; c'est le mécanisme qui donne son sens à la vie ; c'est la richesse du connu, des choses possédées. La source de la pensée réside dans le vécu d'hier, des nombreux hiers qui donnent sens à une vie de souffrance. C'est hier qui est souffrance et sans purifier l'esprit de cet hier, la souffrance persistera. On ne peut le purifier par la pensée, puisqu'elle-même est la continuation d'hier, comme le sont les nombreuses idées et les idéaux. La perte d'hier est le commencement de l'apitoiement sur soi-même, la lourdeur de la souffrance. La souffrance aiguise la pensée, mais la pensée engendre la souffrance. La pensée est la mémoire. La conscience lucide et sans

choix de tout ce processus, libère l'esprit de la souffrance. Voir ce fait complexe, sans opinion et sans jugement, est la fin de la souffrance. Le connu doit finir, sans effort, pour que naisse l'inconnu.

Le 22.

L'extérieur était extrêmement raffiné ; chaque mèche, chaque boucle de cheveux étaient étudiées, à leur place, les gestes et les sourires contenus, et tout mouvement étudié devant le miroir. Elle avait plusieurs enfants et ses cheveux grisonnaient ; elle devait avoir de l'argent, il émanait d'elle de l'élégance et une certaine réserve. La voiture aussi était très bien entretenue ; les chromes impeccables étincelaient sous le soleil matinal ; les pneus à flancs blancs étaient propres, sans aucune trace, et les sièges immaculés. C'était une bonne voiture qui pouvait aller vite et prenait très bien les virages. Ce progrès prodigieux et étendu apportait la sécurité et la superficialité, la souffrance et l'amour pouvaient si facilement s'expliquer, se maîtriser, et il y a toujours différents tranquilisants, différents dieux et de nouveaux mythes pour remplacer les anciens. C'était une matinée claire et fraîche ; la légère brume s'était dissoute avec le soleil levant, l'air était immobile. Posés sur la petite pelouse, les oiseaux dodus, aux pattes et au bec jaunâtres, étaient très contents et plutôt bavards ; leurs ailes étaient noires et blanches et leurs corps fauves assez sombres. Ils sautaient partout, se poursuivaient dans une extraordinaire bonne humeur. Puis sont venus les corbeaux à la gorge grise, et les dodus se sont envolés en protestant bruyamment. Leurs longs becs brillaient, comme leur corps noirs, étincelants ; ils observaient tous vos mouvements et rien ne leur échappait, ils savaient aussi que le gros chien traversait la haie et, avant même qu'il ne les aperçoive, ils se sont envolés en croassant, laissant la petite pelouse déserte.

L'esprit est toujours occupé par une chose ou une autre, qu'elle soit sotte ou prétendument importante. Il est semblable à ce singe toujours agité, bavardant, se déplaçant d'une chose à l'autre, essayant désespérément de se tenir tranquille. Être vide, complètement vide, n'a rien d'effrayant ; il est absolument essentiel que l'esprit soit sans occupation, qu'il soit vide, sans contrainte, car c'est alors seulement qu'il peut pénétrer des profondeurs inconnues. Chaque occupation est en fait superficielle, chez cette dame, comme chez le soi-disant saint. Un esprit occupé ne pourra jamais pénétrer sa propre profondeur, ses espaces inexplorés. C'est ce vide qui donne à l'esprit l'espace, un espace dans lequel le temps ne peut entrer. C'est de ce vide que naît la création, dont l'amour est la mort.

Le 23.

Les arbres étaient nus, chaque feuille tombée, même les tiges fines et délicates se cassaient ; trop dur pour eux, le froid les avait achevés ; d'autres arbres gardaient leurs feuilles, mais ils n'étaient plus très verts, certains viraient au brun. C'était un hiver exceptionnellement froid ; les premiers contreforts de l'Himalaya étaient recouverts de plusieurs mètres de neige et ce grand froid s'était étendu sur les plaines, sur des centaines de kilomètres ; le sol était gelé et les fleurs ne s'ouvraient pas, les pelouses étaient brûlées ; il restait quelques roses et des pensées jaunes, dont la couleur emplissait le petit jardin. Mais dans les rues et les places publiques, les pauvres gens, enveloppés de chiffons sales et déchirés allaient jambes nues, la tête recouverte, et l'on apercevait à peine leur visage sombre ; les femmes vêtues de toutes sortes de tissus sales et multicolores, portaient aux poignets des bracelets d'argent ou d'autres ornements ; elles marchaient avec aisance, facilement, avec une certaine grâce, et se tenaient très bien. La plupart étaient des travailleuses, mais le soir, en route vers leur maison, ou plutôt leur hutte, elles riraient, se taquinaient et les jeunes, précédant de loin leurs aînés, parlant fort, s'amuseraient en chemin. C'était la fin d'une longue journée de dur labeur ; elles allaient s'user très vite et n'habiteraient ni ne travaille-

raient jamais dans les maisons et les bureaux qu'elles avaient bâtis. Tous les gens importants passaient là, dans leur voitures, et ces malheureux ne prenaient même pas la peine de les regarder. Le soleil se couchait derrière quelque bâtiment orné, dans une brume qui avait persisté toute la journée. Il était sans couleur, sans chaleur, et les drapeaux de différents pays pendaient mollement. Ces drapeaux aussi étaient las, ce n'était que des chiffons colorés, mais de quelle importance! Quelques corbeaux se désaltéraient à une flaque et d'autres arrivaient pour avoir leur part. Le ciel pâle se préparait à la nuit.

Chaque pensée, chaque sentiment s'était envolé, le cerveau était absolument immobile ; il était plus de minuit, il faisait froid, et le clair de lune entrant par une fenêtre, projetait un dessin sur le mur. Le cerveau très éveillé, observait sans réagir, sans faire d'expérience ; il n'y avait en lui aucun mouvement, mais il n'était ni insensible ni engourdi par la mémoire. Et tout à coup, ce fut cette inconnaissable immensité, non seulement dans la chambre et au-delà, mais aussi en profondeur, dans les replis les plus secrets de ce qu'avait été l'esprit. La pensée a une frontière créée par chaque type de réaction, et chaque motif, comme chaque sentiment, lui donne forme ; toute expérience vient du passé et tout ce que nous reconnaissons est du domaine du connu. Mais cette immensité ne laissait pas de trace, elle était là, claire, forte, impénétrable et inapprochable ; son intensité était un feu qui ne laissait pas de cendres. Avec elle, la joie qui non plus ne laissait pas de souvenir, puisque personne n'en faisait l'expérience. Elle était simplement là, pour venir, repartir, sans poursuite ni évocation.

Le passé et l'inconnu ne peuvent se rencontrer ; aucun acte, quel qu'il soit, ne peut les rassembler ; aucun pont ne les relie, aucun chemin n'y conduit. Ils ne se sont jamais rejoints et ne se joindront jamais. Le passé doit cesser pour que puisse être cet inconnaissable, cette immensité.

New-Delhi, Inde

Du 20 Janvier au 23 Janvier 1962